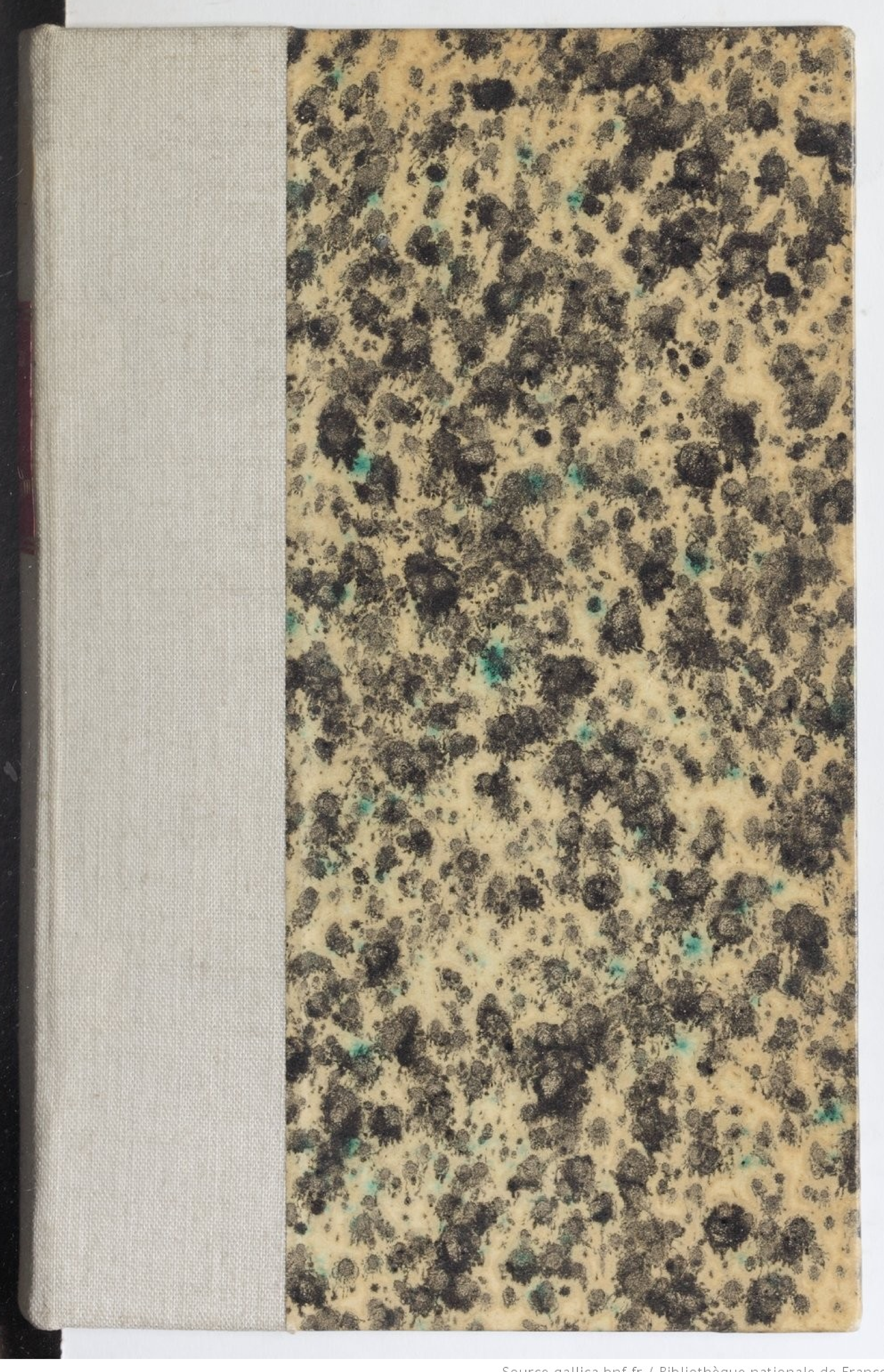


Les Soirées de Saint-Germain, par Auguste de Lacroix



Lacroix, Auguste de (1805-1891). Les Soirées de Saint-Germain, par Auguste de Lacroix. 1883.









LES SOIRÉES

DE

SAINT-GERMAIN

PAR

AUGUSTE DE LACROIX



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1883

LES SOIRÉES

DE

SAINT-GERMAIN

LES SOIRÉES

DE

SAINT-GERMAIN

PAR

AUGUSTE DE LACROIX



PARIS

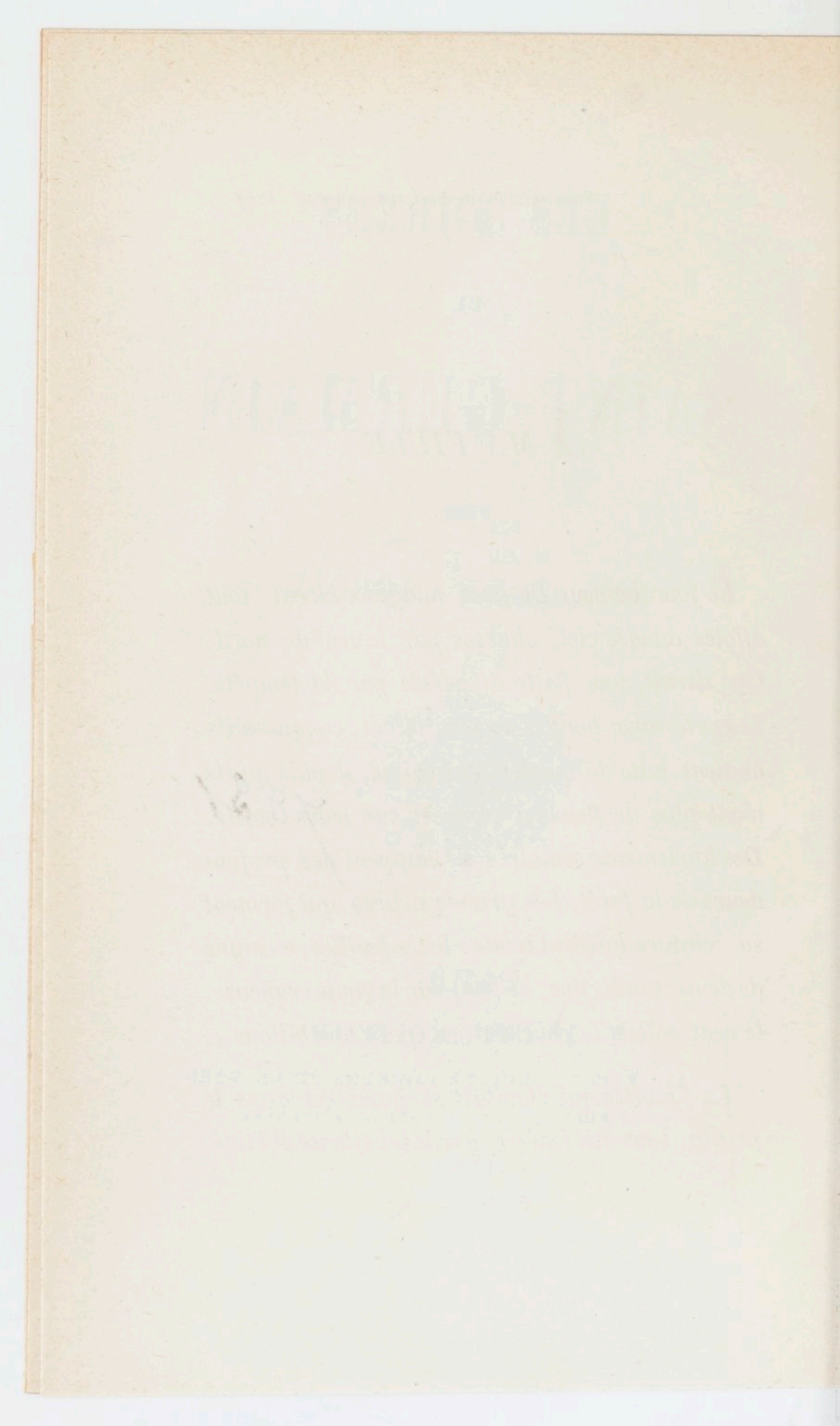
E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1883





Saint-Germain-en-Laye, octobre 1882

A MA FILLE

Le jour baisse. De gros nuages courent tout affolés dans le ciel, chassés par le vent du nord. On dirait une flotte dispersée par la tempête. Les ruisseaux gonflés se précipitent, comme s'ils avaient hâte de quitter la prairie, depuis qu'ils n'ont plus de fleurs à caresser sur leurs bords. Des hurlements sinistres s'échappent des profondeurs de la forêt. Les grands arbres qui forment sa ceinture laissent tomber leurs feuilles, en signe de deuil, tandis que, là-bas, sur la route crayeuse, le vent enlève la poussière en épais tourbillons...

La fauvette qui chantait si gaiement dans le jardin, sous ma fenêtre, garde un silence obstiné,

comme une chanteuse qui aurait été mal accueillie, l'ingrate! Nous qui l'écoutions si bien le soir sous la tonnelle!...

Les hirondelles ont cessé de mener joyeuse vie au-dessus de ma cheminée. Elles sont parties, les frileuses filles du soleil, pour leur résidence du midi, tandis que nous, retenus sur ce petit coin de terre isolé, nous errons tristement dans les bois, en songeant aux amis qui nous on quittés et aux beaux jours qui s'en vont.

Déjà la longue terrasse, si chère aux admirateurs des vastes horizons, a perdu le cortège habituel de ses élégants promeneurs. Les ombrages du parc devenus moins discrets sont abandonnés par les rêveurs et les poètes. Les fleurs des parterres s'étiolent. Les plates-bandes aux couleurs éclatantes ont cessé d'exhaler leurs parfums. Le vieux château lui-même, à demi caché sous son manteau de brume, n'apparaît plus que comme un fantôme de pierre.

Nos pieds se mouillent, à force de pousser

devant nous les feuilles humides qui recouvrent les sentiers. Secouées par la bise les hautes branches égrènent sur nos têtes leurs perles liquides... Le brouillard tombe... Il fait froid... Rentrons...

Maintenant que nous sommes confortablement établis tous deux devant un bon feu, à proximité de ce guéridon chargé de revues et de journaux, nous pouvons braver à notre aise la pluie qui commence à tomber, et ce grand effronté de vent d'automne, qui siffle de toutes ses forces dans notre serrure, comme un spectateur mécontent, dans une clé forée, un jour de première représentation...

C'est le moment de raconter ces histoires — vraies ou fausses, qu'importe? — qui vous plaisent tant, écrites avec le cœur ou créées par l'imagination; tristes ou gaies, courtes surtout et que l'on peut lire tout d'une haleine, comme on respire une fleur ou comme on prend un sorbet.

Vous aimez aussi avec passion, je le sais, ces récits fantastiques qui vous transportent dans des contrées merveilleuses, au milieu d'événements et de personnages impossibles, mais qui, touchés par la plume magique de l'écrivain, animés par son souffle, revêtent toutes les apparences de la réalité et de la vie.

Puisque vous vous plaisez à ces jeux innocents de l'esprit et puisque nous sommes condamnés à rester ici encore quelque temps, j'ai résolu d'utiliser mes loisirs au profit de vos prédilections littéraires. Dans ce but, j'ai fait appel un peu à ma mémoire, beaucoup à mon imagination, et j'ai composé, dans le secret de mes matinées silencieuses, ce recueil de Nouvelles *et de* Légendes, *sortes de fleurs des champs que je vous offre, comme un souvenir de la campagne.*

PRESTO

PRESTO

(NOUVELLE)

J'étais rentré épuisé de fatigue et d'assez méchante humeur, après avoir erré une partie de la journée dans la montagne à la poursuite d'un gibier imaginaire ou pusillanime. J'avais bien le droit de le qualifier ainsi, puisqu'il avait obstinément refusé de se laisser apercevoir, même de loin. — Étendu sur ma chaise longue, devant ma cheminée, où brillait une flamme ardente, je m'abandonnais à cette ineffable sensation de bien-être que fait éprouver la chaleur pénétrante d'un bon feu, jointe à un repos absolu, succédant à une lassitude extrême.

Presto, mon chien favori, le compagnon fidèle et intelligent de mes expéditions cynégétiques, était couché, tout près de moi, sur une modeste peau de mouton qui lui servait habituellement de lit de repos. Immobile, et le cou nonchalamment allongé sur ses pattes, il promenait autour de la chambre un regard tranquille et doux où se lisait cette même sensation d'un bonheur durement acheté.

De temps en temps, lorsque ma main appesantie se reposait sur lui, ses yeux cherchaient les miens, comme pour me remercier, tandis que le rapide mouvement de sa queue témoignait du plaisir que lui causaient mes caresses.

Peu à peu il cessa de me regarder et son corps ne frissonna plus sous ma main. Une agitation extraordinaire se manifesta dans tous ses membres. Ses mouvements devenaient convulsifs. Sa poitrine, soulevée par sa respiration entrecoupée, fit entendre de sourds aboiements... Évidemment Presto rêvait...

Qui pourrait dire ce qui se passait alors

dans ce je ne sais quoi qui n'a pas de nom dans la science, et qui fait, en dépit de notre orgueil, que l'animal sent, pense et se souvient?...

A force de méditations creuses sur ces matières abstraites, je finis par ne plus penser moi-même, perdu au milieu des mille détours de ce labyrinthe philosophique...

Mais je m'aperçois que je n'ai pas encore donné à mon lecteur la moindre description de la pièce dans laquelle je viens de l'introduire assez brusquement; ce qui est absolument contraire aux principes d'une bonne esthétique. Certains détails sont, d'ailleurs, nécessaires ici pour l'intelligence de mon récit, et je ne crains pas de dire que leur absence lui enlèverait certainement toute vraisemblance. Je me hâte donc de réparer cette omission.

Cette pièce, par sa disposition intérieure, offrait un triple caractère. C'était tout à la fois un cabinet de travail, une bibliothèque et un musée en miniature. Des rayons chargés de livres occupaient le fond, dans

toute sa hauteur. Les panneaux étaient ornés de tableaux représentant, pour la plupart, des épisodes de chasses et des vues de paysages prises dans les montagnes. Des panoplies, des armures antiques et des objets d'art s'étalaient sur les murs dans une harmonieuse profusion. Une table massive, en chêne sculpté, en occupait le centre. Des fauteuils et des chaises d'un style sévère, étaient rangés à l'entour.

Dans un des angles de la cheminée, précisément en face du siège confortable dans lequel je me reposais d'ordinaire, était appendu un tableau représentant un voyageur surpris, dans une gorge des Apennins, par des brigands calabrais. C'était l'œuvre d'un jeune peintre génevois, auteur de plusieurs productions remarquables, mais trop peu nombreuses, devenues la propriété de quelques amateurs. Une mort prématurée l'avait enlevé, au début de sa carrière, sur le chemin de la gloire, peut-être ! Dans un angle du tableau se lisait le nom trop peu connu de *Georges Muller*.

Cette toile attirait d'abord l'attention par l'éclat du coloris, la vigueur des attitudes, la vérité et l'énergie dans l'expression des physionomies.

Un jeune homme, blessé et affaibli par la perte de son sang, est adossé à un rocher d'où il dirige sur ses agresseurs les canons d'un revolver. Il est pâle, de cette pâleur qui indique plutôt la force de la résolution que le trouble de la frayeur.

A ses pieds sont tombés, dans la surprise de l'attaque, son chapeau aux larges bords, son bâton de voyage et une boîte d'où s'échappent des pinceaux, des crayons, une palette... tout l'attirail d'un artiste ou d'un touriste amateur... Sa belle tête blonde, mais énergique, contraste avec les physionomies farouches des deux scélérats qui l'entourent et le menacent, sans oser l'approcher.

Sur le second plan, un troisième brigand se débat contre le chien du voyageur, un superbe molosse, au pelage fauve, au corps allongé et robuste, aux jambes musculeuses,

qui se tient suspendu à son cou au moyen de ses puissantes maxillaires.

A demi suffoqué, paralysé par la douleur, le brigand laisse échapper le stylet qu'il tenait à la main. Son corps violemment rejeté en arrière et sa face convulsée indiquent suffisamment qu'il ne tardera pas à succomber.

La première pensée que ce second groupe fait naître dans l'esprit du spectateur est celle-ci : Si le courageux animal triomphe et s'il en a fini assez tôt avec son adversaire, il peut, par une heureuse diversion, apporter à son maître un secours décisif, mais qui, pour être efficace, ne doit pas se faire attendre. Celui-ci, en effet, paraît s'affaiblir de plus en plus, et ce n'est qu'en appuyant sa main restée libre sur une saillie du rocher qu'il parvient à se soutenir.

Là est l'intérêt du drame. Tel est le problème qui s'impose à l'attention du spectateur et sa solution préoccupe encore son esprit longtemps après que ses yeux ont quitté le tableau.

L'action, quoique divisée, en apparence,

n'est pas double, mais elle est complexe. Il n'y en a pas deux, puisqu'elles sont visiblement liées et solidaires.

Ce drame se passe dans un étroit défilé, entre deux rochers couronnés d'un côté par une forêt d'oliviers au feuillage sombre, de l'autre par un massif de caroubiers étalant, dans la transparence de l'air, leurs fruits d'un rouge éclatant. Il est éclairé par un soleil perpendiculaire dont les rayons, semblables à des flèches dorées, pleuvent, en rebondissant, sur les cailloux du chemin qu'ils font étinceler comme autant de pierres précieuses. La lumière, la chaleur et la vie éclatent sur ce petit coin de terre perdu dans les montagnes, entre ces bandits lâchement féroces et ce jeune homme héroïquement résolu. De cet ensemble d'hommes et de choses, il se dégage un rayonnement qui éblouit et une émotion poignante qui attache.

Lorsque, au retour d'une de mes excursions dans la montagne, je me laissais tomber de lassitude dans ma chaise longue, mes regards se portaient naturellement sur cette

toile placée, comme à dessein, dans l'axe de mon rayon visuel.

Bien souvent, je dois l'avouer, mes yeux éblouis par l'éclat chatoyant des couleurs et fascinés par l'intérêt de la situation finissaient par se fermer au milieu de cette contemplation extatique...

Cette fois encore, je ne tardai pas à suivre l'exemple de mon chien. Je tombai dans un de ces sommeils profonds que connaissent seuls les chasseurs des pays de montagnes.

Je ne sais combien de temps aurait pu durer, entre mon compagnon et moi, cette touchante fraternité du repos succédant à l'émulation de la fatigue, si nous n'avions été réveillés brusquement par un de mes amis, qui entra dans ma chambre comme un véritable ouragan, ainsi qu'il en avait l'habitude.

— Bravo ! mon cher, exclama-t-il en me voyant tout habillé ; tu as été matinal aujourd'hui. Tu avais des projets pour ce matin, à ce qu'il paraît. Cela se trouve à merveille. Je venais précisément te chercher pour une

partie que j'ai arrangée hier à ton intention. Allons! hâtons-nous! Le soleil commence à se dégager de sa couche brumeuse. Le vent souffle légèrement du nord, et le nez exercé de mes chiens semble y démêler un enivrant fumet de chevreuil.

Je protestai en vain contre l'erreur dans laquelle l'avait fait tomber la vue de mon costume de chasse. J'invoquai ma fatigue de la veille, dont je ressentais encore les effets, l'engourdissement de mes membres endoloris. Je ne pus triompher de son obstination. Un des guides qui nous accompagnaient habituellement dans nos expéditions, lui avait promis de nous mettre, avant deux heures d'ici, sur la piste d'un magnifique chevreuil qu'il avait aperçu la veille.

Cette dernière raison fit cesser mes irrésolutions. Je me levai encore tout alourdi par le sommeil. Je serrai la boucle du ceinturon qui retenait mon couteau de chasse et, saisissant mon fusil, je suivis mon ami sans plus de résistance.

La journée, en effet, s'annonçait sous de favorables auspices. Le ciel, d'un gris foncé, se voilait çà et là de nuages légers dont les contours commençaient à s'éclairer des premiers rayons du soleil. La terre était humide et l'air tout chargé des vapeurs du matin. Nos chiens impatients, le cou tendu, les naseaux ouverts, aspiraient avec ardeur les senteurs apportées par la brise.

Édouard (c'était le nom de mon ami), avait convié deux amateurs connus qui s'étaient joints à lui. Nous cheminions dans une étroite vallée, ayant devant nous les sommets neigeux que nous devions atteindre. Peu à peu, nous nous enfonçâmes dans une gorge profonde, et nos chiens libres enfin s'élancèrent à travers les détours de la montagne, reparaissant, de temps en temps, sur le revers ou sur la cime des rochers.

Après plusieurs heures d'une marche pénible, notre guide accourut et nous annonça qu'il avait découvert les traces de la bête. Nous le suivîmes avec précaution et nous aperçûmes, en effet, à quelques pas

de là, l'empreinte de quatre pattes sur le bord d'un ravin profond. Au premier coup d'œil, je fis remarquer à François (ainsi s'appelait notre guide), avec une surprise mélangée d'une certaine inquiétude, que, à en juger par leur forme et leur dimension, ce n'étaient pas là les traces de la bête que nous étions venus chercher.

— Votre chevreuil, lui dis-je, ressemble singulièrement à un ours.

François sourit sournoisement sans répondre, et s'étant agenouillé, il examina attentivement les empreintes laissées sur la neige. Puis, se relevant avec l'aplomb d'un homme sûr de son fait :

— La journée sera meilleure que je ne croyais, dit-il d'un air d'importance, et nous ne tarderons pas, si je ne me trompe, à nous trouver nez à nez avec un vieil ermite dont j'ai, depuis longtemps, promis la fourrure à Jeanne pour sa parure d'hiver.

J'avais quelque peine à comprendre le motif qui nous avait mérité, à mes amis et à moi, la flatteuse mission de pourvoir à la

toilette de madame Jeanne. Mes compagnons ne paraissaient guère plus fiers et reconnaissants que moi du périlleux honneur qui leur était échu. Mais personne n'osa, comme il arrive toujours en pareil cas, faire connaître ses impressions particulières à ce sujet, de peur d'être soupçonné de pusillanimité. Je me hasardai, cependant, à faire observer que nous n'étions pas convenablement armés pour une chasse à l'ours, et que les balles de nos cartouches n'étaient pas d'un calibre suffisant.

— Rassurez-vous, répliqua aussitôt François, voici une arme spéciale, absolument conforme à votre désir et faite pour la circonstance.

En disant cela, il me présenta une carabine rayée, à deux canons, d'un fort calibre, système Lefaucheux, qu'il portait en bandoulière à son côté. C'était une arme de luxe qu'il avait gagnée par son adresse au dernier tir fédéral.

Je m'apprêtais néanmoins à refuser un pareil honneur, lorsque mes compagnons

déclarèrent, d'une commune voix, que j'en étais seul digne. A l'appui de cette opinion, chacun se plaisait à vanter mon adresse et à citer les preuves que j'en avais données. Pourquoi rougirais-je de l'avouer ? En les écoutant, il se livrait en moi un terrible combat entre mon amour-propre surexcité et un vif sentiment de crainte bien naturelle dans cette circonstance. Je n'avais aucune expérience de cette sorte de chasse et je n'étais pas bien certain de faire bonne contenance en face d'un pareil gibier... A la fin, l'amour-propre l'emporta et je saisis l'arme qui m'était présentée.

Mes compagnons, vu l'insuffisance de leur équipement, reçurent différentes destinations pour des postes où, d'après les calculs de notre guide, ils n'auraient vraisemblablement aucune occasion de montrer leur adresse et leur courage. Toutefois, par surcroît de précautions, il crut devoir donner à chacun des instructions particulières.

— Quant à vous, me dit-il, je vous réserve la meilleure place. En restant ici parfai-

tement immobile, vous avez toutes sortes de chances pour recevoir bientôt la visite du vieux montagnard. Surtout, si vous tenez à embrasser, ce soir, votre femme et vos enfants...

— Mais je n'ai ni femme ni enfants à embrasser, m'écriai-je, exaspéré par son sang-froid.

— N'importe, répondit-il, si vous tenez à la vie, n'oubliez pas mes recommandations... Quand vous verrez l'animal s'approcher, ne vous dérangez pas et laissez-le venir flairer, le plus près possible, le bout du canon de votre carabine. Lorsqu'il sera tout près de vous, il se dressera sur ses pattes de derrière, comme pour vous donner l'accolade... C'est sa manière la plus ordinaire d'aborder son homme... Alors, en pleine poitrine... inclinant un peu à gauche vers la troisième côte... Vous comprenez...

Et François faisait le geste d'ajuster l'animal avec son fusil.

Je ne comprenais que trop bien et goûtais de moins en moins la préférence dont j'étais

l'objet. Je m'efforçai, cependant, de sourire en remerciant mon guide de cette attention flatteuse, et je m'assis en silence les yeux fixés dans la direction qui m'avait été désignée.

N'ayant rien de mieux à faire, pour le moment, je me mis à réfléchir sur les dangers glorieux que j'allais affronter, bien malgré moi, et j'arrivai bientôt à cette conclusion que, le plus souvent, la bravoure et le point d'honneur ne sont que des formes diverses de l'amour-propre. La discipline elle-même et le devoir de l'obéissance passive ne me paraissaient que des garanties prises contre un amour excessif de la vie et cet instinct de la conservation si naturel au cœur de l'homme.

Et plus je réfléchissais, moins je comprenais la nécessité qui m'était imposée d'attendre là un horrible et redoutable animal, pour satisfaire à un caprice de coquetterie d'une paysanne qui m'était inconnue, et acquitter la galante promesse de son imbécile de mari. N'eût-il pas mieux fait,

pensais-je, de s'adresser tout simplement à ma générosité, pour se procurer la peau d'un ours quelconque, quand j'aurais dû aller la chercher moi-même à Archangel ou à Nijni-Novogorod ?

Au milieu de mes réflexions, je perdis bientôt de vue successivement les autres chasseurs. Lorsque le dernier eut disparu et que j'eus cessé d'entendre le bruit de ses pas craquant sur la neige durcie, je promenai avec effroi les yeux autour de moi. Tout était morne et silencieux. De temps en temps seulement, le souffle de la bise détachait, çà et là, quelques masses blanches qui rendaient, en tombant, un son mat et monotone.

L'impression pénible dont je n'avais pu me défendre finit, cependant, par se dissiper, et je tombai peu à peu dans une profonde rêverie qui m'enleva totalement le sentiment de ma position. Ma pensée s'envolant de ces tristes lieux me ramena bientôt sous le toit fortuné que je me reprochais d'avoir quitté... Je pensai à mon foyer si paisible et si chaud,

à mes études et à mes livres favoris... Mais (le dirai-je?) ce que je regrettais surtout, dans un pareil moment, c'était mon chien, mon brave et fidèle Presto. Je me rappelais toutes les occasions où j'avais vu briller son courage et sa force. Combien sa présence m'eût été précieuse, dans cette circonstance! Peut-être, me disais-je, est-il maintenant aux prises avec ce nouvel et terrible ennemi. Peut-être a-t-il succombé dans cette lutte inégale...

J'en étais là de mes suppositions, lorsqu'un choc violent me précipita la face contre terre, et je sentis deux lourdes pattes se poser sur mon dos... C'en était fait de moi... Ah! madame Jeanne! madame Jeanne! murmurai-je, en manière d'oraison mentale. Mais je fus promptement rassuré. J'étais entre les pattes et sous la protection de mon cher Presto, dont l'empressement et les brusques démonstrations avaient failli me faire mourir de peur. Avec sa coopération, il me semblait que je n'avais plus rien à craindre.

En dépit des recommandations de mon guide, et sans garder rancune à mon chien pour son intervention un peu brutale, je rendis à ce dernier toutes ses caresses, et joyeux d'avoir retrouvé mon ami le plus dévoué, je ramassai promptement l'arme échappée de mes mains, je secouai la neige qui couvrait mes habits et suivis, sans plus tarder, le chemin que Presto semblait m'inviter à choisir.

J'espérai qu'il me conduirait vers quelqu'un de mes compagnons auquel je parviendrais facilement à faire prendre le change sur la véritable cause de ma désertion, au moyen d'un de ces innocents mensonges qu'un chasseur trouve toujours, faute de mieux, dans le fond de sa carnassière.

Cet espoir me fortifia quelque temps contre les fatigues d'une marche qui n'était pas exempte de périls. Mais, à l'approche de la nuit, je sentis renaître mes inquiétudes. Presto lui-même semblait avoir perdu la confiance qu'il avait montrée jusque-là. Il allait et venait autour de moi, s'éloignant

et se rapprochant, flairant la neige, furetant partout, puis me regardant de temps en temps, comme pour me consulter.

Mon anxiété croissait avec les ténèbres. A la fin, je n'y tins plus ; une véritable frayeur s'empara de moi. Je commençai à siffler, puis à crier, puis à appeler. Presto, me considérant d'un air consterné, se mit à aboyer à l'unisson, en poussant des hurlements lamentables. Au milieu de ces manifestations de notre commune terreur, je ne pus m'empêcher de rire, en songeant qu'un pareil vacarme était capable de mettre en fuite tous les ours de la montagne.

Quelqu'un néanmoins, accourut à ce bruit. Ce n'était pas un ours, à la vérité ; mais son aspect n'offrait rien de beaucoup plus rassurant. C'était un homme vêtu d'un sarreau bleu retenu par une ceinture rouge, selon la mode du pays, la tête couverte d'un bonnet de laine brune. Il tenait à la main un long bâton ferré pour assurer sa marche, et il était accompagné d'un énorme chien qui n'appartenait pas à l'espèce des chiens des Alpes.

L'extérieur et la physionomie de cet homme m'inspiraient peu de confiance. Presto se rapprocha de moi en grommelant et lui aurait fait apparemment un mauvais accueil, s'il n'eût été contenu par l'aspect formidable de son compagnon.

L'étranger s'avança et m'offrit un asile pour passer la nuit, en ajoutant que la cabane qu'il habitait n'était éloignée que de quelques pas.

— Indiquez-moi plutôt, lui répondis-je, pour lui faire comprendre que je n'étais pas seul, de quel côté je retrouverai les chasseurs que j'ai perdus de vue il n'y a qu'un instant.

— Je n'ai pas rencontré aujourd'hui l'ombre d'un chasseur. Quant à vos compagnons, il est probable qu'à cette heure ils sont tous de retour dans la vallée, et je ne vous conseille pas de vous aventurer seul à leur suite. Dans tous les cas, si c'est à Couvet que vous allez, voici le chemin qu'il faut prendre.

— Merci, lui dis-je, en désignant au hasard un sentier qui descendait dans une direction

opposée. C'est par ce chemin que je suis venu et que je dois m'en retourner.

En disant cela, je lui tournai le dos, sans plus de cérémonie.

En réalité, j'ignorais absolument l'endroit où aboutissait le chemin que je suivais. Mais j'aimais mieux m'exposer à errer dans la montagne toute la nuit, malgré la fatigue extrême que je ressentais, que de rester plus longtemps dans la compagnie suspecte de cet inconnu. Je pensais que je venais peut-être de faire la rencontre d'un malfaiteur, et je m'applaudissais d'avoir trouvé un prétexte pour me séparer de lui.

Heureusement pour moi, le ciel était pur et la lune brillait d'un vif éclat. Je marchais depuis environ deux heures, pensant que je ne pouvais pas être éloigné d'atteindre le pied de la montagne. Déjà les rochers laissaient apercevoir, à leur base, quelques traces de végétation. La pente devenait plus facile et moins rapide. Je marchais d'un pas allègre et presque joyeux, lorsque à un détour du chemin, je m'arrêtai

saisi d'étonnement. Le sentier finissait brusquement. Je me retrouvais en face de la montagne, au fond d'une sorte d'entonnoir sans issue. Je promenai en vain mes regards autour de moi. Je ne pouvais sortir du gouffre dans lequel j'étais descendu sans m'en apercevoir, qu'en remontant la pente perfide qui m'y avait amené. Je sentis mon courage m'abandonner complètement. Mes forces étaient épuisées.

Presto s'était arrêté, aussi surpris et non moins inquiet que moi, en apparence. Après qu'il eut fait plusieurs fois le tour de notre prison, je le vis disparaître dans le flanc de la montagne. En m'approchant, je découvris une étroite ouverture cachée sous un épais rideau d'arbustes et de plantes alpestres. Je délibérais si je m'y engagerais à sa suite, lorsqu'il reparut bondissant et caracolant en signe d'allégresse. Je n'hésitai plus à me laisser conduire par lui.

J'entrai, en rampant, dans une sorte de souterrain bas et resserré et tellement obstrué par les racines d'arbres et de plantes

qui s'y entrecroisaient, que je fus forcé, en plus d'un endroit, de me courber jusqu'à terre et de marcher sur mes genoux... Plus j'avançais, plus la voûte semblait s'abaisser sur moi. Je croyais sentir la montagne peser sur mes épaules de tout son poids.

Je respirais avec peine, tant l'air était rare, et je fus plus d'une fois tenté de revenir en arrière. Mais il n'était plus temps. En sondant l'obscurité avec mes mains, je touchai les parois de ma prison, et je compris qu'il me serait impossible de me retourner. Je me reprochai amèrement alors mon excessive confiance habituelle dans l'instinct merveilleux et la sagacité extraordinaire de mon chien...

Enfin, je vis briller, à une extrémité du souterrain, une faible clarté d'un bleu pâle... A mesure que j'avançais, la lueur grandissait... C'était un coin du ciel... Je revoyais la lumière... J'aspirais, à pleins poumons, l'air rafraîchissant de la nuit... Je contemplais le ciel parsemé d'étoiles... J'étais dans un vallon étroit que la lune inondait, en ce

moment, de ses rayons. En face de moi se dressait une cabane appuyée à la montagne, et qui se détachait noire et silencieuse sous les rayons de l'astre de la nuit. Je frappai à la porte à coups redoublés et n'obtins d'abord, pour toute réponse, que les aboiements furieux d'un chien qui semblait, de son côté, vouloir renverser la cabane pour s'élancer sur moi...

Après quelques instants, la voix d'un homme se fit entendre et la porte s'ouvrit...

Que l'on juge de ma surprise, en reconnaissant le montagnard, à la mine suspecte, dont j'avais refusé l'hospitalité, moins de deux heures auparavant.

Il sourit, en voyant l'étonnement mêlé de terreur dont je n'avais pu me défendre, et m'invita à entrer sans crainte, tandis qu'il retenait son chien, qui paraissait sympathiser aussi peu avec le mien, que moi avec son maître.

Mon hôte s'empressa de ranimer quelques tisons qui fumaient encore dans l'âtre d'une étroite cheminée, et m'engagea à me débar-

rasser de mon fusil et de mon couteau de chasse. Ce que je refusai le plus poliment possible.

Il alluma ensuite une petite lampe en fer fixée à la muraille et je pus alors distinguer parfaitement sa figure.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, maigre et de taille moyenne. Ce qui me frappa d'abord dans sa physionomie, c'était quelque chose de plus fin et de plus perfectionné, en quelque sorte, que la ruse grossière et la fausse bonhomie qui se lisent ordinairement sur la figure des gens de la campagne. La vivacité de son regard contrastait, d'ailleurs, avec les cheveux gris qui couvraient son front.

Une autre observation, qui m'avait échappé dans le trouble où m'avait jeté notre première rencontre, c'est que cet homme n'offrait du paysan que son costume. Son langage et ses allures sentaient les habitudes et les mœurs des villes. Cette découverte, loin de calmer ma frayeur, fortifiait mes soupçons.

Épuisé par la fatigue, et, je dois en convenir, par les émotions de la journée, je me laissai tomber sur un escabeau, tandis que lui-même s'assit sur un lit de paille où se voyait encore la place qu'il venait de quitter.

Après que j'eus réparé mes forces au moyen des provisions tirées de mon havresac, mon hôte me fit remarquer que j'avais besoin de repos et m'offrit obligeamment la moitié de son lit. Je répondis que je préférais attendre le jour au coin du feu... Nouvelle exhortation de sa part de quitter mes armes, et nouveau refus de la mienne.

Une lutte avec cet homme n'avait rien d'effrayant pour moi ; mais j'avais tout à craindre d'une surprise, et je ne pouvais montrer trop de vigilance. Je suivais attentivement chacun de ses mouvements, tout en affectant une certaine insouciance. Il s'aperçut néanmoins de mon inquiétude, et essaya de détruire les préventions fâcheuses dont il se sentait l'objet.

— Je conçois, me dit-il, en cherchant à

donner à sa physionomie l'expression de la naïveté, que vous soyez étonné de trouver dans ces lieux sauvages un homme moins grossier que ces habits et cette misérable habitation devaient le faire supposer. Mais, puisque vous ne paraissez pas disposé au sommeil, je vous expliquerai, si vous le permettez, cette singulière contradiction.

— Volontiers, répondis-je, un peu rassuré par ces paroles; car je ne vous dissimulerai pas...

— Bien, bien... Je comprends que toutes les suppositions soient possibles, en pareille circonstance. Mais auparavant, ajouta-t-il en avançant la main par un geste familier, veuillez me faire passer cette gourde où je vous ai vu boire, tout à l'heure, autre chose, je suppose, que de l'eau de la montagne. Si j'ai bonne mémoire, je me souviens d'avoir appris, au collège, que les anciens, beaucoup plus religieux que nous, sanctifiaient toujours par des libations chaque action importante de leur vie... Je bois donc aux dieux lares, mon cher hôte, et à l'hospitalité!

En disant cela, il avala d'un seul trait le reste du vin laissé au fond de ma gourde.

— Et d'abord, continua-t-il, sachez que je ne suis point aussi vieux que je le parais... Ces cheveux gris sont ceux d'un de mes meilleurs amis, pendu...

— Pendu !... m'écriai-je.

— Oui, pendu à la suite de je ne sais plus quel démêlé avec les policemen de la ville de Londres. J'avais eu l'occasion de le rencontrer quelque temps auparavant, pendant un court séjour que je fis dans la plus vaste et la plus solidement construite des maisons de Newgate.

A cette déclaration, je reculai involontairement le siège sur lequel j'étais assis.

Il poursuivit sans se déconcerter :

— Cette barbe, de même couleur, a décoré longtemps le menton d'un savant naturaliste qui s'égara, un jour, sous ma direction, en herborisant dans la montagne, et dont je trouvai, par hasard, le lendemain matin, le corps au fond d'un ravin...

Je me levai avec un cri de surprise. J'avais

devant moi un homme de quarante ans, au plus, malgré ce que sa calvitie, évidemment factice, pouvait ajouter, en apparence, à son âge réel. Mon hôte paraissait s'amuser beaucoup de ma stupéfaction.

— Vous conviendrez, me dit-il, que je ne mets pas de coquetterie dans mes travestissements.

Je ne pouvais plus me le dissimuler, j'étais en face, et peut-être au pouvoir d'un misérable couvert de crimes, qui avait voulu se donner le spectacle divertissant de mes naïves terreurs, comme le tigre joue quelquefois avec sa proie avant de la dévorer. Je portai instinctivement la main sur le manche de mon couteau. Mon hôte, de son côté, souriant avec ironie, fixait sur moi son regard scrutateur.

— Permettez, reprit-il, que j'aide à vous débarrasser.

Et il étendit la main pour saisir mon fusil. Mais je me reculai en me mettant sur la défensive.

— Je devine votre intention, ajouta-t-il

avec le même sang-froid, vous voulez m'épargner ce soin ; mais vous ne refuserez pas sans doute l'aide de mes domestiques.

En même temps, il frappa du poing sur une table placée près de son lit. Aussitôt, une porte, que je n'avais point remarquée, s'ouvrit et livra passage à trois hommes armés qui se jetèrent sur moi.

La résistance était inutile... J'essayai pourtant de me défendre. En me débattant entre leurs mains, je renversai la lampe, qui s'éteignit. Je parvins alors à dégager un de mes bras, et tirant vivement mon couteau de chasse, j'en frappai au hasard dans l'obscurité, deux coups désespérés...

Deux gémissements plaintifs se firent entendre... Une vive clarté illumina tout à coup les objets autour de moi. Le soleil déjà levé sur l'horizon inondait ma chambre de ses rayons. J'étais tombé de mon siège auprès de ma cheminée où s'éteignaient, en pâlissant, les dernières lueurs du feu allumé la veille... A mes pieds, Presto agonisant et percé de deux larges blessures, léchait

encore ma main sanglante, en attachant sur moi un regard que je n'oublierai jamais...

Je venais de frapper mortellement mon chien dans les hallucinations d'un pénible cauchemar...

. . . .

J'ai fait enlever le tableau de Jacques Muller, cause première de ma fatale erreur et de la fin tragique de Presto. Il est relégué maintenant au fond de mon cabinet, dans un endroit où mes yeux ne peuvent l'apercevoir qu'avec le consentement exprès de ma volonté.

Presto a reçu les derniers témoignages d'estime et de regrets que l'amitié pouvait lui donner. Son corps repose dans un coin de mon jardin, connu de moi seul, et où seul je vais quelquefois évoquer le souvenir de ses rares qualités et de son dévouement si mal récompensé.

UN AMBITIEUX

UN AMBITIEUX

(NOUVELLE)

Dans un pauvre village de l'Auvergne vivait, il y a quelques années, le plus pauvre des desservants qui aient jamais circulé à travers les défilés des Cévennes. La masure qui lui servait d'habitation n'aurait pas fait envie au dernier des paysans employés à fouiller les entrailles de la montagne pour en extraire la houille ou l'antimoine.

Adossée à une petite église en pierres grises, que surmontait une croix de fer, on eût dit un pieux ermitage ou quelqu'un de ces asiles hospitaliers élevés sur les hauts lieux, loin des routes frayées par les pas de l'homme.

Du plateau sur lequel elle était assise, le regard plongeait sur le fertile bassin de la Limagne, bordé dans sa plus grande longueur par le ruban argenté de l'Allier. Derrière l'église, sur le penchant de la montagne, quelques cabanes échelonnées ressemblaient à une caravane gravissant une route escarpée. De ce point, la vue courait, de rocher en rocher, le long de la chaîne d'où se détachent le Puy-de-Dôme, le Plomb du Cantal et le Mont-Dore.

Telle était à peu près l'espèce de Thébaïde habitée depuis dix ans par le curé de ***. — On comprendra facilement le scrupule qui nous empêche d'écrire ici le nom du village, aussi bien que notre répugnance à altérer l'exactitude des moindres détails de cette simple histoire par la banalité d'un pseudonyme.— C'était un homme de soixante ans, sec, alerte, d'une physionomie douce et bienveillante. La simplicité de son cœur n'excluait ni la finesse, ni l'élévation de l'intelligence, de même que l'austérité de ses mœurs ne diminuait rien de son in-

dulgence naturelle pour les autres. Sa foi était ardente, et son zèle pour ses administrés n'avait d'autres bornes que celles que la nature avait imposées à sa force physique. Sa charité, sous ce rapport, lui faisait accomplir des miracles. L'hiver n'avait pas de froid assez rigoureux, de neige assez épaisse, la montagne n'avait pas de ravins assez profonds, la nuit de ténèbres assez effrayantes pour l'arrêter dans l'exercice de ses pénibles fonctions. Et tout cela se faisait simplement, sans le plus secret mouvement de vanité, avec cet air de bonhomie qui ôte jusqu'à la pensée du sacrifice.

Cet homme au cœur simple avait pourtant une ambition, ambition modeste et bien légitime, mais toujours déçue. Depuis plusieurs années, le bon curé nourrissait, en secret, le désir de posséder... une soutane neuve ! Et il convient de reconnaître que ce désir n'était que trop justifié par l'état de maturité très avancée de la principale pièce de son vêtement... C'est que cet humble habit comptait, lui aussi, de longs et hono-

rables services. Il y avait longtemps qu'il accompagnait son maître dans toutes ses excursions. Avec lui, il avait bravé les intempéries des saisons et essuyé bien souvent la pluie, la poussière et la neige, avec des alternatives de vent et de soleil. Sous l'action combinée de ces divers éléments de destruction, la couleur primitive avait été visiblement altérée. Après avoir passé, par des dégradations insensibles, du noir au brun, du brun au roux, il avait acquis définitivement cette teinte effacée et indécise qui rappelle les horizons brumeux des derniers jours d'automne. Comme cette arrière-saison de l'année, son aspect avait quelque chose de mélancolique qui portait à la rêverie. Aminci, fatigué, et comme à bout de force, il paraissait prêt à rompre, au moindre tiraillement, tout contact immédiat avec celui qu'il avait mission de couvrir, mais qu'il ne protégeait plus, hélas! que pour la forme! Et il est probable qu'une séparation, au moins partielle, se serait déjà effectuée, en plus d'une circonstance, sans le talent et l'infati-

gable dévouement de dame Marguerite, respectable matrone, à l'air imposant, à la taille ronde et courte, attachée au service du curé, après avoir, depuis longtemps, passé l'âge canonique.

En présence d'un danger sans cesse renaissant, cette courageuse femme semblait avoir pris pour devise : « Je maintiendrai !... » Sous son impulsion généreuse, son aiguille accomplissait, chaque jour, de véritables prodiges, en traçant, à travers l'étoffe, de savantes et invisibles arabesques. Grâce à elle, la séparation, toujours imminente, se trouvait retardée de jour en jour, sans que la dignité du curé eût trop à souffrir de cette association infiniment prolongée, et qui, toujours près de se rompre, ne tenait bien souvent qu'à un fil !...

Il ne faudrait pas croire, cependant, que ce vénérable prêtre fût insensible à ce que l'on est convenu d'appeler le respect de sa propre personne. Sous des dehors plus que modestes, il cachait un amour inné de la propreté. Ce n'était pas un de ces

rigoristes qui font un crime de tout ce qui a l'apparence d'une concession aux préjugés ou à l'opinion, et encore moins un de ces apôtres orgueilleux qui se drapent dans leurs guenilles. Il sentait sa misère et la portait courageusement, toujours prêt, quand il le fallait, à renoncer, dans l'intérêt d'autrui, à la satisfaction de son unique désir, l'acquisition d'une soutane!

Ce désir, ce rêve avait failli plusieurs fois se réaliser. Vain espoir! Le bon curé avait compté sans les entraînements de son cœur. Au milieu d'une population privée de ressources, les occasions de faiblir dans sa résolution étaient trop nombreuses et s'offraient à lui, pour ainsi dire, à chaque pas et sous toutes les formes. Comment résister à de pareilles tentations, lorsque l'on sent dans sa poche deux écus qui sautillent en babillant joyeusement, et ne demandent qu'à prendre leur volée?

Avec eux, hélas! s'envolaient aussi l'espoir et les moyens de posséder une soutane neuve! Et, chose encore plus grave, le petit

trésor laissé entre les mains des malheureux représentait presque toujours très exactement toute la fortune présente du curé. En présence de la misère des autres, ce singulier pauvre trouvait toujours qu'il avait du superflu. Cette manière d'envisager les biens de ce monde et d'en faire usage n'était pas toujours partagée par dame Marguerite, et cette différence d'appréciation amenait souvent sur ses lèvres des réflexions et des récriminations peu obligeantes pour son maître.

Au milieu de ces alternatives d'espérance et de découragement, les années s'écoulaient, les fêtes se succédaient, ainsi que les déceptions, et toujours le pauvre curé répétait, avec une infatigable persévérance : Ce sera pour l'année prochaine, pour Pâques, pour la Pentecôte, pour l'Assomption, pour Noël ! En vain, il avait parcouru dix fois ce cercle fatal...Les saisons et les fêtes revenaient avec une impitoyable régularité, laissant, à chaque retour, une trace plus sensible de leur passage sur la malencontreuse soutane !

Un soir d'été, il pouvait être huit heures, le curé, après avoir achevé la lecture accoutumée de son bréviaire, était assis en silence près d'une fenêtre basse donnant sur le village. Le temps était à l'orage, et le curé, revenu tard et fatigué d'une longue excursion, respirait avec une douce volupté l'air rafraîchissant, quoique un peu vif, qui pénétrait dans la salle. Marguerite rangeait, sur les rayons d'un dressoir en chêne, la vaisselle qui avait servi au souper frugal de son maître.

Outre le meuble dont nous venons de parler, la chambre renfermait une table à manger, qui servait aussi de table à jeu dans les longues soirées d'hiver, lorsque le curé disputait gravement à dame Marguerite les chances d'une partie de dames ou de dominos. Tout auprès, se voyait un bahut en noyer, et, dans le fond, adossé au mur, le meuble le plus apparent, quoique d'une simplicité patriarcale, le lit du curé. Un Christ en ivoire, magnifique présent de la piété d'une noble dame, s'élevait au-dessus

d'un prie-Dieu en bois noir. A l'un des angles formés par le manteau d'une vaste cheminée, se dressait une de ces longues boîtes bariolées, assez semblables à l'étui d'une momie égyptienne, et au-dessus desquelles apparaît le cadran d'une horloge villageoise. Quelques chaises de paille grossière complétaient l'ameublement. Un étroit corridor séparait cette chambre de celle de Marguerite, où régnait une simplicité plus évangélique, en quelque sorte.

Marguerite était la véritable souveraine de ce modeste domaine. Le maître légitime avait abdiqué peu à peu, en sa faveur, toute autorité administrative. Et, sauf quelques abus de pouvoir et quelques accès d'humeur grondeuse, cette domination, il faut le dire, n'avait rien que d'utile à l'intérêt commun, et convenait d'ailleurs parfaitement à l'insouciance absolue du curé pour les menus détails de la vie, surtout en ce qui le touchait personnellement.

Ce jour-là était précisément un de ces jours néfastes où le mécontentement de la

vieille gouvernante assombrissait son front, pareil aux nuages qui flottaient en ce moment au-dessus de la montagne, répandant autour d'eux une obscurité sinistre. Ses mouvements un peu brusques, son activité redoublée, trahissaient une agitation secrète qui n'attendait qu'une occasion pour éclater. La figure du curé, au contraire, exprimait cette placidité et cette tranquillité d'âme qui lui étaient habituelles. On aurait pu même remarquer sur son front un certain air de triomphe peu conforme à sa modestie naturelle et au précepte de l'humilité chrétienne. De temps en temps il reportait, du vaste horizon où ils semblaient errer, ses yeux sur Marguerite qu'il examinait à la dérobée. Sa bouche dessinait alors un rapide sourire, où brillait une joie qui n'était pas exempte de malice.

La nuit, cependant, était venue ; le ciel était sombre et la lune ne se montrait qu'à de longs intervalles. Le vent commençait à tourmenter la cime des deux hauts marronniers plantés devant la porte du presbytère.

— Après vos courses et vos fatigues de

la journée, dit tout à coup Marguerite d'un ton d'autorité maternelle, le sommeil vous ferait plus de bien, à cette heure, que le grand air. Ce vent de la plaine n'est pas sain. L'orage n'est pas loin... Vous devriez au moins fermer la fenêtre.

— Je ne me sens pas fatigué, Marguerite... Pour ce qui est de l'air, vous avez raison, et je vous obéis... quoique, — ajouta-t-il à demi-voix en fermant la fenêtre, — l'orage le plus à craindre en ce moment ne soit peut-être pas celui qui menace au dehors...

Marguerite n'entendit pas ou feignit de n'avoir pas entendu; le curé se rassit.

— Seriez-vous mécontente de moi, aujourd'hui ? — poursuivit-il lentement, tout en la regardant d'un air de doute affecté. - Cette fois, vous auriez tort, Marguerite.

L'apparente bonne foi avec laquelle ces paroles furent prononcées, amena l'explosion prévue par le curé.

— Ah! vraiment, j'aurais tort, s'écria-t-elle avec une indignation comique; et je dois être contente de vous... Une journée passée

hors du logis, sans boire ni manger, à votre âge ! Cela est sage et louable, sans doute ! Oh! cela finira mal pour vous, c'est moi qui vous le dis.

En ce moment, un éclair brillant illumina toute la salle. Le curé et sa gouvernante se signèrent. Marguerite alluma une petite lampe placée sur la tablette de la cheminée.

— Paix ! Marguerite, paix ! reprit timidement le curé; notre ministère a des devoirs pénibles...

— Eh ! mon Dieu ! L'Église, vous le dites vous-même, n'exige pas qu'on tue son corps pour sauver son âme... Encore si cela vous rapportait quelque chose autre que des bénédictions !... Ainsi, voyez où cela vous a mené ! Regardez autour de vous ! Voilà tout ce que vous possédez ! voilà le fruit de trente années d'exercice !... Il n'y a jamais cinquante francs dans votre bourse !...

— Qui sait? murmura le curé, il ne faut jamais désespérer de la Providence.

— Vous avez bien raison, car si elle n'y pourvoit pas, je ne sais comment nous au-

rons un morceau de pain pour nos vieux jours, puisque vous ne savez pas conserver pour vous celui qu'elle vous envoie. Regardez-vous, s'il vous plaît... Y a-t-il dans toute la paroisse un homme plus pauvre que vous ? Que sont devenues les belles promesses que vous m'avez faites à Pâques ?... Voilà l'Assomption qui approche, qu'allons-nous faire ?... Que vous a rapporté, par exemple, la journée d'aujourd'hui ? Rien...

— Eh! eh! fit le curé d'un air mystérieux.

— Ou, tout au plus, quelques menues pièces blanches pour vos pauvres, car vous ne savez rien réserver pour vous.

En cet endroit, Marguerite fut interrompue par un violent coup de tonnerre qui ébranla la maison, et traça sur le flanc de la montagne une éclatante traînée de feu.

La vieille gouvernante saisit un rameau de buis qu'elle trempa dans un bénitier suspendu à la muraille, et se mit à semer autour d'elle les gouttes de l'eau bénite, tandis que le curé récitait une courte prière.

Pendant ce temps, le tonnerre s'était éloigné ; la pluie tombait en abondance. Le curé continua tranquillement :

— Marguerite, il faudra vous informer s'il y a dans le pays un tailleur capable de faire convenablement et promptement une soutane neuve... pour votre curé...

— Plaît-il? répondit la gouvernante, qui crut avoir mal compris. Que dites-vous ?

— Je dis que vous avez oublié que c'est bientôt le 25 juillet.

— Eh bien ?...

— Eh bien ?... j'ai visité aujourd'hui dans son château Mme la baronne Dubief, qui m'a renouvelé sa recommandation au sujet des dix messes de fondation pour l'âme de son mari... et la bonne dame m'a prié d'accepter en dédommagement la somme de deux cents francs, que voilà...

En parlant ainsi, le curé sortit de dessous sa soutane une bourse de peau fort agréablement arrondie.

Marguerite avançait la main pour s'assurer de la réalité du fait, lorsque son maître

se leva en poussant un grand cri... Une vive lueur teignait le penchant de la montagne jusqu'au pied de la fenêtre. Le curé courut ouvrir la porte du presbytère... Une colonne de fumée ardente s'élançait du toit d'une maison au milieu du village...

— Au feu ! cria le curé... Marguerite, hâtez-vous, allez sonner la cloche de l'église, pour appeler du secours...

Marguerite sortit par une porte intérieure du presbytère qui communiquait à la sacristie. Le curé prit son chapeau et sa canne, et s'achemina à travers l'obscurité vers le théâtre du sinistre...

Le lendemain matin, l'incendie était éteint; une seule habitation, la plus chétive de toutes avait péri... mais le curé avait perdu au milieu des flammes une notable partie de sa soutane.

— Heureusement, disait Marguerite en achevant de réparer ce nouveau désastre par une pièce mal assortie, quant à la couleur, au ton général de l'habit, heureusement que, grâce à la générosité de Mme la

baronne, le mal, cette fois, n'est pas sans remède.

— Hélas ! ma bonne Marguerite, — repartit le curé en portant la main derrière son oreille, comme un écolier pris en faute, — il n'en est pas de même du malheur qui a frappé ces pauvres gens.

— Eh bien ! vous ferez un sermon et une quête en leur faveur. On les aidera, sans doute.

— Il faut l'espérer, du moins ; mais ne serait-ce pas à nous, Marguerite, de donner l'exemple ?

— Voilà encore une de vos idées. Chacun est tenu de secourir les pauvres selon ses moyens... Les riches avec de l'argent, les prêtres avec la parole... Songez que vous avez à peine le nécessaire.

— C'est vrai, mais ils manquent de tout.

— Il vous faut une autre soutane...

— Ils n'ont ni pain, ni vêtement.

— Mon Dieu ! exclama la gouvernante frappée d'une idée subite, qu'avez-vous fait de l'argent que vous m'avez montré hier ?

— Marguerite, répondit le curé avec confusion, vous n'irez pas commander pour moi la soutane neuve dont nous avons parlé... Je porterai encore celle-ci à la fête prochaine...

Le curé avait perdu volontairement les moyens d'acheter une soutane...

Un événement inattendu vint, au printemps suivant, redoubler l'anxiété du digne prêtre. Le bruit se répandit tout à coup d'une visite pastorale de l'évêque dans toutes les paroisses de son diocèse. Cette nouvelle jeta d'abord le curé dans une sorte de torpeur résultant de la vue d'un danger imminent. Il eut, un instant, le vertige, comme s'il eût senti la terre vaciller sous ses pas... Puis, à cette prostration de toutes ses facultés succédèrent une agitation fébrile et une activité surnaturelle. Il allait, venait, se multipliait. agissait sans motif et sans relâche, faisait et recommençait les mêmes choses à tout moment. Il parlait haut et seul, et se livrait à tous ces actes de surexcitation par lesquels les poltrons cherchent à s'étourdir et à s'assurer contre leur propre faiblesse.

Soins superflus ! tous ses efforts aboutirent à un si misérable résultat, qu'il dut renoncer définitivement à tout espoir de sortir honorablemeut de cette terrible épreuve. Déjà il se voyait comparaissant honteux, négligé et misérable, comme un homme de mauvaises mœurs, devant son supérieur ecclésiastique, lorsque la Providence vint encore à son secours sous les traits de la charitable veuve, avertie secrètement par Marguerite.

Un tailleur fut mandé d'un bourg voisin. Le temps pressait. Le tailleur était pauvre ; il fallut lui payer d'avance le prix de son travail et lui fournir les moyens d'acheter l'étoffe nécessaire.

En s'en retournant, le tailleur, qui aimait à boire, s'arrêta dans un cabaret où le vin, ce consolateur du pauvre, agit si merveilleusement sur son imagination, qu'il lui fit perdre complètement le discernement du *mien* et du *tien*. Le curé supporta ce nouveau coup avec l'insensibilité apparente d'un malheureux qui n'a plus assez de force pour souffrir. On arrêta le voleur ; le curé

le fit relâcher, en se disant à lui-même qu'un malheur n'en réparait jamais un autre, et en affirmant tout haut que l'argent dépensé par le tailleur n'était pas un dépôt, mais un don.

Marguerite, à cette déclaration, crut que son maître était devenu fou.

Le jour redouté arriva. Le bruit des cloches, sonnant à haute volée, annonça l'entrée du prélat sur le territoire de la paroisse. Le curé, accompagné de son sacristain et de deux enfants de chœur en costume officiel, quitta le presbytère pour venir, à l'entrée du village, recevoir Sa Grandeur. Les autorités locales, le maire à leur tête, entouraient le dais sous lequel l'évêque devait être conduit à l'église avec le cérémonial d'usage. Le curé lui-même, fier et heureux de l'éclatant surplis qui recouvrait sa soutane, s'avançait d'un pas ferme à la tête de sa petite escorte, sur un chemin jonché de fleurs, entre une double haie de maisonnettes cachées derrière des draperies de feuillage. L'évêque parut... Le

cortège s'achemina vers l'église... Le curé officia. Après la messe, il fut admis à présenter ses salutations au prélat.

Sa Grandeur était assise entre ses deux grands vicaires qui se tenaient debout dans une attitude respectueuse, et les notables habitants de la commune. C'était un fort bel homme de quarante ans environ : ses manières étaient celles d'un homme de cour, sa physionomie avait de la noblesse et il s'exprimait avec la grâce et l'abondance d'un orateur habitué à parler devant les grands de la terre.

Le curé avait senti sa fermeté l'abandonner à l'instant où il avait été forcé de quitter l'officieux surplis, qui lui avait permis, quelques instants auparavant, de se présenter devant son supérieur avec une assurance apparente. Le jeune prélat, à la vue du vêtement misérable du vénérable curé, fronça le sourcil... Le curé se mit à trembler comme un criminel devant son juge.

— Votre paroisse, monsieur le curé, dit l'évêque d'une voix sévère, est-elle donc si

pauvre et vos revenus sont-ils si modiques, que vous ne puissiez accorder à votre personne les soins qu'exige la dignité du sacerdoce?

— Je supplie Votre Grandeur de me pardonner...

— Nous sommes loin, monsieur le curé, poursuivit l'évêque avec gravité, des temps heureux où l'Église, honorée pour elle-même, ne se parait que des vertus austères de ses serviteurs.

— Monseigneur, mes faibles moyens sont seuls la cause, je vous l'atteste...

Et le curé s'arrêta; le désir de se justifier allait lui faire proférer un mensonge.

— Je sais tout! je sais que votre imprévoyance et votre charité mal entendue compromettent la considération nécessaire à un ministre de la religion, et je blâme hautement une conduite aussi peu mesurée... Allez, monsieur le curé, et souvenez-vous qu'en sacrifiant ce que l'on doit à soi-même, on s'expose quelquefois à manquer au respect que l'on doit à d'autres.

Dès que le curé fut sorti, le prélat se tourna en souriant vers les témoins de la petite scène qu'il venait d'improviser :

— La leçon a été rude, dit-il, mais elle était nécessaire... Je crois notre brave curé corrigé pour longtemps de son excessive libéralité. Quoi qu'il en soit, monsieur l'abbé, ajouta-t-il en s'adressant à l'un de ses vicaires, ayez soin de faire parvenir promptement à mon digne pénitent une soutane neuve et trois cents francs, destinés à parer aux éventualités de son dévouement.

Avant de retourner au presbytère, le curé que cette scène avait profondément affecté, pria longtemps dans l'église... Une sueur froide mouillait son front. Rentré chez lui, il avait la fièvre... Marguerite le gronda plus doucement qu'à l'ordinaire et l'obligea de se coucher.....

Quelques jours après, un médecin se tenait debout, l'air abattu, près du lit du curé. Marguerite cachait sa figure dans ses mains, et essuyait, de temps en temps, ses yeux avec le coin de son tablier.

Un étranger entra. Il portait sur un de ses bras une soutane du plus beau noir, et dans une de ses mains une bourse pleine.

— De la part de Monseigneur, dit-il.

Le malade sourit tristement :

— Remerciez, je vous prie, répondit-il en élevant la voix, Sa Grandeur... au nom de mon successeur, et recommandez à ses bontés un ardent prédicateur que j'ai trop peu écouté.

Le curé désignait Marguerite.

— Mon Dieu ! ajouta-t-il plus bas, j'ai été ambitieux, sans doute, mais puisqu'il est si difficile d'avoir une soutane neuve dans ce monde, faites, je vous en conjure, que les pauvres soient moins nombreux... et les gouvernantes plus traitables.

Ce furent ses dernières paroles.

JEHAN BRASILIUS

JEHAN BRASILIUS

(LÉGENDE)

Le 30 mars 1568, les habitants de la ville de Bruges s'acheminaient en silence, par toutes les rues, vers l'église de Notre-Dame. Grand était le recueillement de la foule et imposant l'aspect intérieur de l'ancienne basilique. — C'était le vendredi saint!

Tout avait été disposé pour rappeler aux fidèles les souvenirs qui se rattachent à cette solennité lugubre et les péripéties du drame divin.

Dans la nef s'élevaient, de distance en distance, des autels en deuil chargés des instruments de la passion. Les tabernacles

étaient vides. Au fond du sanctuaire, une chapelle ardente toute tendue de rouge projetait sur le chœur, à travers une draperie transparente, sa sinistre lueur... C'est là que venaient se prosterner les visiteurs fervents, après avoir fait une pieuse station à chacune des chapelles latérales.

La vaste enceinte suffisait à peine au religieux empressement de la multitude, qui, pour plus de régularité dans sa marche, entrait et sortait successivement par les deux portes parallèles de la principale façade. Çà et là, à l'entrée du chœur, dans la nef, au pied d'un pilier, devant une image vénérée, et jusque sur les marches extérieures du temple, un homme priait agenouillé, un rosaire à la main. D'autres se frappaient dévotement la poitrine. Quelques-uns s'efforçaient, dans un courageux enthousiasme, de tenir leurs bras étendus en croix.

Un silence profond régnait dans l'église, interrompu à peine par le murmure confus de quelque oraison solitaire et par le sourd piétinement de la foule sur les dalles. Les

rues elles-mêmes étaient silencieuses et mornes, quoique sillonnées par de longues files d'hommes et de femmes encapuchonnées, ou de confréries de pénitents, nu-pieds, un livre sous le bras, un chapelet au côté. On eût dit une ville en deuil sur laquelle l'ange de la mort tenait déployées ses sombres ailes...

Tout à coup un bruit étrange, inusité, criminel dans un pareil jour, éclata dans l'air... Un cri universel d'étonnement et d'horreur lui répondit...

Comme un messager céleste chargé de réveiller la ville endormie, le vieux beffroi, muet depuis la veille, venait de faire retentir à la fois ses douze voix d'airain. Le bourdon roulait dans les airs ses notes pleines et graves, tandis que le carillon babillait, sur son clavier joyeux, un air profane et populaire... L'église elle-même semblait tressaillir jusque dans ses fondements.

Les habitants effrayés se signaient, en s'interrogeant du regard. Bientôt la ville entière parut sortir de son engourdissement,

comme si, en effet, le souffle puissant descendu du haut de l'antique église, en passant sur sa tête, eût rappelé la vie dans son sein... Les fenêtres des maisons se garnissaient de têtes curieuses et effarées. Une foule inquiète débouchait, en courant, par toutes les rues, tandis que, sur le parvis, commençaient à s'agiter, avec des clameurs, ceux que la musique sacrilège avait surpris en cet endroit...

Peu à peu le flot grossit, la place se remplit, un cri menaçant, immense, domina tous les bruits et couvrit toutes les voix : Au clocher ! Au clocher !... Alors, cette masse compacte oscilla et se rua, comme un seul homme, au pied de l'église... En un instant, la porte de la tour, fermée intérieurement, fut enfoncée. Des hommes égarés par la fureur gravirent en tumulte l'étroit escalier. Un bourdonnement, pareil au mugissement de la marée montante, s'élevait avec eux, tandis que la populace impatiente hurlait, en bas, en signe d'encouragement...

Bientôt un homme parut sur la plate forme, tour à tour soutenu, renversé, tiraillé en tous sens par des mains forcenées. C'était maître Jehan Brasilius, le sonneur de Notre-Dame. La foule le reconnut aussitôt et salua son musicien favori par un concert d'imprécations. Alors, un des hommes qui le tenaient serré l'éleva entre ses bras et le renversa sur le parapet, comme pour l'en précipiter, à la première manifestation de la volonté populaire.

— Non ! non ! exclama la multitude. Il nous le faut vivant !...

Aussitôt le malheureux sonneur fut entraîné dans l'escalier. Quand il parut sur la place, un cercle impénétrable se ferma autour de lui comme un anneau vivant. L'infortuné promenait des yeux pleins d'effroi sur toutes ces figures contractées par la fureur... Une pâleur livide couvrait son visage meurtri et sanglant... Ses dents claquaient et ses genoux se seraient dérobés sous lui, s'il n'eût été soutenu et presque porté par les mains qui l'étreignaient, en

essayant de se le disputer. Ses vêtements étaient en lambeaux.

— Impie ! cria une voix à son oreille. C'est ton agonie que tu as sonnée tout à l'heure !

En même temps, celui qui venait de prononcer ces paroles, lui porta un si violent coup de poing au milieu du visage que ses yeux gonflés et injectés de veines rouges parurent vouloir sortir de leurs orbites. Maître Jehan fit un effort pour parler ; mais sa bouche pleine de sang ne rendit que des sons inarticulés semblables au bégaiement d'un homme dont le gosier est serré par la colère ou par la terreur.

— Oh ! oh ! musicien du diable, dit un homme aux bras nus et musculeux, quelle gamme nous chantes-tu là ? Tiens ! ajouta-t-il en le frappant rudement dans la poitrine, voilà qui ferait résonner une tonne pleine de bière !

Le sonneur chancela ; mais les bras qui l'entouraient l'empêchèrent de tomber à la renverse.

— Damné! cria une femme du peuple, en lui lançant une pierre à la tête. Voilà un à compte sur ce que Satan te doit pour ton sacrilège!...

En ce moment, plusieurs jeunes seigneurs qui s'étaient mêlés à la foule, s'approchèrent.

— Voyez le vieux payen! dit l'un d'eux, qui a choisi ce jour pour célébrer le sabbat!

A sa vue l'infortuné sonneur s'était ranimé.

— Malédiction ! Malédiction sur toi ! s'écria-t-il en étendant la main par un geste menaçant, vers le jeune homme... Mais, au même instant, celui-ci tirant un petit poignard de dessous son manteau, en porta plusieurs coups dans le côté gauche de Brasilius, qui s'affaissa et tomba sur le pavé...

— Mort ! Mort à l'impie ! hurla la foule.

En un instant le corps de Jehan foulé aux pieds, meurtri, écrasé, ne fut plus qu'un cadavre méconnaissable... Alors, on le traîna tout autour de la place et ensuite par les principales rues jusqu'aux bords de la rivière où il fut lancé, après qu'on lui eût attaché au col une lourde pierre...

C'était l'heure où, d ordinaire, la crécelle

destinée à suppléer au silence religieux des cloches, faisait entendre, du haut du clocher, son tac-tac monotone pour annoncer l'office des *Ténèbres*. Mais, cette fois l'instrument de bois resta muet et les habitants, l'esprit agité d'une crainte superstitieuse, se retirèrent tristement dans leurs demeures...

La nuit était venue. Quelques jeunes gens, les mêmes qui, peu d'instants auparavant, avaient assisté et aidé au supplice du sonneur de Notre-Dame, erraient seuls par les rues, en chantant des chansons profanes et des refrains bachiques.

L'un d'eux, qui paraissait commander aux autres, était aussi le plus animé et le plus bruyant dans les manifestations de sa joie impie. On eût cru, à la hardiesse de sa démarche, que la ville lui appartenait, et qu'il n'avait rien à redouter pour lui-même de l'indignation populaire, dont il avait vu tout à l'heure un si terrible exemple.

La ville, en effet, ne s'émut pas et resta impassible, en entendant passer, à cette heure et dans un pareil jour, cette bacchanale

insolente. Il semblait qu'elle eût reconnu la voix de son maître ou que, rassasiée de vengeance, elle craignît d'avoir à recommencer une scène de meurtre.

Ce jeune homme portait avec fierté un élégant costume espagnol. Un chapeau orné d'une plume, à bords relevés, était coquettement posé sur sa tête. Un riche manteau de velours couvrait ses épaules et les longs éperons d'or de ses bottes en cuir de Séville résonnaient agréablement à chacun de ses pas sur le pavé.

C'était le très redouté Seigneur Don Felippe, officier de l'armée d'Espagne et proche parent du Gouverneur, par intérim, de la Flandre Occidentale.

Ses compagnons, au nombre de six, étaient tous officiers et Espagnols comme lui.

En sa qualité de chef de la troupe Don Felippe donnait l'exemple du désordre. Il marchait en avant, en frappant aux portes et criant : Holà ! honnêtes bourgeois, de par Satan, ouvrez vos portes, afin qu'on vous fasse pendre !

— Eh ! Eh ! Don Felippe, répliqua le plus jeune de la troupe, après votre diabolique équipée d'aujourd'hui, ne craignez-vous point que Satan se trompe de porte et qu'il entre chez votre Seigneurie ?

— Beau musicien de cloches, reprit un autre, prends garde au sort de maître Jehan Brasilius.

En ce moment, la troupe bruyante était arrivée au milieu de la place, en face de l'église, précisément à l'endroit où avait succombé si misérablement l'infortuné Brasilius. Les pavés étaient tachés et humides de sang...

Le pied glissa à Don Felippe, et sa main recouverte d'un gant de fine peau de daim s'appuya à terre pour le soutenir...

— Pouah ! fit-il en se relevant et voyant son gant souillé et rougi.

En même temps, il l'ôta et le lança loin de lui avec colère.

— Malheur à toi, Don Felippe ! dit un de ses compagnons. Voilà l'âme de maître Jehan qui commence à faire des siennes. Je

gage que c'est elle qui vient de te donner un croc en jambes !

— Et moi, répliqua Don Felippe avec ironie, je fais le pari, si cette digne âme veut m'accorder l'honneur, ainsi que vous, de passer avec moi le reste de cette nuit, de la traiter si bien que nous serons réconciliés pour toujours. Et j'en jure sur mon salut, elle ne se sera jamais trouvée à une pareille fête ! Et vous, mes amis, ajouta-t-il, ne m'aiderez-vous pas à tenir ma parole ? Il est encore de bonne heure... Achevons ensemble ce jour, comme il convient à de joyeux compagnons, par la danse et le festin !

— Bien parlé! s'écrièrent-ils d'une commune voix.

— Je me charge des invitations, reprit Don Felippe, et je vais tout faire préparer pour vous recevoir.

A ces mots, ils se séparèrent, en se promettant de se retrouver tous au rendez-vous, à une heure convenue.

Don Felippe prit seul le chemin de sa

demeure, qui était située à une extrémité de la ville.

Don Felippe habitait, depuis plusieurs années, la capitale de la Flandre Occidentale, où il s'était fait haïr des habitants par la dissolution de ses mœurs et la méchanceté de son caractère. Sa corruption et ses violences portaient le déshonneur dans les familles, tandis que les conseils de sa froide cruauté surexcitaient incessamment la politique ombrageuse et sans pitié du Gouverneur.

L'impunité, qui lui était assurée par sa parenté, l'enhardissait et pendant qu'un zèle exagéré poursuivait, avec la dernière rigueur, les personnes convaincues ou seulement soupçonnées d'incrédulité ou même de tiédeur, Don Felippe faisait parade de l'impiété la plus scandaleuse. Il affectait de manger de la chair le vendredi et choisissait, pour se réjouir avec ses compagnons, les jours et les heures réservés par l'Église pour les cérémonies du culte et les exercices de la piété.

Le carême n'interrompait jamais pour lui les plaisirs mondains du carnaval. On l'avait vu célébrer par des danses diaboliques le jour de la fête des Morts. Les pratiques et les plus augustes mystères de la religion étaient pour lui un sujet d'éternelle raillerie. Il passait sa vie dans l'ivrognerie et les excès les plus honteux. Quoique jeune et d'une figure agréable, il était familiarisé avec tous les vices, et semblait les résumer tous en sa personne. Chacun de ses compagnons, jaloux de l'imiter, offrait le même assemblage monstrueux, quoique à un moindre degré.

Témoins journaliers et souvent victimes de leurs criminelles entreprises, les paisibles habitants de Bruges les avaient surnommés la bande du Diable. Ce jour-là précisément, Don Felippe et ses amis avaient imaginé, pour échapper à l'ennui, et se réjouir quelque temps de l'étonnement superstitieux des fidèles bourgeois, de faire retentir tout à coup à leurs oreilles la cloche du beffroi.

Après s'être introduits dans le clocher

par une porte secrète donnant dans un des caveaux de l'église, ils avaient voulu contraindre Jehan Brasilius à sonner le bourdon.. N'ayant pu y parvenir, ils l'avaient enfermé dans la chambre aérienne qui lui servait d'habitation, et s'étaient mis en devoir de le remplacer, en lançant les cloches à toute volée et carillonnant à l'envi les uns des autres. La populace abusée avait attribué cette impiété à l'ivrognerie connue de Brasilius. A la faveur du premier moment de trouble et d'hésitation causé par la singularité de l'événement, les véritables coupables s'étaient enfuis par le même chemin qui les avait amenés, en ayant soin de refermer la porte derrière eux.

Brasilius paralysé par la terreur, maltraité, ahuri par l'imminence d'une mort affreuse, avait eu à peine la force de prononcer quelques mots étouffés par les vociférations de la multitude. C'est alors que Don Felippe, voulant l'empêcher de parler, avait achevé par plusieurs coups de poignard, le martyre du sonneur...

Cependant Don Felippe s'était hâté de faire les préparatifs de la fête improvisée à laquelle il avait convié ses amis. Déjà ceux-ci arrivaient successivement à l'heure indiquée. Don Felippe sortit pour aller chercher lui-même un musicien et des danseuses.

A peine avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'il aperçut un homme qui venait de son côté, en se glissant le long des maisons, comme quelqu'un qui craint d'être vu.

— Holà! messire larron, lui cria Don Felippe qui crut avoir affaire à quelque détrousseur de nuit, arrêtez-vous, et répondez à un honnête gentilhomme qui vous fera sentir la pointe de son épée, si vous essayez de lui échapper.

En disant cela, Don Felippe tira son épée hors du fourreau et s'approcha de l'inconnu qui s'était arrêté à son commandement. C'était un homme entre deux âges, vêtu d'un habit de couleur sombre, tel que pouvait en porter, à cette époque, un artisan aisé, un marchand ou un petit bourgeois.

— Mon digne seigneur, répondit-il sans se troubler, je ne suis pas ce que vous supposez. Je ne suis qu'un pauvre ménétrier en chemin pour regagner sa maison, après avoir péniblement amassé quelques « kreutzers, » pendant sa journée.

A l'appui de son assertion il sortit à demi le manche d'un violon caché sous son pourpoint.

Don Felippe répliqua aussitôt :

— Loué soit le diable, mon maître et le tien, qui nous a fait nous rencontrer. J'étais précisément en quête d'un musicien qui consentît à nous prêter l'aide de son archet; pour faire danser une compagnie de nobles cavaliers et de jeunes dames ou demoiselles en humeur de se divertir. S'il te plaît d'accepter cette honorable mission pour cette nuit, tu n'as qu'à me suivre. Tu recevras vingt thalers pour ta peine. Sinon, je vais te forcer à marcher devant moi, et, chemin faisant, tes épaules roturières auront l'insigne honneur de se sentir caresser par le pommeau de mon épée.

L'inconnu répondit en s'inclinant :

— Je m'estimerai trop heureux d'être agréable à Votre Seigneurie et de mettre à son service mon humble talent. Montrez-moi le chemin, s'il vous plaît...

L'arrivée de Don Felippe avec son musicien fut saluée par des cris de joie.

— Voilà certainement une bonne trouvaille, fit observer l'un des invités. Mais nous n'avons pas encore les danseuses. Où les trouver à une pareille heure ?

Les amis de Don Felippe se regardaient d'un air embarrassé. Après avoir joui quelque temps de leur embarras, le ménétrier dit avec une certaine hésitation :

— Messeigneurs, j'ai sept filles fort recherchées et toutes fort belles, quoique d'une beauté différente. Je ne demande pas mieux que de leur permettre de participer à une fête aussi brillante. Car, les pauvres belles n'ont guère eu l'occasion de se divertir, depuis que nos nouveaux maîtres, surtout Monseigneur le Gouverneur et sa suite, déploient tant de zèle et de sévérité pour

protéger les bonnes mœurs et l'orthodoxie de la foi.

— Brave homme, interrompit Don Felippe avec hauteur, laisse là l'orthodoxie de la foi et Monseigneur le Gouverneur ! Contente-toi de nous parler de tes filles.

— Mes filles sont d'honnêtes demoiselles, et si vous voulez me promettre de les traiter honnêtement, je suis prêt à les envoyer chercher.

Les jeunes gens lui ayant donné l'assurance qu'il demandait, deux d'entre eux partirent aussitôt pour se rendre à l'adresse qui leur fut indiquée.

Quelques instants à peine s'étaient écoulés qu'lls reparurent amenant avec eux sept jeunes filles richement parées. Leur père n'avait rien exagéré. Il était impossible d'imaginer sept personnes aussi remarquablement belles. Un murmure d'admiration salua leur entrée dans la salle du bal.

Ce qui frappait principalement, quand on les examinait les unes après les autres, c'est que chacune d'elles se distinguait par un

trait particulier, quoiqu'il eût été difficile d'accorder la supériorité à aucune. Une certaine affinité résultant de la ressemblance des goûts et des caractères pouvait seule déterminer le choix ou la préférence de ceux qui les voyaient. Malgré leur merveilleuse beauté, elles portaient toutes sur le visage l'empreinte et comme le signe révélateur d'une nature perverse.

L'ainée paraissait avoir vingt-cinq ans environ. Elle était grande et bien faite. Sa figure rayonnait de noblesse et de fierté. On l'aurait prise pour une reine au milieu de sa cour, ou pour l'orgueilleuse Junon elle-même, si Junon avait su allier, comme elle, la grâce avec la beauté.

A son exemple, ses sœurs offraient toutes, avec une beauté également remarquable, le type d'une passion ou d'un penchant particulier. C'était, il faut le dire, comme une incarnation vivante, mais atténuée et attrayante, des instincts les plus mauvais de la nature humaine. On aurait pu les nommer tous l'un après l'autre, en les comptant.

A mesure qu'elles défilaient sous les yeux de leurs admirateurs, leurs regards s'arrêtaient aussitôt sur l'un d'eux, pour ne plus le quitter. Chacune semblait dire, avec une expression différente : Je vous reconnais, car vous m'appartenez ; j'ai été faite exprès pour vous. Je suis la réalisation de vos secrètes pensées. Je suis votre idole et votre amour.

— On me nomme l'*Orgueil*, disait la première. J'ai toutes les ambitions et toutes les vanités. Les honneurs, les richesses et les hommages sont pour moi seule. Mon cœur, semblable à un ballon privé de soupape, est toujours près d'éclater dans ma poitrine. Je marche la tête dans le ciel, sans m'apercevoir que tout est vide au dedans et autour de moi.

— Moi, disait la seconde, je voudrais posséder tous les trésors du monde. Je mettrais mon bonheur à les compter et à les contempler le jour et la nuit, sans en rien distraire ni pour moi ni pour les autres. La soif qui me dévore a desséché mon cœur et mes entrailles. — Je m'appelle l'*Avarice !*

La troisième disait : Le plaisir est mon dieu... Je ne vis que par et pour les sens. Rien ne peut me satisfaire. Une fièvre continuelle me consume. Je me sens mourir et et je ne veux pas guérir. Les jouissances de l'âme et de l'esprit n'existent pas pour moi. J'ai étouffé ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé dans la nature humaine. — Je suis la *Sensualité !*

La quatrième disait : Je souffre d'un mal intérieur qui s'alimente et s'irrite par la vue du bonheur des autres. La médiocrité, l'indigence elle-même me portent ombrage, si elles sont supportées courageusement ou si seulement un rayon passager vient les visiter et les consoler. — Je suis l'*Envie!*

La cinquième disait : A moi les mets exquis et les vins généreux ! Je voudrais avoir plusieurs palais pour les déguster et plusieurs estomacs pour les absorber. La nature et l'art ne travaillent que pour satisfaire mes appétits. La vie est un banquet ! Je suis la *Gourmandise !*

La sixième disait : Mon sang bout perpétuellement dans mes veines et la bile déborde de mon cœur. Un mot, un regard, un geste me surexcite et me transporte. Je brise les obstacles et les volontés. Et lorsque je n'ai plus rien à frapper autour de moi, ma fureur aveugle se tourne contre moi-même. — Je suis la *Colère!*

La septième était une toute jeune fille à la grâce nonchalante, à la démarche pleine de langueur. Elle semblait n'avoir pas la force de se soutenir. Elle disait : Moi je suis supérieure à toutes mes rivales, quoique je sois la plus faible. Bien souvent, elles procèdent de moi et reviennent à moi, comme à leur source naturelle. Je suis le commencement et la fin. — Je suis la *Paresse!*

A mesure qu'elles avançaient, une irrésistible fascination attirait à elles celui des jeunes cavaliers sur lequel leur regard s'était arrêté le premier, comme si un lien invisible eût déjà existé entre eux. Bientôt les regards se croisèrent, les mains

se tendirent vers les mains, les couples se formèrent obéissant à une loi secrète, comme deux aimants qui se cherchent et tendent naturellement à se rapprocher.

Le violon donna le signal. Cavaliers et danseuses s'élancèrent. Les galants uniformes chargés de broderies d'or et les robes aux couleurs éclatantes s'entrecroisaient dans un pêle-mêle éblouissant. L'archet du ménétrier faisait merveille Il semblait qu'il eût le don de soulever les danseurs. Dames et cavaliers s'étonnaient de ne pas sentir la fatigue...

Cependant, sur un signe de Don Felippe, le violon cessa de se faire entendre et la danse s'arrêta... Une porte s'ouvrit et laissa voir une salle magnifiquement éclairée au milieu de laquelle était dressée une table servie avec une élégante profusion.

Don Felippe enchanté du talent déployé par son musicien et principalement de la grâce et de la beauté extraordinaire de ses sept filles, voulut qu'il prît part au banquet, et le fit asseoir à l'un des bouts de la table.

Le repas était exquis, les propos joyeux. Le plaisir éclatait dans tous les yeux. Le bonheur rayonnait sur tous les fronts. On but à la beauté des dames dans des coupes de vermeil. On exalta le bonheur de celui qui était le père de pareilles filles.

— Noble seigneur, fit tout à coup celui-ci, et vous tous Messires chevaliers, permettez à un pauvre musicien de répondre, autant que ses faibles moyens le lui permettent, à votre hospitalité si magnifique et surtout à l'honneur insigne que vous avez fait à mes filles et à moi.

En disant cela, il sortit d'une des poches de son pourpoint un petit flacon qu'il posa devant lui, et dont les facettes jetaient des feux comme un diamant.

— Ce flacon, dit-il, renferme un élixir qui a la propriété de faire apparaître immédiatement les objets que l'on désire le plus, sous leur forme réelle avec leur véritable valeur. C'est un héritage de famille. Il a été cédé à un de mes ancêtres par un savant, de ses amis, qui en fut l'inventeur.

Une seule goutte mêlée dans votre coupe vous prouvera, au bout de quelques instant , la vérité de ce que j'avance.. Et, pour que vos seigneuries ne se figurent pas qu'il y a ici quelque maléfice, je vais en faire d'abord l'essai sur moi-même.

En même temps il déboucha le flacon d'où s'échappa un parfum suave et pénétrant, qui se répandit dans toute la salle. Puis il en laissa tomber une goutte dans sa coupe dont il absorba le contenu d'un seul trait...

Toutes les coupes furent aussitôt tendues vers lui et chacune reçut une goutte de la précieuse liqueur.

— A votre santé! s'écrièrent à la fois tous les convives...

En ce moment, le jour qui commençait à paraître, faisait pâlir l'éclat des lumières. Une lueur blafarde enveloppait tous les objets...

Don Felipe se leva égaré et tremblant. . Le ménétrier avait disparu. Sur son siège était assis Jehan Brasilius, immobile et

fixant sur Don Felippe ses prunelles ardentes.

— Sonneur maudit! s'écria celui-ci, le diable n'a donc pas voulu de toi?... Qui t'a permis de venir t'asseoir en si noble compagnie?

En prononçant ces mots, il tomba inanimé sur son siège.

Ses compagnons s'étaient levés à leur tour en proie à un inexprimable effroi. A la place occupée tout à l'heure par chacune des séduisantes filles du ménétrier se dressait un hideux serpent qui s'élança sur eux en les enlaçant de ses replis...

Lorsque le jour eut achevé de paraître, on trouva Don Felippe mort, ainsi que ses compagnons. En ouvrant leur pourpoint, on s'aperçut qu'ils portaient tous, à l'endroit du cœur, une large plaie...

C'est ainsi que fut vengée la mort de Jehan Brasilius, et que la ville de Bruges se trouva délivrée de ce redoutable fléau surnommé la *Bande du diable*...

On n'entendit plus parler du ménétrier

ni de ses sept filles. Mais on a de fortes raisons de croire que ces honnêtes personnes jouissent d'une excellente santé, attendu qu'elles sont d'une constitution robuste qui, vraisemblablement, les fera vivre aussi longtemps que le monde. On assure même qu'elles ont beaucoup prospéré et qu'elles voient augmenter, chaque jour, le nombre de leurs adorateurs.

JACQUES MOIRAND

JACQUES MOIRAND

(NOUVELLE)

I

Le petit village de C*** est situé sur le penchant d'une colline qui étale au soleil du midi ses flancs couverts de riches vignobles. Un ruisseau qui en descend va se perdre au loin entre deux rangées de peupliers. A droite et à gauche s'ouvre une vaste perspective de champs de blé et de maïs.

Un jour du mois de juillet, les habitants du village s'étaient répandus, dès le matin, dans la plaine, afin de couper les blés déjà mûrs. La journée, une journée brûlante, touchait à sa fin. Le soleil se couchait dans

un nuage de feu. Pas un souffle ne passait dans l'air. Pas une feuille ne tremblait aux arbres. Le ciel éclatant de lumière se teignait çà et là de nuances rougeâtres, pareilles aux reflets d'un incendie lointain. Les rouges-gorges voltigeaient en silence à travers les halliers. Fatiguée de la chaleur, l'hirondelle effleurait, en passant, du bout de son aile la surface tranquille du ruisseau. Seul, le grillon caché sous l'herbe commençait à jeter, au bord des sentiers, son petit cri aigu et monotone, tandis que des troupes errantes de moucherons bourdonnaient autour des grands peupliers rangés en ligne sur la limite des prairies... Les moissonneurs haletants avaient interrompu leurs chansons... Un profond silence planait sur la campagne...

Au moment où le soleil achevait de disparaître sous l'horizon, tout sembla se ranimer, comme si la terre engourdie se fût réveillée tout à coup de son assoupissement. De lourds chariots ensevelis sous des montagnes de seigle ou de froment, s'avan-

çaient, en gémissant, à travers les chemins pierreux. De joyeuses caravanes armées de faucilles et de rateaux regagnaient le village en chantant.

De loin en loin, dans la plaine, on apercevait encore des groupes de travailleurs s'acharnant à leur besogne, car la moisson était magnifique, et le cultivateur prudent avait hâte de l'enfermer dans ses greniers.

Dans un vaste champ, dont une portion considérable restée debout faisait briller l'or de ses épis aux rayons mourants du soleil, un homme et une femme devançant les autres travailleurs, stimulaient leur zèle de la voix et de l'exemple. C'étaient les maîtres du champ. Ils étaient jeunes tous deux et robustes. Quoique brunie par le soleil, la femme pouvait passer pour belle. Deux enfants presque nus jouaient, non loin d'elle, à l'ombre d'un noyer, sous la garde d'un énorme mâtin.

Comme nous l'avons dit, le champ était vaste, la moisson abondante, et, pourtant, le riche propriétaire de ce champ, l'heureux

époux de la belle Jeannette, le père de ces deux enfants si frais et si joyeux, Jacques paraissait triste. De temps en temps, quand il regardait derrière lui cette grande étendue de terrain toute hérissée de gerbes, un éclair d'orgueil brillait dans ses yeux; mais presque aussitôt son front redevenait sombre, comme sous l'influence d'une préoccupation irrésistible. Sa femme, qui paraissait comprendre sa tristesse sans la partager, l'observait à la dérobée.

— Jacques, lui dit-elle, dans un moment où ils se trouvaient tous deux séparés de la ligne des travailleurs par un plus grand espace, ne saurais-tu plus ni rire, ni parler, depuis que le ciel nous a faits deux fois riches? Regarde donc!...

En disant cela, la jeune femme montrait tour à tour à son mari, la magnifique collection de gerbes qui couvrait le sol autour d'eux, et les beaux enfants qui se roulaient sur l'herbe fraîche, comme deux jeunes chiens dans les prés...

— Riches... Oh! oui, trop riches, mur-

mura Jacques, en regardant de côté son champ et ses enfants ; c'est toujours trop ou trop peu... Une année la disette, une autre des gerbes qu'il faut laisser dans les champs, faute de granges pour les serrer. Voilà comme Dieu gouverne ! Et on l'appelle la Providence !...

— Jacques, prends garde ! reprit la jeune femme avec émotion. Les riches, quand ils se plaignent et murmurent contre Dieu, appellent la misère !... Voyons, ajouta-t-elle plus bas, es-tu donc si à plaindre, parce que ton champ t'a donné, cette année, plus de froment que la ferme n'en peut contenir ? Ce que nous ne pourrons enfermer chez nous, les voisins nous le tiendront en réserve...

— Oui-dà, répliqua Jacques avec un rire moqueur, ce qui est bon à garder pour les autres est bon à garder pour soi. As-tu jamais su distinguer un épi d'un autre épi, toi ?... Et puis, les voisins n'ont pas trop de place pour eux-mêmes, puisque le ciel, comme tu dis, nous a tous faits riches outre mesure...

— Mais ne pourrions-nous laisser ici,

quelque temps, une partie de la récolte, comme nous avions accoutumé de faire les années précédentes ? Ramassés en meules, les épis pourraient se conserver tout l'hiver.

— Pour que des scélérats y mettent le feu, comme il est arrivé, l'année dernière, dans le champ de Pierre Lascou, sans que la justice ait pu découvrir les auteurs du crime... Maudite abondance ! ajouta-t-il en jetant à terre la faucille qu'il tenait à la main. Mieux vaudrait vraiment la disette que ces embarras et ces chagrins...

— Eh ! eh ! Il y a peut-être un moyen de tout sauver, dit une voix derrière Jacques.

Jacques et Jeannette se retournèrent simultanément. Celui qui venait de parler était Marcel, le valet de la ferme, qui s'étant peu à peu rapproché de ses maîtres, tout en coupant les blés, n'avait rien perdu de leur conversation.

— Eh bien ? dit brusquement Jacques, honteux de s'être laissé surprendre, quel est ton moyen ? Voyons, parle à ton tour, puisque tu sais si bien écouter.

— Dam! répondit le valet d'un air patelin, faut bien occuper ses yeux et ses oreilles pendant que les mains travaillent.

— Ton moyen, damné bavard! Ton moyen! interrompit Jacques avec impatience.

— Voici, maître... Je me disais tout à l'heure en vous écoutant, qu'il y a dans le village, des gens qui dorment tout le long du jour, sans compter la nuit, dans des maisons où ces gerbes-là, et beaucoup d'autres aussi, pourraient attendre tout à leur aise le moment de la battue...

— Imbécile! Chacun n'est-il pas libre de dormir chez soi, quand il lui plaît?

— C'est vrai, maître; mais il n'est pas juste, non plus, que les vieux fassent tort aux jeunes...

— De qui parles-tu là? Et que veux-tu dire à la fin, avec ton air sournois? ...

Marcel sourit niaisement en regardant son maître. Puis, il ajouta d'un ton indifférent, et comme simple réflexion, tout en achevant de lier une gerbe qu'il venait de dresser devant lui :

— M'est avis que le maison du père Jalureau ferait joliment l'affaire de ces beaux épis qui ne méritent pas de pourrir à l'air et à la pluie... On trouverait bien un coin à la ferme pour le père Jalureau pendant la saison...

Jacques ne répondit rien. Il s'était remis, depuis quelques instants, à couper les tiges tout autour de lui, tandis que sa femme était accourue près d'un des enfants, qui pleurait.

Quand elle revint, le soleil avait complètement disparu sous l'horizon. Un tiers environ du champ balançait encore, au souffle naissant du soir, ses flots d'épis nuancés de bluets et de coquelicots.

Jacques donna le signal du départ. En un instant, les gerbes furent enlevées et entassés sur les chariots. L'un d'eux reçut la fermière et ses enfants. Les moissonneurs suivaient à pied. Jacques et Marcel ouvraient la marche.

Jacques était rêveur, quoique sa mélancolie eût pris à son insu, un caractère

moins sombre. Le nuage qui, tout à l'heure, obscurcissait sa physionomie naturellement franche et ouverte, s'était éclairci. Sa tête brune toute couverte de cheveux noirs et crépus, s'inclinait moins vers la terre. Ses yeux avaient repris leur expression accoutumée de bienveillance et d'audace. Sa poitrine large et velue semblait respirer avec plus de liberté, comme débarrassée du poids qui l'oppressait. Un rayon d'espoir s'était évidemment glissé à travers les préoccupations inquiètes de sa position.

Près de lui, Marcel chantait, de sa voix traînante et criarde, un refrain du pays, qu'il entremêlait, de temps en temps, d'apostrophes caressantes et d'exhortations énergiques adressées aux pacifiques conducteurs des chariots.

Ce Marcel était un jeune gars, aux allures douteuses, à la mine doucereuse sans bienveillance. Son front déprimé surmonté de cheveux roux, sa face large et plate, sa bouche fendue par une ligne droite et prolongée, son regard constamment inquiet lui

donnaient je ne sais quelle repoussante analogie avec certaines bêtes fauves.

Il témoignait, en toute circonstance, un grand attachement à son maître, qui, de son côté, n'éprouvait pour lui qu'une antipathie mal dissimulée. Marcel le sentait, sans paraître s'en douter aucunement.

Peut-être cachait-il lui-même au fond de son cœur le même sentiment. Souvent Jacques, dans les mouvements de joie expansive qui lui étaient naturels, surprenait le regard du jeune paysan attaché sur lui avec une indicible expression d'ironie et de méchanceté.

Était-ce l'envie ou un instinct cruel qui s'agitait sous cette enveloppe impénétrable et grossière ?

Du reste, nul ne savait exactement dans quel lieu était né Marcel. On ne lui connaissait aucune parenté. Il était venu seul dans le village, et Jacques l'avait recueilli, sur les instances de sa femme, à cause de son extrême dénuement.

Arrivée à l'entrée du village, la voiture

s'arrêta. Jeannette en descendit avec ses enfants, et se dirigea à pied vers la ferme.

— Maître, demanda Marcel, où conduirons-nous ces voitures de froment et celles que nous ramènerons demain ?

— Chez le père Jalureau, répondit Jacques.

En même temps, il doubla le pas et entra bientôt chez le père de Jeannette.

C'était un vieillard sec et ridé, mais robuste encore et d'une vivacité qui allait souvent jusqu'à la violence. Son avarice lui inspirait une défiance qui n'exceptait personne. Veuf depuis plusieurs années, il avait cédé à son gendre la ferme que celui-ci faisait valoir et s'était retiré dans une petite maison qu'il possédait à une extrémité du village. Chaque matin, une servante de la ferme venait préparer sa nourriture pour toute la journée et mettre de l'ordre au logis.

Soit habitude de travail, soit esprit de parcimonie et de lucre, il s'était réservé la culture de quelques pièces de terre autour

de son habitation. L'oisiveté lui semblait mortelle. Ses loisirs même n'étaient jamais inactifs.

Au moment où Jacques entra, l'infatigable vieillard, seul, dans la chambre qui formait à peu près toute son habitation, était occupé à fourbir une faulx placée sur une sorte d'établi, qui servait aussi, dans l'occasion, de table à manger.

— Bonjour, Jacques, bonjour, mon garçon, fit-il sans se déranger, en apercevant son gendre.

Jacques se tint debout sur le seuil, son large chapeau de paille à la main, essuyant la sueur qui coulait de son front.

— Eh bien! continua le père Jalureau, par manière de félicitations, les blés donnent joliment du côté du gros noyer? C'est une vraie mine à pains tout cuits que je t'ai cédée là, hein? Il n'y a qu'à gratter un peu la terre de temps en temps... Tu dois être content...

— Père, répondit Jacques, en s'avançant, j'ai un service à vous demander...

Le père Jalureau retourna la tète, et voyant la contenance embarrassée et l'air inquiet de son gendre, il s'approcha de lui à son tour, en l'examinant avec surprise.

— Père, reprit Jacques, le champ est bon et le froment abonde ; mais l'espace me manque pour serrer les gerbes. Ma grange est pleine et le tiers de mon champ est encore debout... Faudra-t-il donc abandonner cela à la merci des méchants ou des envieux qui ont brûlé, l'année dernière, les meules de Pierre Lascou ?

— Non pas, mordienne ! Va-t-en plutôt demander assistance aux voisins...

— C'est fait, père... Il n'y a plus de place pour mon grain... que chez vous.

— Ici ! s'écria le pétulant vieillard. Mon pauvre Jacquot, tu as donc la berlue ! A moins, ajouta-t-il avec une sérieuse inquiétude, que tu ne veuilles bouter ton froment jusque dans mon lit, pour m'en chasser ou m'étouffer dessous !...

— Il y a encore de la place à la ferme pour votre lit et pour vous...

— Mets-y donc ta paille, imbécile ? Et va te coucher dessus, si tu veux... Dieu me pardonne ! Le soleil t'aura desséché la cervelle ! Moi, quitter ma maison ? Non pas vraiment !... Ah ! La ferme que je vous ai cédée ne vous suffit pas, mon gendre ? Il vous faut encore cette maison pour serrer vos grains ?...

En disant cela, le vieux fermier promenait autour de lui des regards de plus en plus inquiets.

— Mais mon père, hasarda timidement Jacques, la saison passée, vous serez libre de revenir ici.

— Grand merci, mon gendre ; je suis chez moi, et j'y reste.

En ce moment, on entendit le bruit des chariots entrant dans la cour... Jacques devint pâle...

— Qu'est-ce que cela ? demanda le père Jalureau.

— C'est la moisson que j'ai dit d'amener ici, mon père...

A cette déclaration, les épais sourcils gris du vieillard se rapprochèrent et ses yeux

enfoncés brillèrent de fureur, comme ceux d'un sanglier dont on a forcé la retraite.

— Qu'on n'entre pas? s'écria-t-il, en s'élançant vers la porte restée ouverte...

Mais Jacques l'arrêta, en se plaçant devant lui.

— Au nom du ciel! ayez pitié de moi, mon père... Ne me faites pas cet affront .. Ne me chassez pas ainsi devant les moissonneurs... Votre refus nous causerait un grand dommage... Que craignez-vous! Foi de Jacques! Père, je vous rendrai votre maison...

— Oh! tu ne la tiens pas encore, brigand! S'écria le vieillard exaspéré... Au secours! Au voleur!

Jacques ferma la porte, tandis que son beau-père de plus en plus irrité par le sentiment de son impuissance, tournait autour de la chambre avec un mouvement de bête fauve... Son regard ayant rencontré la faulx qu'il venait de quitter, il la saisit, et s'avançant avec rage vers son gendre :

— Arrière! scélérat! dit-il.

Et il leva le bras pour le frapper... Mais Jacques l'arrêta et essaya de désarmer le furieux... Dans cette lutte inégale, l'arme échappa aux mains du père Jalureau, qui chancela et tomba, en poussant un grand cri... La pointe de la faulx lui était entrée profondément dans la poitrine.

Jacques se précipita sur le corps sanglant du vieillard...

En cet instant, la porte de la chambre s'ouvrit doucement.

— Jacques, dit Marcel, en avançant mystérieusement la tête, il n'est pas bon que l'on vous voie ainsi... Restez ici jusqu'à la nuit et fermez la porte avec soin... Je vais ramener les chariots à la ferme...

Quand Jacques se fut assuré que l'infortuné Jalureau n'existait plus, une terreur inexprimable s'empara de son esprit. Seul, en face du cadavre de son beau-père, il ressentit toutes les angoisses réservées aux vrais coupables. Son imagination troublée lui représenta les images les plus affreuses. Il se vit arrêté, accusé et convaincu, sur les

apparences, du meurtre du vieux fermier. Il se représentait le désespoir de Jeannette, la honte rejaillissant sur elle et sur ses enfants... Cette pensée lui semblait mille fois plus terrible que la crainte du supplice... Toutes ses facultés étaient concentrées sur ce seul point : faire disparaître les témoignages du crime dont il allait être accusé. Mais son intelligence était comme paralysée par la peur...

La nuit le surprit dans ces terribles perplexités. Alors, incapable de résister plus longtemps aux tortures de son imagination et cédant à l'instinct aveugle, mais toujours présent, de son propre salut, il s'élança par une fenêtre basse qui donnait sur la campagne.

Au détour d'un sentier, il se trouva tout à coup en face de trois hommes, dont deux l'arrêtèrent au nom de la loi... C'étaient deux gendarmes conduits par Marcel, qui, sur l'ordre du maire, avait été requérir la force armée au bourg voisin.

Jacques atterré se laissa saisir, sans op-

poser la moindre résistance. Chemin faisant, il dit au valet de ferme :

— Au moins, mon bon Marcel, tu pourras témoigner de mon innocence.

— Oh! maître, répondit hypocritement Marcel, fiez-vous en la justice, monsieur le maire vous a toujours protégé. Ce qu'il nous a commandé de faire contre vous n'est sûrement que pour la forme... Chacun, dans le village, vous connaît et vous estime... Qui oserait seulement soupçonner d'un pareil crime l'honnête Jacques Moirand?

Ces derniers mots furent prononcés avec un accent qui fit peur à Jacques.

La sinistre nouvelle s'était promptement répandue dans le village. Un rassemblement ne tarda pas à se former autour de la maison du père Jalureau. On parlait de confrontation. Quelques paysans, dans leur ignorance des formalités usitées en pareil cas, imaginèrent de porter le corps à la mairie. Ils y arrivèrent peu de temps après que Jacques y eut été amené.

Interpellé par le maire, Marcel raconta, d'un air embarrassé, ce qu'il avait vu, en entrant dans la chambre du père Jalureau; mais il eut soin d'omettre toutes les circonstances qui pouvaient établir l'innocence de son maître. Sur cette déclaration simple et précise, Jacques fut envoyé, sous bonne escorte, au procureur de la République.

Comme les gendarmes se disposaient à exécuter l'ordre du maire, après avoir lié les mains au malheureux fermier, Jeannette accourut pâle et échevelée. On lui avait appris que son mari venait d'être arrêté, sous une inculpation de meurtre. Mais l'officieux porteur de la nouvelle, en voyant son trouble et sa pâleur, ne s'était pas senti le courage de lui faire connaître le nom de la victime. Arrivée dans la cour de la mairie, elle se jeta au cou de Jacques, en poussant des sanglots et des cris déchirants.

A cette vue, un murmure désapprobateur se fit entendre parmi la multitude attirée par le bruit de l'arrestation de Jacques.

— Elle a osé l'embrasser ! dit une vieille femme à ses voisines, à voix basse. — Oh ! la méchante fille, qui n'a pas une larme pour son pauvre père !

— Voyez donc ! fit observer un jeune garçon, Jacques a encore du sang sur sa veste !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Jeannette, en s'apercevant que son mari avait les mains liées par un cercle de fer. C'est donc vrai qu'on a osé t'accuser, mon bon Jacques ? Toi, un assassin ! Qui a dit cela ? Où est-il celui qui a pu dire cela ?

En parlant ainsi, la pauvre jeune femme promenait des yeux égarés sur les assistants.

Le maire s'approcha d'elle avec une dignité compatissante.

— Personne, lui dit-il, n'a accusé formellement votre mari. Les faits seuls déposent contre lui. Je remplis mon devoir. La justice fera le sien.

— Votre devoir, mon bon monsieur le maire ? interrompit Jeannette avec un étonnement naïf. Votre devoir vous a commandé

d'arrêter mon mari ? De le lier comme un scélérat et de l'envoyer en prison, lui, Jacques Moirand ?... Mais vous le connaissez mon pauvre Jacques, vous, monsieur le maire ! Vous l'avez vu tout enfant. Vous l'aimiez, à cause de cela, disiez-vous, et aussi pour sa bonne conduite !... Jacques, un scélérat ?. Vous ne le croyez pas, n'est-ce pas, Monsieur ?... Voyez donc ! Est-ce que je l'embrasserais ainsi devant vous, s'il avait commis un crime ?... Mais parle donc, toi, Jacques à ton tour !... Tu vois bien que monsieur le maire ne veut pas qu'on t'emmène en prison !...

— Je ne puis plus empêcher cela, — répondit le magistrat, avec l'accent du regret. Il y a un procès-verbal et des témoins. Il faut que la justice ait son cours. Ce n'est pas mon affaire.

— Allons, ajouta-t-il, en s'adressant aux deux gendarmes. Il se fait tard. Vous n'arriverez pas à la ville avant deux heures d'ici...

— Je ne te quitte pas, s'écria Jeannette, enlaçant son mari dans ses bras.

Sur un signe du maire, les gendarmes écartèrent Jeannette, qui essayait en vain de résister.

A cette vue, Jacques se précipita sur les gendarmes avec un cri de rage, en se tordant les bras pour rompre le lien qui les serrait. Mais on s'empara de lui, tandis que quelques spectateurs, sur l'invitation du maire, empêchaient Jeannette de se réunir à son mari. Jacques fut facilement maintenu et forcé de marcher entre les deux gendarmes. Au moment où il s'éloignait, il se tourna vers Jeannette :

— Femme, lui dit-il, va rejoindre les enfants.

Ce mot calma tout à coup la pauvre mère, qui consentit à se laisser ramener à la ferme par un des valets du maire, les femmes présentes à cette scène ayant refusé de l'accompagner.

Comme elle allait sortir de la cour, la porte, en s'ouvrant, livra passage à deux hommes qui portaient sur un brancard un fardeau recouvert d'une toile grossière. La

toile s'étant écartée laissa voir le front chauve et la figure livide du père Jalureau que le maire venait d'ordonner de reporter au domicile du vieux fermier. Cette circonstance devait être fatale à sa fille.

— Pierre, dit l'un des porteurs, en s'arrêtant, au jeune paysan qui accompagnait Jeannette, remets donc un peu cette guenille sur la tête de ce pauvre Jalureau...

Jeannette, à cette vue, tomba sans connaissance.

L'homme qui venait de parler était Marcel.

II

Malgré sa forte constitution, la jeune fermière ne put résister aux émotions successives et violentes qui l'avaient assaillie. Une fièvre ardente la saisit, et elle fut emportée, en quelques jours, dans un accès de délire, sans avoir pu recouvrer sa raison, un seul moment.

Cependant, le procès de Jacques s'instrui-

sait rapidement. A défaut de preuves matérielles et irrécusables, les présomptions étaient nombreuses, accablantes.

Les moissonneurs, Marcel à leur tête, attestèrent unanimement les embarras et la situation violente de Jacques, au moment où il s'était présenté chez son beau-père. On l'avait vu entrer dans sa chambre. On avait même entendu quelques paroles de son altercation avec Jalureau. Enfin, on avait vu ce dernier apparaître à la fenêtre, en criant au secours. Ces faits parurent concluants à l'accusation. Flanqués de paroles sonores et présentés avec une certaine habileté, ils produisirent une profonde impression sur l'esprit des jurés.

Pour comble d'infortune, la richesse relative et le bonheur constant de Jacques lui avaient fait, dans le village, à son insu, autant d'envieux qu'il y avait d'habitants, et, par conséquent, autant d'accusateurs que d'envieux.

Jacques, pourtant, n'était ni fier, ni avare, ni méchant. Il aimait à rendre service et les

malheureux savaient qu'il y avait toujours pour eux à la ferme un morceau de pain dans la huche et un lit de paille dans la grange. Mais Jacques paraissait heureux. Il avait une femme belle et sage et des enfants tout brillants de grâces et de santé. La ferme qu'il faisait valoir était la plus considérable du pays. Ses champs étaient les mieux cultivés et les plus fertiles. On l'appelait le riche. Tout lui réussissait...

Or, au village, comme à la ville, si ce n'est le poids de notre propre misère, rien, en général, ne paraît aussi lourd à porter que le bonheur d'autrui. Aussi, ce fut, parmi la foule des témoins assignés, à qui donnerait par ses réticences et ses insinuations perfides, le plus rude coup de pied au pauvre accusé.

Le témoignage de Marcel, quoique invoqué à titre de simple renseignement, corrobora cette masse de préventions par un récit dont l'apparente bonhomie et la maladresse calculée trompèrent tous les assistants.

L'éloquence d'un avocat habile et con-

vaincu ne put parvenir à triompher de ces impressions...

Jacques, interpellé à son tour, refusa de répondre. On eût dit qu'il était étranger aux débats. Son esprit, dès le commencement, avait paru préoccupé par une pensée toute autre que celle de sa défense. Ses yeux erraient constamment parmi la foule qui se pressait dans l'enceinte, et se tournaient vers la porte, au moindre bruit, comme s'ils eussent cherché ou attendu une personne qu'ils s'étonnaient de n'avoir pas encore rencontrée. A mesure que le temps s'écoulait, sa figure devenait plus sombre.

A la fin, cependant, à l'approche de la sentence suprême, il secoua tout à coup son indifférence, comme si un pressant motif de vivre venait d'apparaître à son esprit. Alors il se leva et se défendit avec l'énergie que donnent seules la nécessité et la conscience. Il raconta les faits avec tant de simplicité et un si frappant accent de vérité que la religion des juges qui allaient le condamner en fut éclairée d'une lumière toute nouvelle.

A propos des pièces de conviction et du fatal instrument trouvé dans la chambre de Jalureau, il fit remarquer que c'était là précisément ce qui démontrait son innocence, puisque, dans la supposition d'un crime, sa première pensée eût été de faire disparaître ces preuves matérielles de sa culpabilité.

Cette observation renversa tout l'échafaudage de l'accusation et sauva la vie à l'accusé.

Jacques fut acquitté.

Il avait hâte de profiter de sa liberté; mais les formalités de son élargissement le retinrent encore sous les verrous, et ce ne fut que le jour suivant qu'il put se mettre en route pour retourner à son village.

Depuis son arrestation, il n'en avait eu aucune nouvelle, et il ignorait absolument ce qui s'y était passé après son départ. L'absence de Jeannette, pendant tout le cours du procès, lui causait les plus vives inquiétudes. Il avait remarqué aussi l'affectation de quelques témoins à ne point pro-

noncer le nom de sa femme. Après la sentence d'acquittement, personne n'était venu le féliciter... Le chagrin avait allumé la fièvre dans ses veines et exalté son imagination.

Comme il approchait de la ferme, il aperçut Marcel qui l'attendait sur le seuil. L'aspect de cet homme lui serra le cœur. Il pressentait un nouveau malheur.

— Toi, ici ! misérable ! s'écria-t-il.

— Là ! là ! maître, ne vous fâchez pas, dit Marcel, en s'écartant pour lui livrer passage. J'ai voulu vous faire les honneurs de la maison, et fêter votre retour.

En parlant ainsi, il montrait la table toute servie au milieu de la grande salle.

— Jeannette ? demanda Jacques, qui commençait à entrevoir l'affreuse vérité. Où est Jeannette ? où est ma femme ?

— Votre femme, maître ?... répondit lentement Marcel, elle est morte de chagrin, quelques jours après votre départ...

— Scélérat ! exclama Jacques, rendu furieux par le désespoir.

Et il s'avança sur lui d'un air menaçant.

Mais Marcel lui échappa et se sauva à toutes jambes hors de la ferme.

Jacques se mit à sa poursuite.

A peine avait-il fait quelques pas qu'il heurta un homme qui venait à lui.

C'était le curé du village.

Avec cet instinct que donne un long exercice de la charité, le vénérable vieillard comprit qu'un désespoir insensé bouleversait les traits et les sens de cet homme.

— Jacques, lui dit-il avec une fermeté douce, venez embrasser vos enfants.

Jacques, calmé par ce simple mot, se laissa conduire sans répliquer.

C'était, en effet, le bon curé qui, en l'absence de Jacques, avait recueilli les deux orphelins, et leur avait servi de père.

Quand Jacques entra dans le presbytère, ses enfants ne le reconnurent pas, tant le chagrin avait altéré sa physionomie. En quelques mois, ses cheveux avaient blanchi. Sa taille s'était courbée. Sa figure semblait comme ravagée. Un feu sombre s'échappait d'entre ses paupières rougies par l'insomnie. Ses

yeux erraient autour de lui sans regard et sans pensée. On sentait qu'un grand écroulement avait eu lieu dans cet homme, naguère si fort et si robuste. Il appela successivement ses enfants, chacun par son nom ; mais ils se réfugièrent en tremblant entre les plis de la soutane du curé...

Jacques, à cet aspect, tomba à genoux en pleurant. Alors, les enfants, après l'avoir considéré quelque temps avec étonnement, s'enhardirent et se rapprochèrent de lui peu à peu. L'aîné, qui était un garçon, lui dit : « Père, pourquoi pleures-tu ? »

La petite fille, chérubin aux joues roses et rebondies, qui avait hérité de sa mère l'instinct miséricordieux de la femme, effleura timidement de sa main potelée la joue flétrie de son père, comme pour arrêter au passage une larme qui en descendait...

Hors de lui, Jacques les enlaça tous deux dans ses bras et les couvrit en silence de ses baisers... Et il sentit se fondre doucement, sous leurs innocentes caresses, l'amertume et la rage qui gonflaient son

cœur... Il voulait les emmener avec lui; mais le curé trouva mille raisons ingénieuses pour les garder au presbytère.

Le lendemain, Jacques reçut une lettre du propriétaire de la ferme, lui annonçant que le bail qu'ils avaient passé ensemble étant expiré, il était dans l'intention de ne point le renouveler. C'est pourquoi, il l'invitait à quitter la ferme sans délai.

Quelques mois auparavant, cette nouvelle eût accablé le mari de Jeannette. Aujourd'hui elle le laissait presque indifférent. En fait de déceptions et de douleurs, il avait épuisé les plus amères.

D'ailleurs, cette perte ne le laissait point sans ressources. La petite maison de l'infortuné père de Jeannette et quelques arpents de terre, joints au magnifique champ de blé qu'elle lui avait apporté en dot, ne lui offraient-ils pas un asile et du pain assurés pour ses enfants? Quant à lui, que pouvait-il souhaiter désormais?

Jacques s'empressa donc d'emporter de la ferme ce qui lui appartenait. Puis il se ren-

dit au presbytère, remercia cordialement le généreux curé, et prenant ses enfants entre ses bras, il vint s'établir avec eux dans sa nouvelle et étroite demeure.

Ce fut pour lui comme le séjour d'un paria. Nul n'y entrait sans une nécessité absolue, et l'on se hâtait d'en sortir, comme si l'on y eût respiré le crime ou l'infortune.

C'est que Jacques, acquitté par ses juges, n'avait pu trouver grâce, malgré ses malheurs, devant l'envie et la haine que lui avaient suscitées naguère sa prospérité constante et son bonheur tranquille.

Il avait éprouvé déjà que ceux qui tombent n'ont pas d'amis. Il apprit encore que les mauvaises passions sont implacables. Ses plus proches voisins, quand il venait à eux, affectaient de se retirer ou de passer sans l'apercevoir. Ceux à qui il avait autrefois rendu des services paraissaient les avoir oubliés. Les moins insolents ne lui rendaient pas son salut. Le curé était le seul qui ne rougît point de lui parler et qui s'informât de ses enfants.

Marcel n'avait point reparu. Quelques-uns affirmaient, cependant, l'avoir rencontré dans les environs où il s'était fait pâtre. D'autres prétendaient qu'il dirigeait une bande de malfaiteurs qui désolaient le pays depuis quelque temps.

Jacques, comme on le pense bien, n'avait personne pour le remplacer auprès de ses enfants, pendant ses fréquentes absences. Lorsqu'il allait aux champs et qu'il ne pouvait les emmener avec lui, il les enfermait dans sa chambre, après avoir enlevé tous les objets qui auraient pu les blesser.

Un jour, c'était à la fin de novembre, Jacques rentrait plus tard qu'à l'ordinaire. La nuit approchait, une nuit froide et humide. Un épais brouillard couvrait la campagne. Jacques pressait le pas, lorsqu'un choc violent faillit le renverser. Un horrible jurement, suivi presque aussitôt d'un éclat de rire, se fit entendre.

— Oh ! oh ! maître Jacques, fit la voix en s'éloignant, courez-vous au feu de ce train-là ?

Jacques avait reconnu la voix de son ancien valet.

En approchant de sa maison, il la trouva environnée par une foule nombreuse.

Le feu venait d'éclater dans la grange.

Déjà les flammes, après avoir dévoré le plafond, dardaient, à travers des flots de fumée, leurs langues ardentes au-dessus du toit, qui commençait à craquer en plusieurs endroits... Une lueur rougeâtre éclairait la fenêtre de la chambre... Jacques s'élança par l'escalier de bois dont les marches à demi consumées se dérobaient sous ses pieds. Il reparut, un instant après, tenant un de ses enfants dans ses bras... Ce petit malheureux avait la figure et les mains brûlées, et poussait des cris affreux... Une femme en eut pitié. Elle l'enveloppa dans une couverture et pansa ses plaies.

Jacques s'élança de nouveau pour aller sauver, s'il en était temps encore, son second enfant, qu'il n'avait point trouvé près de son frère. En ce moment le toit tout entier s'affaissa avec un bruit horrible. Des tourbillons de

flammes et de fumée s'élevèrent des décombres...

À cette vue, Jacques sentit ses genoux trembler... Ses jambes fléchirent. Il lui sembla que les murs de sa maison, qui seuls étaient encore debout, tournaient autour de lui... Étourdi, chancelant, il étendit les bras pour chercher un appui, et s'affaissa inerte et comme foudroyé sur les pavés de la cour...

Quand il reprit ses sens, tout était fini. La maison, la grange, le fenil avaient péri avec tout ce qu'ils renfermaient. Cette riche moisson, dont l'abondance même lui avait paru une calamité, d'où étaient sortis pour lui tant de malheurs, il ne lui avait pas été donné d'en profiter... Elle avait servi d'aliment à l'incendie et de bûcher à son enfant... Sa maison n'était plus qu'un monceau de ruines entouré de pans de murailles noircis par la fumée...

Quelques jets de flammes perçaient encore, par intervalles, le brouillard humide... La nuit était sombre... Une pluie fine et froide

trempait la terre... Des enfants s'amusaient à traverser, en courant, le foyer mal éteint de l'incendie, tandis que quelques paysans en discutaient gravement les causes probables.

— Ce sont les deux marmots qui auront mis le feu en jouant, disait un des interlocuteurs.

— C'est la faute du père, observa un autre; on ne laisse pas ainsi des enfants seuls au logis.

— Cela prouve, dit un troisième, que ce père-là n'avait pas grand souci de ses enfants.

— Autant que de sa pauvre femme, apparemment.

— Et de son beau-père, sans doute.

— Cette bonne petite Jeannette!

— Ce brave père Jalureau!

— Ça devait mal finir, fit une vieille femme, en secouant la tête avec mystère, après ce qui s'est passé là-dedans. Quand le diable est entré une fois dans une maison, il en sort toujours ainsi.

Jacques n'avait rien entendu; il était assis

sur le sol, tenant sur ses genoux son enfant qui pleurait, tandis que son père, comme frappé d'insensibilité, regardait d'un air stupide les débris fumants de sa maison.

Un passant, que Jacques connaissait à peine, et qui n'avait jamais reçu de lui le moindre service, s'approcha ému de compassion, et lui offrit un asile pour cette nuit.

Jacques se leva et le suivit en silence jusqu'à une maison éloignée du village. On lui fit dans l'étable, avec un peu de paille, un lit pour lui et son enfant. Mais Jacques ne se coucha pas.

Le lendemain matin, on lui donna un morceau de pain et quelques hardes, et il reprit machinalement le chemin du village.

Il avait résolu de se mettre en service, à son tour, afin de pouvoir payer les soins qu'il voulait réclamer pour son enfant. Mais il se trouva que personne n'avait besoin de son aide. Quant à l'enfant, il avait été tellement défiguré par le feu, que la pauvre petite créature n'inspirait partout qu'un sentiment de dégoût. Le curé voulut l'envoyer à

l'hôpital, mais Jacques refusa de se séparer de lui.

Il vendit à vil prix les quelques arpents de terre qu'il possédait, et plaça son enfant chez le médecin de la localité, qui entreprit de se charger de sa guérison, moyennant un salaire payé d'avance.

Le prix de ses deux champs passa ainsi à peu près tout entier entre les mains du docteur.

Jacques trouva à grand'peine un asile pour lui dans une grange abandonnée, où il vivait de quelques morceaux de pain dur que lui apportaient de temps en temps les habitants du village, les plus riches ou les plus généreux. Ces aumônes, qu'il n'avait pas le courage de solliciter, ni de refuser, étaient habituellement accompagnées de réflexions et de condoléances peu charitables.

— Que voulez-vous, mon pauvre Jacques, disaient tour à tour les paysans ; « Comme on fait son lit on se couche. » « Quand on n'a pas su garder ce que l'on avait, il faut savoir se passer de ce que l'on n'a pas. » « Il y en

a qui sont bien haut aujourd'hui, et qui seront bien bas demain. » « Quand la conscience est nette, on dort bien partout. » « Tôt ou tard, il faut compter avec la fortune. » « Celui qui marche, la nuit, par des chemins de traverse, court risque de s'égarer »...

Jacques écoutait tout sans répondre ... Et cependant, pensait-il en lui-même, je n'ai jamais fait de mal à aucun de ces hommes !...

A force d'entendre répéter par les vieilles femmes que le malheur de Jacques n'était pas *naturel*, les jeunes gens avaient fini par croire à quelque malédiction, ou tout au moins à un *sort* jeté sur l'ex-fermier...

La conséquence immédiate, c'est qu'il avait dû commettre quelque méchante action... Personne alors ne douta plus qu'il n'eût assassiné son beau-père pour jouir plus vite de sa maison et de ses deux champs.

Quant à la sentence d'acquittement, c'était là un de ces jugements que l'opinion publique, au village, ratifie difficilement. Le

paysan est toujours disposé à douter de la justice, quand elle absout. A ses yeux, tout homme qui s'est assis une fois sur le banc des accusés devient nécessairement un criminel.

Ces bruits se répandirent promptement dans les environs, où bien peu de gens auraient osé confier la garde de leur troupeau ou la culture du moindre morceau de terrain à Jacques *le meurtrier*.

Un jour, comme il allait voir son enfant toujours malade, il rencontra le médecin qui lui annonça qu'il avait enfin cessé de souffrir. Jacques comprit, à la tristesse étudiée répandue sur le visage du médecin, le véritable sens de ces paroles. Il ne pleura pas; car il avait perdu cette faculté. Mais il alla faire la déclaration de décès au maire qui, après lui avoir rappelé, le plus sérieusement du monde, les marques d'intérêt qu'il lui avait toujours prodiguées, lui donna de sages conseils sur la manière de surveiller les enfants, le tout suivi de consolations non moins sincères que bana-

les. Le curé prêta gratis le secours de son ministère, accompagné d'une petite somme d'argent, et le menuisier de la paroisse, sur sa recommandation, consentit à faire l'avance de la planche de sapin, qui fut aussitôt façonnée en un cercueil à l'usage de l'enfant.

Moyennant toutes ces concessions, le fils de Jacques *le meurtrier* fut enterré dans le cimetière avec les mêmes formalités et les mêmes prières que les autres petits chrétiens du village...

Il était presque nuit, lorsque Jacques revint du cimetière. Il marchait sans but, ne sachant où diriger ses pas. Il n'avait qu'une pensée, s'éloigner des lieux où il avait perdu tout ce qui l'attachait à la vie. Son intention était d'aller chercher du travail dans quelque localité éloignée, où l'histoire de ses malheurs ne serait pas encore parvenue.

En passant près des murs à demi renversés de la maison du père Jalureau, il aperçut, parmi les décombres, la bêche dont il se servait habituellement, et qui avait été épar-

gnée par l'incendie. C'était désormais son gagne-pain et sa seule ressource. Il la ramassa et la plaça sur son épaule.

Comme il approchait de la ferme qu'il habitait naguère avec Jeannette, au temps de sa prospérité, un des chiens, qui ne l'avait pas reconnu, s'élança sur lui et le mordit cruellement à la jambe.

— Toi aussi, ingrate bête ! s'écria Jacques exaspéré par la douleur.

Et saisissant sa bêche, il en asséna un coup terrible sur la tête du chien, qui tomba raide à ses pieds...

Jacques marcha toute la nuit au hasard, sans retourner la tête une seule fois.

Au point du jour, il se trouva dans un pays qu'il ne connaissait pas. C'était une vallée étroite formée de hautes montagnes couvertes d'une forêt de sapins. Un torrent la parcourait dans toute sa longueur.

L'aspect de cette vallée était austère et sauvage, quoiqu'elle fût d'une fertilité peu commune. L'herbe y croissait haute et touffue, mais foulée çà et là par d'énormes

quartiers de rochers, dont quelques-uns avaient roulé jusqu'au milieu du torrent. D'autres, comme suspendus aux flancs de la montagne, affectaient des formes bizarres et menaçantes. Des oiseaux de proie s'y posaient incessamment, en poussant des cris sinistres, tandis que, au-dessus de leur tête, les sapins balançaient leur feuillage sombre, d'où sortaient mille bruits mystérieux et confus.

Jacques, malgré sa fatigue, eut envie de gravir la montagne, pour tâcher de reconnaître du haut de son sommet, le pays où il s'était engagé à son insu.

Un étroit sentier s'élevait, en serpentant, le long de la colline. Jacques le suivit en s'aidant de sa bêche pour soutenir sa marche. A mesure qu'il avançait, le paysage prenait plus d'étendue. C'étaient presque à chaque pas de nouveaux points de vue. Bientôt ses regards embrassaient une plaine immense traversée par un grand fleuve...

Jacques s'arrêta épuisé de lassitude et mourant de faim. Jusqu'alors une sorte de fièvre avait soutenu ses forces. Maintenant

que la vue de la campagne avait calmé son imagination, et que le vent du matin rafraîchissait son sang et circulait dans sa poitrine, il sentait mieux son épuisement. Parvenu sur la lisière du bois qui dominait la vallée, il s'étendit au pied d'un arbre, dans l'impossibilité d'aller plus loin.

La montagne, en cet endroit, s'avançait en promontoire au-dessus de la vallée, comme un bloc immense de terre et de pierre prêt à s'en séparer avec les arbres qui le recouvraient.

Un peu plus haut, sur le revers le plus escarpé, des chèvres broutaient les plantes parfumées qui naissent aux fentes des rochers. Jacques aperçut, à quelque distance, le pâtre appuyé contre un arbre, et qui semblait le considérer avec curiosité.

Après avoir promené quelque temps ses regards autour de lui, et prêté l'oreille au murmure lointain du torrent, au gémissement du vent dans les arbres, au son argentin des sonnettes suspendues au cou des chèvres, Jacques laissa tomber sa tête dans

ses mains. Mille idées confuses se mêlaient dans son cerveau halluciné par la fièvre. Dans son accablement, il avait peine à croire à la réalité de son malheur. Malgré lui, sa pensée se reportait vers les jours de son bonheur passé, de ce passé qui était hier. Il se revoyait auprès de Jeannette, à côté de ses deux enfants qui jouaient sur la paille du blé amassé dans la grange... Les images les plus riantes passaient devant ses yeux, comme pour lui faire mieux sentir l'horreur de sa situation présente. Un bruit de pas lui ayant fait lever la tête, il apercut Marcel qui se tenait debout devant lui, en souriant de ce sourire méchant qui lui était habituel.

— Oh! Oh! maître, dit-il, êtes-vous venu de si loin pour vous reposer? Vous vous reposiez si bien autrefois à côté de vos enfants et de votre femme !

— Tais-toi, misérable! Et va-t-en! s'écria Jacques, en levant sa bêche d'un air menaçant.

— Est-ce que le riche, l'heureux Jacques Moirand, poursuivit tranquillement Marcel,

n'aurait plus un coin de terre, à lui appartenant, pour y reposer sa tête? Voilà une triste fin pour un homme soi-disant vertueux.

— Va-t-en! s'écria Jacques de plus en plus exaspéré.

— Et cette bonne Jeannette qui s'est avisée de mourir de chagrin, parce que son mari a brusqué un peu le départ de son vieux père, pour jouir plus tôt de sa succession! Car on dit, en dépit de la sentence des juges, que c'est bien vous, maître, qui avez tué Jalureau... Et quand même cela serait faux, qu'importe? si le résultat est le même pour vous.

— Monstre! fit Jacques écumant de rage.

Et la bêche levée sur la tête de Marcel s'abattit avec force... Mais le valet évita le coup par un brusque mouvement... Jacques frappant dans le vide perdit l'équilibre et tomba le visage contre terre sur le bord de la montagne... Un éclair de joie farouche illumina la figure de Marcel qui le poussa froidement du pied dans l'abîme... En même temps, il faisait entendre un éclat de rire

sinistre qui se répercuta dans les profondeurs de la forêt... Jacques disparut en tournoyant dans l'air, et alla se briser sur une pointe de rocher...

On trouva son corps plusieurs jours après, à demi dévoré par les corbeaux et par les loups... Mais le pâtre ne reparut plus sur la montagne avec son troupeau, et personne ne put dire ce qu'il était devenu...

ZÉRICK

ZÉRICK

(CONTE FANTASTIQUE)

I

Dans un petit bourg de la Bohême, situé à quelques milles de Leitméritz, arriva un jour un homme dont personne ne connaissait, d'une manière certaine, l'origine et les moyens d'existence. Plus tard, le bruit se répandit qu'il avait été employé dans l'exploitation des mines de l'Erzebirge, où, malgré son apparente pauvreté, il aurait acquis de grandes richesses. Il passait, d'ailleurs, pour savant, versé surtout dans les sciences naturelles, et dirigeait lui-même, avec la plus constante sollicitude, l'éducation de ses

enfants. C'étaient trois jeunes garçons dont l'aîné entrait à peine dans l'adolescence. Privés de leur mère dès l'âge le plus tendre, ils étaient restés exclusivement livrés aux soins de leur père, qui semblait avoir concentré sur eux toutes ses affections. Il ne les quittait que rarement, partageant sa vie, dans une retraite absolue, entre ses enfants et ses études favorites. L'aîné avait un caractère violent où fermentaient toutes les mauvaises passions. Ses frères étaient les victimes habituelles de ses emportements. Les enfants du voisinage et, à leur défaut, les animaux eux-mêmes, avaient souvent à souffrir de ses méchancetés. Le second, quoique moins turbulent, ne manifestait pas des penchants meilleurs. Déjà sournois et perfide, il faisait le mal avec réflexion, et jouissait intérieurement de celui qu'il voyait faire. Le plus jeune, au contraire, montrait une douceur et une bonté qui promettaient, pour l'âge mûr, les plus précieuses qualités.

Monus (c'était le nom de l'étranger) habitait une petite maison entourée de murs,

sur le penchant d'une colline. Lui-même en avait tracé le plan et disposé la construction de telle sorte que, d'aucun côté, le regard ne pût pénétrer à l'intérieur. Ces précautions avaient excité vivement la curiosité. Les enfants eux-mêmes, interrogés à ce sujet sur les occupations habituelles de leur père, firent connaître, pour tous renseignements, qu'il passait régulièrement ses journées dans un cabinet dont l'entrée leur était interdite. On parvint cependant à savoir que Monus sortait souvent, sous prétexte d'aller herboriser sur la montagne, et qu'il ne revenait quelquefois que le lendemain avec le jour. Les plus déterminés épièrent ses démarches, et bientôt on acquit la certitude qu'il se rendait habituellement, vers le soir, dans la vallée, où il paraissait se livrer à quelque opération mystérieuse et suspecte.

Un soir, Monus suivait lentement le sentier qui descend en serpentant sur le flanc de la montagne. On était au mois de juin. Le soleil venait de disparaître, en teignant de rose et d'or le bord des nuages flottant

au-dessus des monts. Peu à peu la lumière s'affaiblit. L'ombre couvrit la vallée. Un vent plus frais sortit des profondeurs du bois d'où s'élevait un murmure mystérieux. Les oiseaux du jour se turent et cédèrent la place aux oiseaux de la nuit. L'un d'eux, voltigeant devant Monus, semblait vouloir diriger sa marche. Arrivé au fond de la vallée, près d'un petit bois dont les branches pendaient au-dessus de la source d'un ruisseau qui formait, en cet endroit, comme un bassin recouvert de mousses et de plantes entrelacées l'oiseau s'arrêta, après avoir tourbillonné trois fois dans l'air, en jetant des cris plaintifs, il vint se percher, immobile et muet, au sommet d'un pin qui élevait au-dessus de tous les autres son feuillage sombre.

Monus tira de dessous son manteau une pioche à manche court et solide et une baguette d'ébène dont les deux extrémités étaient terminées par une petite boule d'ivoire. Saisissant alors sa baguette, il se mit à tracer autour de lui des cercles et des figures bizarres, tout en murmurant des paroles cabalisti-

ques. Ensuite, il cueillit trois des petites fleurs bleues qui se miraient tristement dans l'eau transparente du bassin, et les lança en l'air en observant la place où chacune d'elles retombait. S'agenouillant alors sur l'herbe fraîche, il creusa la terre dans l'espace enfermé par la chute des trois petites fleurs.

Le bruit des coups de l'instrument résonnait sourdement dans la vallée et allait réveiller, sur le bord du bois, les courlis et les merles qui s'enfuyaient tout effrayés. Monus cependant continuait à frapper la terre avec une ardeur infatigable. De temps en temps, quand la pioche venait à rencontrer un bloc de pierre ou de minerai, une étincelle jaillissait à ses yeux ravis, ses coups retombaient alors plus pressés et plus retentissants. Il était haletant, la sueur ruisselait de son front pâle; mais sa préoccupation était telle qu'il ne semblait pas ressentir la fatigue...

Tout à coup minuit sonna à l'horloge du village. Le hibou, qui avait conduit Monus

en ce lieu, secoua bruyamment ses ailes, en faisant entendre un cri lugubre, et disparut dans la forêt... Monus releva vivement la tête et aperçut devant lui, au pied d'un arbre, un homme qui semblait le considérer en souriant méchamment.

C'était un homme de taille moyenne et d'un âge douteux. Sa maigreur extrême et les rides de sa figure l'auraient fait paraître beaucoup plus âgé qu'il n'était en réalité, si la raideur un peu cavalière de sa pose et le feu extraordinaire de ses yeux fauves n'eussent éloigné toute idée de caducité. Son costume sévère et décent était tel à peu près que celui qu'aurait pu porter un grave bourguemestre on un savant.

Il s'appuyait avec une certaine prétention sur une canne à pomme d'or enrichie de pierres fines.

A sa vue, Monus ne put s'empêcher de frémir. Mais il se remit promptement, comme familiarisé déjà avec la présence de l'inconnu.

— Oh ! oh ! dit celui-ci avec un rire ironique, est-ce que, depuis notre dernière

entrevue, l'honnête Monus aurait fait divorce avec le sommeil, et ce nouveau converti voudrait-il faire concurrence aux vénérables trappistes de Breitenfeld ?

— Eh !... Mais, ajouta-t-il en mesurant avec sa canne la dimension du trou pratiqué par Monus, voilà précisément, si je ne me trompe, la longueur de la fosse que nous avons creusée ensemble, au fond d'une gorge de l'Erzebirge, pour ce pauvre mineur qui eut la maladresse de trouver, un jour en ta présence, un fragment de ce métal tel que le roi n'en eut jamais de pareil.

— Silence, par pitié ! s'écria Monus tout tremblant.

— Quoi donc ? Crains-tu qu'il ne se réveille pour t'appeler voleur et assassin ? N'as-tu pas pour toujours étouffé ses cris et ses ridicules prétentions avec ce même instrument que tu tiens encore en ce moment ?... Mais, qu'est-ce donc qui reluit au bout de ta pioche ? Je ne me trompe pas... ce sont encore des parcelles de minerai... Tiens, regarde...

Les yeux de Monus brillèrent d'une joie avide...

— Ainsi, reprit l'inconnu, c'est de l'or que tu cherchais? de l'or, toujours de l'or! Mais qu'en veux-tu donc faire ? tu dois être riche à présent...

— J'ai des enfants, répliqua timidement Monus.

— Ah ! oui, c'est vrai... je l'oubliais, mais toi, tu es trop bon père pour ne pas t'en souvenir... A la bonne heure... voilà qui te fait honneur... Trois charmants enfants, je crois?

En disant cela, l'inconnu paraissait réprimer avec peine un sourire amer... puis il ajouta, après avoir attaché quelque temps, sur Monus décontenancé, un regard qui semblait pénétrer au fond de son âme :

— Écoute, je veux combler enfin tes désirs... je veux te rendre riche, toi, tes enfants et tes petits-enfants, jusqu'à la dixième génération...

— Je t'appartiens ; parle, que faut-il faire? s'écria Monus avec transport.

— Suis-moi seulement, et tu te décideras ensuite.

A ces mots, l'inconnu s'éloigna.

Monus ramassa sa baguette et sa pioche, qu'il cacha de nouveau sous son manteau, et suivit son guide en silence.

Ils s'enfoncèrent dans le bois, errant par des sentiers tortueux, et ils marchèrent longtemps dans l'obscurité, en décrivant mille circuits capricieux. Après quoi, ils se trouvèrent tout à coup dans un pays inconnu à Monus. C'étaient des vallées formées par des montagnes à perte de vue, et qui s'avançaient, de part et d'autre, de manière à intercepter presque entièrement la vue du ciel. La plupart, fendues dans toute leur hauteur et coupées à pic, semblaient avoir été déchirées par la foudre. D'autres, suspendues sur des gouffres sans fond, affectaient les formes effrayantes de spectres ou de monstres menaçants. Le sol, encombré d'énormes fragments de rochers, n'offrait partout que des ravins profonds ou d'effroyables précipices. L'œil cherchait en vain la verdure et

l'eau ; la terre desséchée n'offrait aucune trace de végétation. Des animaux d'espèces inconnues passaient en courant ou rampant avec rapidité, tandis que d'énormes chauves-souris se suspendaient en criant aux pointes des rochers ou voltigeaient en tournoyant au-dessus des abîmes.

Cependant le guide de Monus ne paraissait pas faire attention aux lieux qu'il parcourait, et Monus lui-même était étonné de ne se sentir arrêté par aucun des obstacles semés sous ses pas.

Tout à coup, l'inconnu s'arrêta en face d'un rocher plus gros que la plus haute montagne et qui fermait, de ce côté, l'entrée de la vallée. Il se retourna vers Monus surpris, et lui dit :

— Tu vas voir ce que nul homme ne saurait voir, à moins de s'être donné à moi par anticipation. Tu seras le premier qui aura pénétré dans les lieux qui renferment le secret de ma puissance.

A ces mots, Zérick — c'était le nom du mystérieux personnage, — frappa du bout de sa

canne la paroi du rocher qui s'écarta, en roulant sur lui-même comme une porte docile.

Zérick entra sous une voûte sombre, entraînant Monus par la main. Ils descendirent une pente rapide qui allait en tournant comme une immense spirale. A la rapidité de leur course, Monus comprit bientôt qu'ils devaient se trouver à une profondeur plus grande que l'élévation des plus hautes montagnes qui couvrent la terre. Peu à peu, cependant, l'obscurité se dissipa... Une faible lumière brilla, comme une étoile, à l'extrémité d'une immense galerie.

Monus remarqua alors que les parois de la voûte jetaient dans l'ombre mille rayons qui s'entrecroisaient. A mesure que la lumière approchait, les cintres et les côtés de la voûte devenaient plus brillants. Bientôt Monus acquit la certitude que le souterrain tout entier, qu'il parcourait en ce moment, était formé de blocs de minerai d'or et d'argent, entre lesquels étincelaient des fragments de pierres précieuses.

En cet endroit, Monus se trouva arrêté par

une porte formée d'un seul diamant de l'eau la plus pure, et dont il avait pris de loin l'éclat éblouissant pour les scintillements d'une étoile. Une sourde rumeur se faisait entendre de l'autre côté, pareille au murmure de la foule ou au bruissement des flots. Zérick toucha, comme la première fois, du bout de sa canne la porte précieuse qui s'ouvrit aussitôt...

Une lueur surnaturelle éclaira tout le souterrain. Monus, ébloui, porta vivement la main à ses yeux. Son guide sourit, et, après lui avoir laissé le temps de s'habituer à cette clarté éclatante, il lui dit avec un accent où perçait un profond sentiment d'orgueil :

— Nous sommes dans mon domaine de prédilection. C'est ici, entouré de toutes parts des véritables éléments de ma puissance, que je sens que je suis réellement le seul roi de l'univers. Depuis que l'homme s'est avisé de fouiller les entrailles de la terre pour en arracher quelques parcelles plus rares et plus brillantes, j'ai recouvré l'empire du monde.

— Au reste, ajouta-t-il sur un ton plus simple, vous serez moins étonné de ce que vous voyez, quand vous saurez que ces métaux, si rares vers les régions supérieures de la terre, s'étendent au contraire, en couches immenses, aux profondeurs où nous sommes et forment, pour ainsi dire, les assises du globe. C'est moi qui ai découvert le secret de la formation de ces métaux et de ces pierres précieuses. Nul autre que moi ne l'a jamais possédé, quoi qu'on en ait dit... Ce sceptre-là ne se partage pas... J'ai d'autres moyens d'enrichir et de récompenser mes amis... C'est par la combinaison des différents *détritus* de la terre que je me plais à composer ces couches que vous voyez et dont j'ai soin de faire monter quelques filons jusqu'à la surface du globe. Ce travail est un des meilleurs revenus de l'enfer. Aujourd'hui surtout que la soif de l'or remplit à elle seule presque tout le cœur de l'homme, je ne crains pas d'affirmer que cette passion me rapporte plus d'âmes en un jour, que toutes les autres en un an.

En ce moment, Monus et son compagnon étaient arrivés dans une galerie au milieu de laquelle brillait, dans une immense chaudière, une matière de couleurs diverses assez semblable à cette couche jaunâtre qui monte quelquefois à la surface du creuset d'un chimiste. Des hommes à figure sinistre agitaient le liquide bouillonnant avec des pelles énormes, tandis que d'autres, au moyen de pompes aspirantes, le faisaient monter jusqu'à la voûte, d'où il se répandait dans les régions les plus voisines de la superficie du globe.

— C'est ici mon principal atelier, reprit Zérick. La matière que vous voyez en fusion est destinée à faire de l'or. Avec cela, je dispose de la conscience de tous les hommes. Mais il me restait à gagner celle de la plus belle moitié du genre humain, comme disent là-haut les poètes érotiques. Cette moitié-là n'était pas la moins intéressante pour moi, car je savais par expérience l'importance d'une telle conquête, pour assurer ma domination universelle. C'est dans cette pensée

que j'inventai pour les femmes les diamants et les pierres précieuses.

En parlant ainsi, Zérick introduisit Monus dans une autre partie du souterrain, éclairée par une innombrable quantité de lampes d'obsidienne qui s'étendaient à perte de vue. Partout, le sol était couvert de blocs de diamants bruts, de saphirs, de rubis, de topazes, de grenats, d'émeraudes, d'hyacinthes, d'améthistes, de cymophanes, de cornalines, d'onyx, d'épidotes, de turquoises, d'hématites, de pyrites, de lapis-lazuli...

Zérick conduisit Monus vers un groupe d'ouvriers occupés à la fabrication des gemmes. Les uns se servaient de parcelles de fer combinées avec divers autres éléments, qu'ils coloraient en rouge en y introduisant, au moyen de longs tuyaux, des molécules d'air dans certaines proportions. D'autres, avec l'oxide de fer, donnaient aux pierreries une multitude de nuances. Monus put même nommer quelques-unes de celles qui sortaient achevées de leurs mains. C'étaient des topazes du Brésil, des saphirs de Ceylan,

des chrysoprases d'un vert tendre, des améthistes du plus beau violet et des rubis d'un rouge vermeil. Monus remarqua qu'elles changeaient de couleur, quand on les exposait à un grand feu.

— Cela vous étonne, dit Zérick; mais attendez un peu; voilà qui vous surprendra bien davantage.

Et il prit un gros diamant qu'il jeta dans le brasier.

Une flamme bleue s'éleva pendant quelques minutes au-dessus du diamant. Quand elle se fut éteinte, Monus s'approcha et le chercha en vain.

— Il est fondu, dit Zérick, et cela confondrait encore aujourd'hui bien des prétendus savants.. Mais c'est assez nous arrêter ici. Nous pourrions, sans sortir de cette galerie, faire à peu près le tour de la terre; car elle s'étend parallèlement avec celle que nous avons visitée tout à l'heure, sous presque toutes les contrées du globe. Maintenant que vous avez jeté un rapide coup d'œil sur mes deux principales

fabriques, il me reste à vous faire voir le dépôt général des richesses que je réserve pour mon usage personnel, ou pour certaines occasions où il faut agir immédiatement... Mais, auparavant, je dois vous faire visiter mon cabinet des *antiques*.

II

Zérick conduisit Monus dans une salle circulaire plus vaste que les États d'aucunes des anciennes principautés de l'Allemagne. Les murailles étaient couvertes, dans toute leur hauteur, d'objets rares et précieux, tels qu'armures de chevaliers, parures de femmes, sceptres, couronnes, bijoux et ornements de toutes espèces. Quelques-uns se faisaient remarquer par leur simplicité extrême et leur peu de valeur numéraire. Leur mérite et leur importance avaient été appréciés sous un autre point de vue. On y voyait avec étonnement le casque d'un guerrier près de la robe lamée d'or d'une courtisane. Chaque

siècle se trouvait représenté là par les preuves matérielles de ses plus éclatantes infamies. Tout était numéroté, étiqueté avec le plus grand soin. Quelques objets même étaient accompagnés de notices biographiques. En général, ils portaient des écriteaux sur lesquels se trouvaient résumés, en quelques paroles vives et succinctes, leur origine et l'usage qui en avait été fait. Un grand nombre offraient même d'importantes révélations. Sur l'épée d'un guerrier fameux, on lisait : *honneur au traître!* Au-dessus du manteau d'hermine d'un magistrat vénéré, on avait écrit : *le prix d'une sentence*...

On eût dit le bazar universel des attributs de la bassesse humaine et de la défroque de tous les vices.

Au milieu de la salle régnait un immense comptoir, divisé en compartiments qui s'élevaient en gradins, et entre lesquels on avait ménagé des passages pour circuler dans tous les sens.

— Ceci, dit Zérick, avec le contentement

naïf d'un antiquaire, est une collection unique, je puis m'en flatter, par son importance et sa richesse. C'est l'histoire de l'humanité, sous un point de vue entièrement neuf, Je la crois digne de fixer, au plus haut point, l'attention d'un philosophe, et d'un savant tel que vous, mon cher Monus. Vous venez de voir, en quelque sorte, le chaos des vices, des erreurs et des crimes du genre humain. Vous allez maintenant les passer en revue par ordre chronologique... J'ai calculé qu'il faudrait, pour un tel examen, à peu près autant de jours qu'il y a d'heures que le monde existe. C'est pourquoi, si vous le permettez, nous procéderons par époque et par siècle, afin d'abréger.

Monus embrassa d'un coup d'œil rapide cette exposition merveilleuse, et commença à circuler autour de la rotonde immense, s'en remettant au hasard pour le choix des objets et les renseignements qu'il lui plairait de demander. Remarquant parmi toutes les richesses qui passaient devant ses yeux une chaîne d'or d'une extrême simplicité et pré-

cieusement enfermée sous un panneau de verre :

— Quel est, demanda-t-il, ce bijou? Et à qui a-t-il appartenu?

— C'est, répondit Zérick, un des premiers anneaux de l'histoire romaine. C'est cette chaîne qui, passant des mains d'un guerrier sabin au cou d'une jeune fille de Rome, détermina celle-ci à ouvrir à l'ennemi les portes de la ville.

— Qu'est-ce que cette poussière brillante mêlée à une liqueur vermeille, dans cette coupe d'or marquée de deux lettres entrelacées ?

— Cette coupe porte les initiales d'Antoine et de Cléopâtre. La poussière brillante qu'elle renferme est celle du diamant que Cléopâtre ivre d'amour et d'orgueil avala un jour, après l'avoir réduit en poudre et mélangé avec du vin de Crète.

— Voilà une opale qui n'aurait pas aujourd'hui une grande valeur et qui ne me semble pas mériter la place distinguée que vous lui avez assignée.

— Vous vous trompez, mon cher Monus; c'est là un monument de la folie du sénateur Nonius, qui aima mieux être envoyé en exil que de céder à Marc-Antoine son opale chérie...Vous voyez, tout près de là, l'émeraude dont Néron se servait pour regarder les combats du cirque, de peur que ses royales paupières, fatiguées par les rayons lumineux, ne perdissent la vue du sang des gladiateurs.

— Quel bizarre caprice a rassemblé ces grains d'or dans ces mangeoires de marbre blanc?

— Tout beau, mon cher Monus, et parlez avec plus de respect de la table d'un consul romain auquel le peuple et les grands rendirent des honneurs divins... Le cheval favori de l'empereur Caligula.

— Que vois-je! d'où vient ce tas d'or que contiendrait à peine une salle de dimension ordinaire?

— Tu te trompes. Il s'en fallut de quelques livres pesant que cette quantité s'y trouvât en effet; ce qui fut cause que l'infortuné Montésuma fut brûlé vif.

— Passons, passons... Il me tarde d'arriver à une époque plus rapprochée. Mais, dites-moi, auparavant, quels sont ces monticules formés de pièces d'or et d'argent qui s'élèvent de siècle en siècle?

— Ce sont les sueurs et le sang des peuples ruinés et écrasés par les tyrans...

— Enfin, nous sommes parvenus aux temps modernes... Voilà un collier de pierres vraiment digne d'une reine.

— C'est une reine, en effet, qui le perdit. Sa disparition fit même un grand scandale... Il me revenait de droit.

— A ce que je vois, dit Monus examinant successivement divers objets, notre époque n'a pas fourni moins que les autres à votre collection. L'ambition, l'avarice, la lâcheté, le manque de foi de mes honorables contemporains ont déjà envoyé ici d'innombrables échantillons. Je remarque seulement que les objets sont de moindre valeur, et les causes plus mesquines. La soif de l'or, chez les hommes, la passion du luxe, chez les femmes, occupent à peu près seules

tout l'espace, et remplissent de leurs trophées presque tous les casiers... Ah! par exemple, pourquoi celui-là est-il resté vide entre tous les autres?

— Patience, mon cher disciple; cette place est réservée... au morceau de métal que tu as pris naguère avec la vie à ce mineur de l'Erzebirge. Ce morceau-là, tu en conviendas, devait avoir ici sa place.

En disant cela, Zérick fit entendre un éclat de rire strident qui se répéta au loin sous les voûtes, tandis que Monus épouvanté essayait en vain de sourire.

— Tous les objets renfermés ici sont mon ouvrage, reprit Zérick. Il est juste qu'au temps marqué, ils reviennent à leur auteur... Mais c'est assez nous occuper du passé. Je vais maintenant te faire voir mes œuvres inédites et les présents que je réserve à ceux qui, comme toi, mon digne Monus, marchent aveuglément dans ma voie.

En même temps, Zérick introduisit Monus dans une autre galerie dont l'œil ne pou-

vait apercevoir l'extrémité. Dans toute sa longueur régnait une sorte de table sur laquelle étaient rangées d'innombrables richesses. L'or, l'argent et les pierres précieuses s'y offraient sous toutes sortes de formes. Le regard étonné hésitait devant une infinie variété d'objets d'une valeur inappréciable, auxquels un art surhumain avait ajouté ses prodiges. Il y avait des étoffes précieuses couvertes de pierreries, des statues d'or et d'argent massif, des instruments, des choses étranges, inconnues. Monus remarqua cependant que l'or monnayé s'y montrait partout en plus grande abondance. A chaque pas, c'étaient des bourses et des coffres pleins et plus souvent encore des pièces d'or réunies en tas ou enfermées dans des sacs portant, comme chez un banquier, le chiffre de la somme qu'ils contenaient. Un grand nombre étaient même revêtus de l'adresse et du nom du destinataire. Monus ne fut pas médiocrement surpris de rencontrer là certains noms qui jouissaient alors d'une grande considé-

ration à quelques milliers de pieds au-dessus de sa tête. Pour tout autre, c'eût été l'occasion d'un grand scandale. Cette découverte produisit sur l'esprit de Monus un effet tout différent... Cependant, la plupart des objets étaient sans adresse; mais tous portaient l'indication générale de l'action qu'ils devaient récompenser. C'était une sorte de tarif de tous les vices. Le parjure, l'adultère, le vol, le meurtre s'y trouvaient cotés selon l'énormité de l'intention ou du résultat, et appréciés, à ce double point de vue, avec une épouvantable sagacité.

— Comme vous le voyez, dit froidement Zérick, ceci est mon comptoir, mon cabinet d'affaires. C'est ici que se règlent les intérêts de la plus grande partie de l'univers. J'escompte également le présent et l'avenir. J'ai même, dans ce moment, bon nombre de mes clients qui se trouvent en retard de paiement. Mais je suis sans inquiétude; car, si je prête quelquefois à des termes éloignés, je sais à qui je fais ces avances, et mes remboursements, pour être retardés,

n'en sont pas moins sûrs. Quoique je me montre impitoyable à l'endroit du remboursement avec intérêt, vous reconnaîtrez qu'au fond je suis assez bon diable...

Après avoir ri de cette plaisanterie avec la fatuité d'un homme habitué à être applaudi, Zérick reprit, tout en continuant de répondre aux différentes questions de Monus :

— En somme, je n'ai pas lieu de me plaindre. Jamais, j'en conviens, mes affaires n'ont été dans une telle prospérité ; et si, comme cela est probable, mes rapports avec le monde vont se multipliant, je me verrai forcé d'augmenter le nombre des agents secrets ou officiels que j'entretiens là-haut. J'ai déjà les usuriers, les diplomates, les agioteurs, les politiques qui sont au pouvoir et ceux qui veulent y arriver, les procureurs, les gens de cour et de finance, les journalistes gagés, les comédiens, les danseuses et les littérateurs à la mode... Ces derniers, je leur dois cette justice, sont aujourd'hui, sans contredit mes limiers les plus ardents et les plus utiles... Tout cela, sans doute, me

coûte fort cher ; mais j'ai le bon esprit d'être toujours de mon époque, et je pense aussi, moi, que l'argent est le nerf de la guerre.

Zérick avait en vain prononcé ces derniers mots; Monus ne l'écoutait plus. Depuis son entrée dans la nouvelle galerie, son esprit et ses yeux erraient d'extase en extase sur les objets étalés devant lui. La soif de l'or s'était allumée graduellement dans ses veines plus ardente, plus implacable que jamais. Le désir avait dilaté ses traits ; sa figure, ordinairement pâle, s'était animée ; ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Zérick qui lisait au fond de sa pensée, jetait de temps en temps sur lui un regard perçant.

Tout à coup, Monus ne put retenir une exclamation à la vue d'un énorme diamant placé dans un endroit apparent, sur un coussin de velours noir. Il était de la grosseur d'un œuf d'autruche, et jetait de toutes ses facettes mille rayons chatoyants. La salle en était comme illuminée. C'était sans contredit le roi des diamants.

— Je n'ai rien de plus beau dans mon écrin, dit négligemment Zérick. Tous les rois de la terre n'en pourraient payer la valeur. Aussi ne porte-t-il encore le nom d'aucun destinataire... Non pas que je veuille le garder pour moi, ou le laisser éternellement enseveli sous terre, mais tu comprends que je ne voudrais pas le donner à un indigne...

— Oh ! pensa Monus, que n'ai-je encore une âme à vendre à ce prix !

— Et si j'en disposais en ta faveur, reprit Zérick, que ferais-tu pour moi en retour?

— Hélas ! mon cher maître, répliqua Monus tremblant d'émotion, que pourais-je vous offrir en échange d'un pareil trésor ? Je vous appartiens déjà tout entier...

— Écoute, Monus, j'ai de l'affection pour toi, parce que t'ai toujours trouvé docile et dévoué sans scrupule. Je t'ai amené ici en t'annonçant que je voulais t'enrichir toi et tes enfants... Je tiendrai ma promesse... De ton côté, est-tu disposé à faire tout ce que je désirerai ?

— Je jure de souscrire aveuglément à tout ce que vous me demanderez.

— Eh bien ! ce diamant t'appartient. J'irai te le porter moi-même demian et t'apprendre en même temps ce que je veux de toi. Maintenant il faut nous séparer. Suis ce souterrain à gauche. Il est peu étendu et aboutit à l'une des extrémités du village par une ouverture que j'ai su rendre invisible au dehors pour tout autre que moi...

Peu d'instants après, Monus se retrouva dans la campagne. Le jour commençait à poindre sur la montagne, chassant devant lui les vapeurs de la vallée. Les oiseaux se réveillaient en secouant leurs ailes humides. Les fleurs relevaient la tête pour regarder le soleil... Les coqs du village criaient la troisième heure du jour...

Monus se glissa dans sa maison par la porte du jardin. Il voulut, selon son habitude, aller embrasser ses enfants pendant leur sommeil ; mais au moment où il s'approchait du lit où reposait Wilhem, le plus jeune et le plus aimé des trois, l'enfant

s'éveilla tout à coup en poussant un grand cri. Quand il fut remis de sa première émotion, il raconta à son père qu'il avait vu en songe un homme noir qui s'efforçait de l'entraîner, en lui montrant toutes sortes de beaux jouets de Nuremberg ; mais qu'au moment où il avançait la main pour s'emparer d'un superbe château de carton, il en était sorti une vilaine bête à trois têtes qui avait voulu le mordre...

Monus gronda doucement l'enfant, et, après avoir calmé sa frayeur, il se retira lui-même dans sa chambre pour prendre quelque repos. Mais il ne dormit point, ne pouvant chasser de son esprit je ne sais quelles sombres pensées mêlées aux préocupations de son ambition.

III

Le lendemain, Monus était assis dans son cabinet, la tête appuyée sur sa main, le regard rêveur, lorsqu'on frappa doucement à la porte. Il alla ouvrir avec quelque embarras et refer-

ma mystérieusement, après avoir salué, d'un air d'intelligence, celui qui venait d'entrer... c'était Zérick. Il était vêtu comme la veille et avait mis sur sa figure un certain masque de bonhomie capable de tromper des yeux peu clairvoyants. Il alla s'asseoir dans un vaste fauteuil, en homme qui se regarde comme chez lui, et ayant déposé à ses pieds une cassette d'ébène qu'il tenait sous son bras, il mit sa canne entre ses jambes, tira d'une de ses poches un mouchoir de fine toile de Frise, et s'essuya le front.

— Ouf! dit-il, voilà une chaude journée! Savez-vous, mon cher Monus, qu'il faut vous aimer beaucoup pour venir vous voir de si loin par une telle chaleur, avec des jambes... qui font, depuis tant d'années, à travers le monde, un service si actif...

Monus essaya, par manière de remerciement, un sourire qui expira sur ses lèvres.

— La lumière me fait mal, poursuivit Zérick; fermez la jalousie, je vous prie... A la bonne heure; je me sens mieux ainsi. J'ai toujours eu la vue délicate, bien que

l'ophthalmie dont je souffre par suite de mon séjour habituel, ne m'ait rien enlevé de la supériorité dont la nature a doué, chez moi, cet organe... Maintenant, asseyez-vous...

Monus s'assit, en face de Zérick, sur un siège beaucoup plus bas. La chambre, en ce moment, était plongée dans une demi-obscurité qui répandait sur tous les objets une teinte mélancolique. La figure de Zérick, ombragée par un large chapeau, paraissait couverte d'un voile, et ses traits, habituellement un peu rudes, prenaient, de moment en moment, une expression plus douce. Aucun bruit extérieur ne pénétrait dans la chambre où s'entendait seul le tac-tac monotone d'une pendule. Une fente du volet donnait passage à un rayon de soleil où se jouaient des milliers d'atômes... Cependant, malgré l'apparente insensibilité de Monus, si quelqu'un avait pu dans ce moment glisser sa main sur sa poitrine, il eût senti son cœur la soulever à coups précipités.

— Charmante retraite! soupira hypocritement Zérick, après avoir promené quelque

temps ses regards autour de lui. C'est bien ici la demeure d'un sage. De la solitude, du silence, des livres et l'amour de la science ! Que faut-il de plus ?... Heureux Monus ! Quel dommage que tu te sois mis en tête cette triste manie de faire de l'or, quand il te serait si facile d'en acquérir autrement ! L'alchimie, crois-moi, est la science des fous ou des charlatans. Un homme d'esprit n'a-t-il pas toujours mille moyens de faire de l'or ? Je t'ai mis sur la voie déjà une fois, et, à en juger par l'aisance qui règne dans cette maison, je ne suppose pas que tu aies à te repentir d'avoir suivi mes conseils. Pourquoi t'obstiner dans ta chimère ?... Je te l'ai dit, ton creuset est dans ta tête : ton esprit est ton alambic, non pas cet esprit d'abstraction et d'idées vaines, qui est le propre des poètes et des philosophes, mais cet esprit positif et sûr, cette parfaite intelligence des hommes et du monde, la seule qui soit véritablement utile et qui ne trompe jamais. Tu as fait preuve de quelque fermeté à ton début ; mais je crains que ton âme ne

s'énerve dans l'étude. Laisse-moi là tous ces livres. Crois-tu qu'il y en ait un seul qui puisse t'enseigner, comme moi, la science de la vie ? Je sais bien que tu as des charges, et que si tu laboures jour et nuit ta pauvre cervelle, c'est encore plus pour enrichir tes enfants que toi-même. Eh, qui songe à t'en blâmer ? C'est là une loi de la nature que je trouve bonne, puisqu'elle a pour principe l'amour du lucre, qui est, dans l'homme, l'un de mes plus puissants auxiliaires. Je partage donc entièrement ton avis sur l'obligation où tu es de gagner de l'or ; nous ne différons que sur les moyens. D'ailleurs, ne t'ai-je pas promis de me charger de l'avenir de tes enfants ?

En parlant ainsi, Zérick prit la cassette qu'il avait déposée à ses pieds, et en tira le diamant promis la veille à Monus.

— Crois-tu, ajouta-t-il, en faisant resplendir dans un rayon de soleil les facettes de la précieuse pierre, crois-tu qu'il n'y ait pas là un assez bon patrimoine à partager entre tes trois fils ?

— Sans doute, maître, répondit Monus

avec transport. Mais vous ne m'avez pas encore fait connaître à quelle condition...

— Quoi donc ? l'honnête Monus aurait-il des scrupules ?

— Moi ! des scrupules ? Il y a longtemps, grâce à vous, cher maître, que ma raison s'est débarrassée de ces sortes d'entraves. Parlez ; je suis prêt à vous obéir.

— A la bonne heure. Te voilà tel que je t'aime. Mais ce n'est pas de toi précisément qu'il s'agit en ce moment. Écoute, tes sentiments paternels me sont connus et tes enfants ne m'intéressent pas moins que leur père... Je veux les attacher à moi.

— Mes enfants ! s'écria Monus, en se levant épouvanté ; maître,... de grâce,... faites de moi tout ce que vous voudrez ;... mais, épargnez mes enfants !

— Voilà bien les pères ! fit Zérick avec amertume ; ils veulent bien, disent-il, sacrifier leur corps et leur âme pour le bonheur terrestre de leurs enfants, parce qu'au fond ils croient peu à un autre bonheur ; et puis, sitôt qu'il s'agit de risquer l'âme de leurs

enfants, les voilà qui tremblent et qui demandent grâce !... Imbécile ! vas-tu retomber dans tes anciennes faiblesses ?

— Maître, je vous appartiens, disposez de moi; mais mes enfants ne sont qu'à moi...

— As-tu donc oublié le serment sans restriction que tu m'as fait hier? Je jure, as-tu dit, en échange du don que vous m'offrez, de consentir à tout ce qu'il vous plaira d'exiger de moi... Je tiens ma promesse, et songe que si tu manques à la tienne, j'ai mille moyens de m'en venger sur tes enfants.

— Oh ! mes enfants ! mes pauvres enfants murmura Monus en cachant sa figure dans ses mains. Maître, s'écria-t-il tout à coup comme s'attachant à un dernier espoir : — Grâce au moins pour Wilhem, pour mon bon petit Wilhem !

— Ah! ah ! mauvais père, ricana Zérick, vous avez des préférences ! Moi, je suis plus juste, j'aime également tous vos enfants... Au reste, je conçois cette prédilection, et je la partagerais peut-être, mais pour d'autres raisons que les tiennes... Nous tenons tous

deux à Wilhem... Eh bien! arrangeons-nous... Cède-moi Wilhem et je te laisse les deux autres.

— Jamais! s'écria Monus avec un geste énergique, tu m'arracherais plutôt les entrailles!

— Allons, dit Zérick, je vois qu'il faut renoncer pour le moment... Et tiens, ajouta-t-il avec une feinte bonhomie, pour te prouver que je n'ai que de bonnes intentions, ne concluons rien avant de les avoir vus tous les trois. Aussi bien je n'aime pas les vocations forcées; cela ne produit jamais rien de bon... Fais venir tes enfants, que je les voie; je les interrogerai en ta présence, et alors... je prendrai mon bien où je le trouverai.

Monus, un peu rassuré par cette nouvelle proposition, alla ouvrir une porte cachée sous la tapisserie, et derrière laquelle on entendait des cris et des voix d'enfants.

— Carl! Franck! Wilhem! cria Monus.

Au même instant deux jeunes garçons se précipitèrent dans la chambre, chassant

devant eux un gros chat noir, au cou duquel ils avaient attaché une sonnette. Le pauvre animal, étourdi par le bruit et les éclats de rire, semblait devenu fou de terreur. Après avoir couru tout autour de la chambre, en essayant de grimper le long des murailles, il s'élança d'un seul bond au-dessus d'un bahut, d'où il dardait sur les assistants ses larges prunelles étincelantes d'un feu changeant. Cependant les deux petits démons, qui s'étaient fait un jeu cruel de le tourmenter ainsi, continuaient à manifester leur joie par de bruyants éclats de rire.

— Oh! les méchants enfants! s'écria Monus indigné. Qui de vous deux a fait cela?

— C'est Carl! c'est Frank! s'écrièrent à la fois les deux enfants.

A cette double accusation, Zérick ne put réprimer un sourire.

— Eh bien, donc, dit Monus, vous serez châtiés tous les deux comme vous le méritez.

— Père! ce n'est pas moi, je vous le jure, reprit Carl d'une voix insinuante et les larmes aux yeux.

— Oh ! le vilain menteur, murmura Franck en serrant les poings avec fureur. Tu seras payé de ton mensonge.

— Je vois ce que c'est, observa Zérick d'un air crédule. Ces deux enfants aiment mieux s'accuser réciproquement que de faire retomber la faute sur leur jeune frère, qui est sans doute le seul coupable.

— C'est vrai, répondirent les deux petits vauriens avec un empressement marqué.

Ils accuseraient leur père lui-même, s'ils l'osaient, pensa Zérick.

Monus s'avança de nouveau vers la porte et appela Wilhem à haute voix. Ne recevant aucune réponse, où est Wilhem ? demanda-t-il aux deux frères.

Carl répondit d'un air sournois et les yeux baissés : Wilhem s'est esquivé après avoir fait le coup, au moment où vous ouvriez la porte.

Monus s'approcha de la fenêtre qu'il entr'ouvrit, et apercevant Wilhem qui courait à travers le jardin, il lui commanda de venir dans son cabinet.

Zérick, pendant ce temps, s'était approché du chat noir, qui se laissa prendre aussitôt, allongeant le cou d'un air humble et flatteur, comme un chien qui reconnaît son maître. Après avoir passé plusieurs fois la main sur son dos dont la noire fourrure laissa échapper dans l'ombre de légères étincelles, Zérick le débarrassa du jouet incommode et bruyant attaché à son cou. L'animal s'enhardissant alors par degrés, descendit du bahut avec précaution, fit lentement le tour de la chambre en rasant les murs, et vint se blottir ensuite dans les jambes de Zérick, en fixant sur les deux enfants un regard de défiance.

En ce moment, Wilhem entrait en courant. C'était un joli enfant blond dont les cheveux flottaient en désordre sur ses épaules. Sa figure toute blanche et rose ressemblait à une fleur qui vient de s'épanouir, et ses grands yeux bleus respiraient encore l'ivresse du plaisir qu'il avait goûté. A la vue de l'étranger, il s'arrêta interdit et troublé... Il avait cru reconnaître l'inconnu qui lui était apparu en songe.

— Approche, Wilhem, dit Monus, qui avait peine à contenir son émotion ; ne crains rien.

L'enfant essaya de surmonter sa frayeur, et fit un pas en avant. Le chat, pendant ce temps, avait quitté sans bruit la place qu'il occupait aux pieds de Zérick et était venu, évitant de passer à proximité de ses deux ennemis, se frotter familièrement contre les jambes de Wilhem, en témoignant sa joie par un ronflement sourd et monotone. L'enfant, oubliant sa terreur, rendit à l'animal caresses pour caresses.

— Oh ! le beau chat ! répétait-il.

Franck voulut aussi le caresser ; mais l'animal furieux hérissa son poil et se recula en soufflant avec force...

Carl ayant fait la même tentative reçut le même accueil.

Zérick et Monus échangèrent un regard rapide, Wilhem n'osant regarder l'étranger, se réfugia vers son père, qui le serra avec effusion contre sa poitrine.

Franck, enhardi par l'air bienveillant et

protecteur de Zérick, se mit à jouer avec sa canne, tandis que Carl enfourchait familièrement l'un des bras de son fauteuil.

— Bien, bien! dit Zérick, écartant doucement les deux enfants, je vois que nous nous entendrons à merveille, Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à un succès aussi facile. Il est certain, ajouta-t-il en s'adressant à Monus, que cela me revenait de droit... Évidemment, je me suis trop pressé, et je crains d'avoir offert un prix exorbitant d'une chose que j'aurais eue pour rien peut-être, un peu plus tard. Tiens, regarde plutôt.

En disant cela, Zérick désignait à Monus, par un geste imperceptible, les deux petits vauriens qui, retirés dans un coin du cabinet, cherchaient à détacher les pierreries qui entouraient le pommeau de sa canne.

— Tu ne pourrais nier, ajouta-t-il avec un éclat de rire, qu'il n'y ait là une véritable vocation!... Deux charmants diablotins, en vérité!... Quant à ce petit ange, nous ne sommes pas si près de nous entendre, j'en conviens à regret. On dirait, à voir sa jolie

petite moue, quand il me regarde, qu'il a reconnu sur moi quelque odeur de soufre... Je n'ai pourtant pas ménagé les essences et les parfums.

A ces mots, Zérick tira de sa poitrine une riche cassolette qu'il étala avec complaisance aux yeux de Wilhem.

— Voulez-vous, mon petit ami, lui dit-il, troquer ce joyau contre le joujou qui pend sans doute au bout du cordon qui entoure votre cou?...

Wilhem, en effet, portait autour du cou un petit cordon noir dont une extrémité était cachée dans sa poitrine...

Pour toute réponse, l'enfant porta vivement les deux mains à sa poitrine, comme s'il eût craint qu'on ne lui enlevât ce qu'on lui proposait d'échanger.

— Voyons, je vous prie, dit Zérick en l'attirant vers lui, quel est ce bijou si précieux?

Et écartant doucement les mains de l'enfant, il en tira une petite croix d'acier que sa mère lui avait donnée en mourant...

A peine les doigts de Zérick eurent-ils effleuré la petite croix, qu'il bondit en arrière en poussant un cri terrible, accompagné d'un horrible blasphème... On eût dit un homme qui venait de toucher un fil chargé d'électricité... Les vitraux de la fenêtre tremblèrent ; la maison chancela sur ses fondements... Le chat fit entendre un miaulement sinistre et prolongé, et courut se cacher sous une armoire. Les enfants, Wilhem lui-même, s'enfuirent épouvantés...

Zérick courait par la chambre en écumant de rage. Monus tremblait; ses dents s'entrechoquaient... Zérick lança sur lui un regard sanglant. — Allons ! dit-il, que cet affront ne reste pas sans vengeance!... Si l'ange m'a échappé, les deux démons m'appartiennent désormais... Monus, le moment est venu de tenir nos engagements... Voici le prix convenu... Quant à toi, écris sur ce livre, où tu as déjà tracé ton nom, les noms de Carl et Franck...

Monus traça en caractères sanglants, les noms de ses deux enfants...

A peine eut-il achevé qu'un violent coup de tonnerre éclata sur la maison... Un rapide sillon de feu traversa la chambre, laissant derrière lui une forte odeur de soufre... Au même instant, la maison s'abîma, et il ne resta plus à sa place qu'un monceau de cendres...

On chercha vainement le corps de Monus...

Un marchand colporteur rencontra, vers le soir, Franck et Carl errants dans la campagne, sans qu'ils pussent dire comment ils se trouvaient en cet endroit. Comme ils tenaient encore dans leurs mains les pierreries détachées de la canne de Zérick, le marchand qui faisait le commerce des bijoux, feignit d'être touché du malheur des deux orphelins et les adopta.

On trouva, sur une pierre noircie, Wilhem tout en pleurs et serrant encore sur sa poitrine sa petite croix d'acier. Un habitant du village eut pitié de lui et l'emmena dans sa maison.

IV

Celui qui avait recueilli Wilhem était un pauvre maître d'école, homme simple de cœur, mais d'un mérite et d'une instruction bien au-dessus de sa profession. Il se chargea spécialement de l'éducation de Wilhem, et l'initia peu à peu aux éléments de toutes les sciences. Sous une culture intelligente et assidue, l'esprit de Wilhem devança de bien loin, dans ses rapides développements, le progrès naturel des années. A l'âge où d'ordinaire l'homme ne possède encore de la science que l'orgueil qu'elle inspire à ses disciples, Wilhem unissait déjà le savoir à la modestie. Quand il eut atteint sa vingtième année, son vénérable instituteur lui donna sa bénédiction, et, lui ayant mis un bâton blanc dans la main, il lui dit : Va!

Wilhem partit sans avoir une bien vive préoccupation de l'avenir, et sans autre chagrin que celle de la cruelle séparation

à laquelle il venait d'être condamné. Ses frères, depuis longtemps, n'existaient presque plus pour lui, bien qu'il leur eût été fort attaché. Après leur avoir écrit plusieurs fois, ils avaient cessé tout à coup de lui répondre, et Wilhem, malgré les recherches qu'il avait fait faire, ignorait complètement, depuis plusieurs années, le sort de Carl et de Franck. Malgré l'isolement où le laissaient ces séparations successives, il ne ressentait aucune de ces amertumes du cœur qui sont le partage exclusif d'une longue expérience.

En réalité, Wilhem n'avait peut-être pas là perception bien nette du but où il tendait. Il savait seulement qu'une éducation libérale lui avait donné les moyens de vivre honnêtement dans tous les pays ; c'était là sa principale ambition. Quant au but prochain du voyage aventureux qu'il entreprenait à travers le monde, il devait se rendre d'abord à Leitmeritz, où une chaleureuse épître de son instituteur le recommandait à la bienveillance d'un ami puissant. Une bourse renfermant une centaine de

thalers accompagnait cette lettre. Par malheur, l'honnête magister n'avait pu joindre au léger bagage de son protégé une chose plus utile encore que son éloquente missive, voire qu'une bourse pleine de thalers... à savoir : l'expérience !

Si ce trésor-là eût pu être trouvé dans les livres, Wilhem l'aurait possédé sans contredit. Toutes les parcelles de sagesse humaine éparses dans les écrits des philosophes anciens et modernes, il les avait recueillies une à une. Tout ce qu'une imagination puissante et un esprit vif et subtil peuvent deviner du monde et des hommes, Wilhem l'avait pressenti. Sous ce rapport, il devait être, selon toutes les probabilités, bien plus trompé par son cœur que par son esprit.

La nuit était venue quand Wilhem entra dans Leitmeritz. Il alla le lendemain se présenter à l'ami puissant de son protecteur. C'était un homme riche, en effet, et considéré, par conséquent, dans toute la ville. Il eût pu facilement être utile à Wilhem ; mais comme il avait peu de pénétration et beau-

coup de suffisance, il ne sut pas reconnaître sous l'extérieur modeste du jeune Bohémien, le mérite solide et les qualités éminentes qui s'y tenaient peut-être un peu trop cachées. Cependant, à quelques jours de là un seigneur des environs, ayant manifesté, en sa présence, le désir de confier l'éducation de ses fils à un homme de mœurs irréprochables et d'un caractère honorable, le peu zélé protecteur de Wilhem demanda et obtint pour lui, non sans quelque secrète appréhension, ces fonctions modestes et difficiles.

Heureusement pour Wilhem, le père de ses élèves avait dans le cœur et dans l'esprit tout ce qu'il fallait pour le comprendre et l'apprécier dignement. Aussi lui accorda-t-il bientôt une confiance et une estime sans bornes. Grâce à lui, Wilhem jouit de tout le bonheur que comporte une pareille position. Ses élèves avaient pour lui presque autant d'affection que pour leur père. Ils l'écoutaient avec respect, parce qu'il s'appliquait à mettre toujours d'accord sa conduite avec ses leçons. Passionné lui-même pour

l'étude, il sut la leur faire aimer et recueillait, dans leurs progrès, le prix de son zèle.

En outre de ses deux fils, le comte de Sturn avait une fille, charmante enfant qui grandissait belle et pure, comme une fleur de la montagne, loin de l'atmosphère empestée des villes. Wilhem partageait également entre la sœur et les frères, ses soins et un dévouement paternel.

Deux ans se passèrent ainsi. Mais un jour vint où Wilhem crut sentir se dénaturer dans son cœur cette affection désintéressée. Ce jour-là même, il alla courageusement prendre congé de celui dont il craignait de trahir la confiance. Le plus honorable scrupule lui inspira son premier mensonge. Il partit, sous un prétexte spécieux, emportant, pour toute récompense de son sacrifice ignoré, les regrets de ceux dont il se séparait et sa propre estime.

Wilhem, livré absolument alors à ses propres ressources, se dirigea sur la capitale de la Bohême. Quoique aussi léger des biens de la fortune qu'à son arrivée à Leitmeritz, deux

ans d'existence dans une société élégante et riche lui avaient donné une certaine valeur personnelle et en quelque sorte extérieure qui lui manquait auparavant. Son langage, ses manières, avaient acquis cette distinction qui est comme la parure du talent et qui le fait supposer quelquefois. C'était alors un beau jeune homme sachant déjà du monde tout juste ce qu'il faut pour ne le point haïr, et de lui-même ce qu'il est nécessaire pour jouir de tous ses avantages, sans blesser personne. Sa figure, un peu pâle, mais belle et noble, avait le cachet de mysticisme poétique qui s'harmonise si bien avec le ciel brumeux et les sombres forêts de la rêveuse Allemagne. Son front semblait déjà chargé de pensées à l'âge où il n'aurait dû respirer que le plaisir et les folles ivresses.

Connaissant le monde par anticipation, ardent au travail, brûlant d'une noble ambition, Wilhem paraissait né pour commander à la fortune.

En voyant entrer à Prague, par une resplendissante journée de printemps, ce beau

jeune homme, à la démarche noble et facile, à la chevelure flottante, on eût dit un jeune roi venant prendre possession de ses états.

Wilhem ne tarda pas à tomber de ces hauteurs de l'imagination dans les décevantes réalités de la vie. Égaré, sans appui, il erra longtemps parmi cette vaste fourmilière d'hommes indifférents ou affairés qu'on appelle une grande ville. Sa jeunesse fit tort à son mérite; sa droiture lui fut un obstacle; son savoir fut mis à vil prix.

Un jour qu'il parcourait tristement une des principales rues de la ville de Prague, Wilhem aperçut un magnifique hôtel où venait d'éclater un violent incendie. Déjà la flamme avait percé le toit et dardait ses langues ardentes par les fenêtres à demi consumées. La foule se pressait, avide et tumultueuse à ce sombre spectacle, où se mêlait encore un drame lugubre. De temps en temps des cris lamentables partis de l'intérieur de la maison se confondaient avec le fracas de l'incendie, et une figure rendue méconnais-

sable par la terreur apparaissait aux fenêtres, à travers les flammes.

On apprit bientôt que c'était le maître de la maison qui, averti trop tard du danger, avait vu l'incendie fermer successivement devant lui toutes les voies de salut. Parmi les témoins de son agonie, nul n'osait tenter de l'arracher à la mort, au péril de sa propre vie. En vain avait-on lancé des cordes, en vain avait-on appliqué des échelles contre les murs, la flamme sortant par les étages inférieurs, comme un lion furieux, avait tout dévoré.

Cependant cet homme était riche et jouissait d'une grande considération. On vantait sa philanthropie ; on citait d'éclatants exemples de sa sollicitude pour le bien public ; on exaltait sa charité et son zèle infatigable pour les malheureux.

Wilhem, qui ignorait toutes ces particularités, ayant fait le tour de la maison, pénétra dans une cour adandonnée et aperçut un étroit escalier de pierre où la flamme mugissait tour à tour poussée et repoussée

par le vent. Saisissant un moment où elle venait d'abandonner, en remontant, cette sorte de fournaise ardente, Wilhem ose s'y précipiter. Il monte, il vole, il franchit ces degrés brûlants ; il arrive à demi suffoqué par la fumée et par le feu près de l'infortuné qui se roulait éperdu dans les angoisses du désespoir. Wilhem le saisit, l'emporte... Le même hasard, ou plutôt la même providence, qui avait favorisé sa courageuse entreprise, lui permet de l'achever heureusement. Il a sauvé celui qui ne comptait déjà presque plus parmi les vivants. Alors, aussi empressé d'échapper aux témoignages bruyants de sa reconnaissance qu'il l'avait été d'exposer sa vie tout à l'heure, Wilhem se dérobe à ses embrassements et disparaît parmi la foule....

Quelques jours plus tard, Wilhem frappait à la porte de cette maison qui avait failli devenir son tombeau. Déjà les ravages du terrible fléau avaient disparu. C'est à peine si les murs noircis portaient encore çà et là quelques traces de son passage. Des domestiques en riche livrée introduisirent

le jeune inconnu, après beaucoup de difficultés, par un escalier de service. En reconnaissant l'étroit passage par où il avait eu le bonheur de sauver un homme, Wilhem sentit son cœur inondé d'une ivresse inconnue... Il faut le dire pourtant, à ce mouvement d'une joie presque divine se mêlait une espérance toute mondaine, et un peu d'ambition personnelle... Wilhem avait appris la réputation et le noble caractère de celui dont il était devenu le libérateur, et il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était un ami, presque un père, un autre lui-même enfin qu'il allait voir en ce moment.

En le voyant entrer, le maître du logis, qui était un petit vieillard, s'avança à sa rencontre, et lui serrant la main avec beaucoup de cordialité, il le fit asseoir près de lui.

— Eh quoi! dit naïvement Wilhem, vous me reconnaissez donc? Vous n'avez pourtant fait que m'entrevoir et dans un moment où nous n'étions pas moins troublés l'un que l'autre.

— Oh ! maintenant, mon jeune ami, mon cœur vous reconnaîtrait à défaut de mes yeux.

Cela fut dit d'un ton qui remua profondément l'âme de Wilhem.

— Certainement, poursuivit le reconnaissant vieillard, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous... Mais comptez sur moi comme sur vous-même... Ce que j'ai vous appartient.

A son tour, Wilhem serra les mains de son ami et ne put retenir un soupir de satisfaction, comme un homme qui, après une course pénible, se trouve enfin soulagé d'un énorme fardeau.

Ce trait d'observation n'échappa point au vieillard dont le regard un peu sournois parcourut rapidement Wilhem des pieds jusqu'à la tête. Cet examen sans doute ne lui fut pas favorable, car le vieillard prit, dès ce moment, un air réservé et contraint.

— Mais c'est assez nous occuper de moi, reprit-il en l'interrogeant des yeux encore plus que de la parole, parlez-moi de vous, maintenant, excellent jeune homme.

Wilhem se hâta de dire de lui-même et de sa famille tout ce qu'il en savait.

— Et tenez, ajouta-t-il avec abandon, puisque j'ai eu le bonheur de rencontrer en vous un ami sincère,—permettez-moi de vous donner ce nom à mon tour; — je ne dois rien vous cacher de ce qui me concerne. Je vous avouerai donc que j'accepte d'avance, avec d'autant plus de joie, ce que votre amitié pour moi vous suggérera, qu'il me serait à peu près impossible de me passer de vos bons offices.

En même temps Wilhem s'empressa de déclarer, avec le plus de dignité qu'il put, le fâcheux état de sa fortune.

Son ami, pendant cet exposé sincère, avait manifesté constamment, par l'expression de sa figure, et souvent même par ses gestes et par ses paroles, la pénible impression qu'il recevait de cette confidence.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il avec amertume, quand Wilhem eut cessé de parler, pourquoi faut-il que la fortune se plaise presque

toujours à paralyser les meilleures intentions ? Que n'êtes-vous venu à moi quelques jours plus tôt, ou pourquoi ne m'avez-vous pas laissé périr dans cette maison? Je n'aurais pas du moins survécu à ma ruine, et je n'éprouverais pas aujourd'hui la douleur cruelle de ne pouvoir vous être utile!.. Hélas! oui, excellent jeune homme, je suis ruiné... J'ai tout perdu... Cet épouvantable désastre ne m'a rien laissé...

— Je croyais,... observa timidement Wilhem, j'ai ouï dire que vous aviez d'autres biens plus considérables encore que cette maison, qui d'ailleurs me semble maintenant en fort bon état

— Eh ! vous ne savez donc pas, mon ami, que mon mauvais génie m'avait donné, il y a quelque temps, le perfide conseil de convertir ma fortune en espèces, afin de pouvoir la faire servir plus facilement au soulagement des pauvres... qui sont mes seuls, mes véritables enfants?... Car vous n'ignorez pas que je n'ai jamais rien possédé à mon intention...

— Votre honorable caractère m'est connu.

— Mais ce qui vous est inconnu, assurément, c'est que déjà la meilleure partie de mes biens avait passé aux mains des infortunés... Cet incendie m'a achevé... Mes papiers, mes rentes sur l'État ont été brûlés... L'argent a été fondu... Ce que le feu avait épargné, les voleurs l'ont emporté à la faveur du tumulte... Je dois plusieurs mois de gages à mes domestiques, que je ne puis ni payer ni congédier, et je reste ainsi avec vingt personnes sur les bras, et une maison à entretenir.

— J'ai remarqué avec plaisir, fit malignement Wilhem, que la flamme n'a point trop altéré l'or de votre livrée, et l'ameublement somptueux que je vois ici ne le cède point, sans doute, à celui qu'il a remplacé.

— Eh! mon ami, mes fournisseurs ont eu pitié de mon malheur,... ils m'ont forcé d'accepter un crédit...

— Ainsi, vous n'avez plus rien?

— Pas un misérable thaler.

— Serait-ce donc pour cela que vous m'offriez tout à l'heure tout ce que vous possédiez? Ou n'avez-vous cessé d'être riche que du moment que j'ai déclaré être pauvre?

—Là! là! mon ami, répliqua le vieillard visiblement embarrassé, vous vous serez mépris sur le sens de mes paroles. En vous offrant mes services, je n'ai prétendu vous offrir que ce que je possède en réalité, à savoir: ma bonne volonté, mon dévouement, ma recommandation même, s'il le faut,... voilà tout!...

— Dieu me préserve, répliqua Wilhem en se levant avec fierté,de détourner à mon profit la moindre parcelle de ces trésors de bienfaisance! Un pauvre homme tel que moi, meinherr, a toujours quelques kreutzers au service d'un riche tel que vous.

En disant cela, Wilhem tira en effet de sa bourse plusieurs kreutzers qu'il jeta sur le riche tapis qui couvrait le parquet de la chambre...

— Bien, bien, fit le vieillard, feignant de se baisser pour les ramasser, tandis que Wilhem s'éloignait, ce sera pour mes pauvres...

Voilà, se dit Wilhem, un type dont les livres des moralistes ne m'avaient encore montré que le profil. Mais peut-être, ajouta-t-il en riant, avaient-ils pensé que la face entière serait trop laide.

V

En se retrouvant dans la rue, Wilhem que l'expérience commençait à rendre défiant, lassé sans doute des conseils de sa propre sagesse, parut consulter le vent, comme résolu à ne suivre d'autre impulsion que celle du hasard. Or, le vent soufflant précisément dans la direction de sa demeure, Wilhem se décida à rentrer chez lui. Il était même depuis quelques instants assis fort tristement dans sa chambre, lorsqu'on vint l'avertir que le docteur Herdberg le priait instamment de venir lui parler.

Le docteur Herdberg était le plus célèbre médecin de Prague. Il occupait un riche appartement dans la maison où Wilhem habitait une mansarde. Comme tout se découvre avec le temps, le mérite modeste aussi bien que la sottise, le docteur finit par apprendre qu'il avait pour voisin un jeune homme fort pauvre et fort instruit. Cette double circonstance fit naître en lui l'idée d'une proposition qui pourrait convenir au jeune savant, mais qui, si elle était acceptée devait surtout lui rapporter à lui-même de grands avantages. Il s'agissait de s'attacher Wilhem en qualité de secrétaire, et, au besoin, de suppléant. Le docteur avait sans doute pensé d'abord à s'adjoindre pour cet office quelqu'un de ses jeunes confrères que la renommée et la fortune n'avaient point encore visité. Mais plusieurs raisons avaient déterminé son choix en faveur de Wilhem. La première et la plus concluante, c'était précisément, il faut le dire, le manque de connaissances spéciales, et la seconde, la pauvreté et la qualité d'étranger du jeune Bohémien. —

Trois choses qui éloignaient de l'esprit du prudent docteur la crainte d'une rivalité future.

Le docteur était donc fort riche ; mais malgré cela, ou peut-être à cause de cela, il dormait fort peu. Le fantôme de la concurrence l'obsédait nuit et jour. Il voyait des rivaux dans tous ses confrères et des envieux dans toutes les personnes qui l'environnaient. Il aimait Wilhem, non seulement, comme nous l'avons dit, pour sa pauvreté qui le mettait entièrement à sa discrétion, mais surtout pour son impuissance de nuire. La modestie de Wilhem et son apparente simplicité éloignaient naturellement de lui tout soupçon d'ambition personnelle.

Wilhem, cependant, en acceptant sa part de responsabilité dans les fonctions que le docteur lui déléguait trop souvent, avait cherché, du moins, à diminuer autant qu'il était en lui les dangers de sa téméraire intervention pour les malades, et avait peu à peu pris une partie de ses grades à la docte faculté. Connaissant le caractère om-

brageux de son patron, il lui avait caché, avec le plus grand soin, et ses travaux et ses succès. Bien plus, il s'efforçait d'envelopper dans un généreux mutisme les connaissances mêmes qu'il possédait et dont il avait un besoin journalier.

Heureusement pour Wilhem, son éducation toute positive et son instruction aussi solide que variée, le rapprochaient merveilleusement de la nature même de la science dont on le supposait totalement dépourvu. De mathématiques, de physique, de chimie et de botanique, voire d'anatomie, il y en avait dans sa tête au moins autant que dans celle du célèbre docteur. La thérapeutique seule lui manquait... C'eût été beaucoup pour tout autre, mais pour un homme de la trempe de Wilhem, cette lacune devait être facilement comblée.

Wilhem accepta donc la position laborieuse et misérable que le docteur lui offrait et se mit aussitôt à l'œuvre avec une grande ardeur, autant pour se rendre digne de la confiance de son patron, que pour se tenir lui-même en règle

vis-à-vis de la faculté. Comme un coursier généreux qui a hâte d'arriver au but, il dévora l'espace qui l'en séparait. Il donnait à l'étude tout le temps qu'il ne devait pas à son patron, et un peu aussi, il faut bien le dire, de celui qu'il pouvait lui dérober. En outre des soins de la comptabilité et de la correspondance du docteur, c'était Wilhem qui, en son absence, recevait les malades sans conséquence et donnait les consultations gratuites aux nécessiteux. Quelquefois aussi, il visitait les clients de condition ou de fortune douteuse, le docteur ne voulant pas s'exposer à faire l'aumône de son savoir, bien qu'il fût président de plusieurs bureaux de charité et membre correspondant d'un grand nombre de sociétés de bienfaisance ; ce qui, joint aux consultations gratuites dont il s'était affranchi, lui avait acquis une grande réputation et, par suite, une riche clientèle.

Un jour cependant que le docteur dictait à son secrétaire une consultation pour une maladie d'une gravité extrême, Wilhem, remarquant l'effrayante contradiction qui

existait entre la prescription et la maladie, hasarda à ce sujet quelques observations dont la justesse frappa le docteur. Il conçut des soupçons sur l'état de parfaite ignorance de son secrétaire, et résolu de sortir, même au prix de son amour-propre, de ce doute inquiétant, il engagea avec lui une discussion simulée, argumentant à tort à travers. De son côté, Wilhem, incapable de transiger avec sa conscience, dans une telle extrémité, fit bonne et prompte justice des erreurs de son maître, qui, terminant brusquement la discussion, déclara ironiquement à son trop redoutable adversaire qu'il avait gagné son procès, mais qu'il avait perdu sa place.

— Ce qui me console, se dit Wilhem, c'est que ce procès n'aura du moins coûté la vie à personne.

En récapitulant rapidement les ressources que lui laissait cette seconde mésaventure, Wilhem trouva au fond de sa bourse deux florins, en compagnie de deux kreutzers. Il fouilla son imagination, qui n'était guère plus riche. Cependant, en réfléchissant à la cause

même de sa disgrâce, il crut y entrevoir aussi un faible moyen de salut. En effet, l'infortuné dont la courageuse fermeté de Wilhem avait peut-être sauvé la vie, était un honnête marchand à qui, depuis quelque temps, il rendait de fréquentes visites de la part du docteur. Cet homme lui avait témoigné une vive reconnaissance pour les soins tout particuliers qu'il lui prodiguait. Wilhem, faute de mieux, s'aventura sur cette planche fragile et se rendit en ligne droite chez son malade de prédilection.

Sans attaquer le caractère, ni la science du célèbre docteur, il raconta tout simplement le dissentiment qui s'était élevé entre son maître et lui, et la conclusion un peu forcée et brutale que le premier avait tirée de cette dissertation scientifique.

Le marchand, sur cette déclaration, ne voulut plus d'autre médecin que Wilhem, bien que celui-ci lui avouât, pour la première fois, qu'il n'avait aucun droit à l'honorable qualité qu'il lui supposait. Wilhem néanmoins ayant entrepris et opéré la guérison

du confiant marchand, celui-ci, en reconnaissance, le recommanda à un de ses frères, qui exploitait dans les environs une fabrique de cristaux.

Les connaissances chimiques et minéralogiques de Wilhem contribuèrent rapidement à l'amélioration des produits et à la prospérité de l'établissement. C'est pourquoi, comme le chef faisait chaque année des envois considérables dans les principales villes d'Allemagne, il résolut d'établir une succursale à Vienne, et d'en confier la direction à Wilhem. Celui-ci partit donc pour la capitale de l'Autriche muni des pouvoirs nécessaires et porteur d'une lettre de crédit de quatre-vingt mille florins sur un banquier de Vienne.

Cette lettre, officielle en quelque sorte, était accompagnée d'une autre qui renfermait, entre autres renseignements, un éloge pompeux du caractère et surtout des rares talents de Wilhem dans la spécialité qui allait lui être confiée. Quand il eut achevé sa lecture, le banquier, qui était un homme consommé

dans la pratique des affaires et la connaissance du cœur humain, attacha sur Wilhem un regard scrutateur, et, après lui avoir adressé quelques questions indifférentes en apparence, il le pria à dîner pour le lendemain.

Wilhem était, dans ce moment, au comble de la joie. Le présent avait pour lui des douceurs inconnues, et l'avenir se présentait avec les plus séduisantes promesses. Aussi, fut-ce avec un visage riant et une âme ouverte à l'espérance qu'il s'assit, le lendemain, à la table somptueuse de l'opulent financier. Les mets exquis, les vins généreux, et par-dessus tout la franche cordialité qui respirait dans l'air, et les discours de son hôte, achevèrent de disposer le cœur de Wilhem à la confiance et aux sentiments affectueux.

Le repas achevé, le banquier, qui n'avait cessé jusque-là de montrer un esprit dégagé de toute péoccupation d'affaires sérieuses et d'intérêts pécuniaires, conduisit son hôte dans un cabinet qui semblait disposé exprès

pour provoquer la causerie intime. Après qu'ils se furent installés commodément tous deux sur des sièges dont le confort le disputait à l'élégance, le banquier amena la conversation sur les projets de Wilhem, en lui renouvelant l'assurance de son dévouement.

— Et tenez, ajouta-t-il lorsque Wilhem lui eut développé longuement ses plans et ses justes motifs d'espérance, puisque nous nous comprenons si bien, pourquoi mettre volontairement entre nous un intermédiaire fâcheux? Vous avez l'industrie et le talent, moi j'ai la fortune sans laquelle ils deviennent inutiles, et qui peut seule leur donner l'essor et la vie. Doublons nos forces en les réunissant. Que dis-je? je centuple les vôtres en mettant à votre disposition une somme cent fois plus forte, au besoin, que celle que je suis autorisé à vous compter. Au lieu d'une entreprise mesquine, élargissez vos plans, agrandissez vos idées; au lieu d'un établissement, formez-en dix s'il le faut... Je réponds de tout... Que craignez-vous, jeune

homme? ajouta l'éloquent financier en terminant, votre avenir peut être grand; n'élevez pas un mur entre lui et vous. La fortune vous tend les bras; gardez-vous de la rebuter. Elle pardonne rarement une première faute...

— Ma reconnaissance vous est acquise dès à présent, meinherr, répondit Wilhem; mais je ne suis pas libre d'accepter vos offres généreuses... Je dois beaucoup à mon patron...

Le banquier ne put réprimer un sourire de pitié. Wilhem se hâta d'ajouter :

— Et quand bien même ma conscience se dégagerait de ce lien moral, elle ne pourrait briser également le contrat authentique qui unit mes intérêts à ceux de votre honorable correspondant...

— N'est-ce que cela? je me charge, moi, de le désintéresser...

— Et moi, répondit Wilhem, qui m'absoudra d'avoir manqué à ma parole et frustré un honnête homme des espérances que je lui avais fait concevoir?

Pour toute réponse, le banquier haussa légèrement les épaules.

— Adieu, meinherr, dit Wilhem en se retirant.

— Bon voyage, répondit le banquier en le reconduisant... vous avez une longue route à parcourir... Je vous avertis que vous n'êtes pas dans la bonne voie.

Wilhem, malgré ce sinistre avertissement, n'en resta pas moins fidèle à ses engagements. Il ne fit point connaître à son associé les propositions qui lui avaient été faites par le banquier; mais il poursuivit avec une ardeur extrême l'établissement qu'il était venu fonder. Il fut néanmoins devancé par le peu scrupuleux financier à qui il avait confié ses plans, et qui avait sur lui l'avantage de capitaux considérables. Des ouvriers habiles et nombreux furent rassemblés à grands frais par son redoutable concurrent, et plusieurs fabriques montées sur un vaste pied s'élevèrent rapidement autour de la modeste maison de Wilhem. Exploitée sur une large échelle, favorisée par d'immenses débouchés

cette entreprise ruina facilement celle de Wilhem, qui fut bientôt obligé de se retirer, laissant derrière lui un déficit considérable. Son associé, averti trop tard, avait conçu des soupçons. Il crut, sur les apparences, à une trahison, et supposa que Wilhem, séduit par le banquier, avait favorisé ce dernier, au préjudice de l'association. Poursuivi par lui, aussi bien que par de nombreux créanciers, Wilhem fut obligé de fuir et de se cacher comme un misérable accusé de fraude et de malversation.

Ce coup faillit abattre son courage. La chute, cette fois, lui parut d'autant plus sensible qu'il tombait de plus haut. Une pensée le retint, cependant, sur l'abîme du désespoir. Il se dit que poussé, par le hasard, d'un obscur village de la Bohême au sein d'une des premières capitales de l'Europe, pourvu de quelque intelligence et de beaucoup de résolution, il était bien difficile d'admettre que la providence ne lui eût pas réservé là quelque dédommagement tardif à de longues souffrances, quelque moyen

imprévu d'échapper à la fois au déshonneur et à la misère.

Cette réflexion n'eût pas manqué de justesse, si elle n'eût impliqué, fort mal à propos, une sorte de solidarité entre les institutions des hommes et les voies secrètes de la providence. Mais cette distinction est précisément le dernier résultat de l'expérience et comme le complément de la sagesse humaine. Ce degré de perfection manquait encore à la philosophie de Wilhem.

Le fruit de ses propres épargnes avait été employé vainement à satisfaire d'impitoyables créanciers. Le destin qui se plaisait à détruire l'effet de ses plus sages combinaisons, semblait avoir décidé irrévocablement que sa vie entière se consumerait dans l'incertitude et le dénuement.

Un jour, un pauvre diable employé dans l'étude d'un jurisconsulte en renom, et avec lequel Wilhem avait depuis peu l'habitude de prendre ses repas dans une misérable auberge, l'avertit que son patron avait besoin d'un sixième clerc. Une maigre nourriture,

assaisonnée d'un appointement mensuel non moins chétif, devait être le prix d'un travail ingrat et opiniâtre.

Wilhem accepta cet emploi avec empressement.

VI

Chez le jurisconsulte de Vienne, comme chez le médecin de Prague, Wilhem sut trouver, à force d'activité et de courage, le temps de se livrer, pour son compte personnel, à des études en rapport avec sa nouvelle position. Les appointements tout entiers furent employés, soit à acheter des livres, soit à payer les dépenses nécessitées par les différents cours qu'il suivait et les examens qu'il avait à subir.

Au bout de trois ans, Wilhem avait conquis le titre de licencié en droit. Deux ans plus tard, il plaidait sa première cause. Ce fut pour lui l'occasion d'un double triomphe. Il eut de l'éloquence à force d'avoir de la conviction et son client fut acquitté. Ce succès

purement honorifique, vu la pauvreté de celui dont il avait généreusement embrassé la défense, eut du moins pour résultat avantageux de le faire connaître sous le double rapport du talent et du désintéressement. Aussi posséda-t-il bientôt une fort belle clientèle de pauvres diables, de gens sans aveu, de coquins et de bandits de toutes espèces. Wilhem plaida les bonnes causes et rejeta opiniâtrément toutes les autres, malgré la maxime favorite de son vieux patron qui lui répétait sans cesse que ce n'étaient pas les bonnes *causes* qu'il fallait rechercher, mais les bonnes *affaires*. Lassé enfin par la scrupuleuse loyauté de son protégé, le vieux jurisconsulte qui s'était fait un plaisir de lui adresser les clients dont il ne voulait pas pour lui-même, cessa de s'intéresser à sa fortune. Wilhem resta donc bientôt à la merci de sa funeste délicatesse et livré, pour toutes ressources, à la défense honorable, mais peu lucrative, de la veuve et de l'orphelin.

A cette époque, il se lia d'amitié avec le

directeur d'une feuille publique qui venait de paraître tout récemment. Ce genre d'écrit était alors une nouveauté dans la capitale de l'Autriche, et il excitait vivement la curiosité générale. Des troubles politiques avaient éclaté dans plusieurs provinces de l'empire, et les nouvelles publiées et commentées chaque jour dans la *Gazette viennoise* lui assuraient des lecteurs dans toutes les classes de la société et des partisans même dans quelques-unes. Cette vogue procura à l'heureux gazetier une fortune rapide et une certaine importance. Il réclama la collaboration de Wilhem, dont le style à la fois élégant et ferme, plein de chaleur et d'élévation, augmenta bientôt la prospérité de l'entreprise en vulgarisant les opinions qu'il professait.

Wilhem, cependant, faisait bon marché de sa plume et de son talent. Mais son ami ayant trafiqué de ses opinions et de son influence au profit du parti qu'il avait combattu jusque-là, osa demander les mêmes concessions à son collaborateur. Dès

ce jour, le nom et la prose de Wilhem disparurent de la feuille prostituée.

Sa noble conduite fut vivement applaudie par ses amis ; mais les préoccupations politiques paralysèrent entièrement leur sollicitude pour lui.

Wilhem, à cette époque, avait trente ans. Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté le toit hospitalier du généreux comte Sturn, dont la mort avait suivi de près le départ de son fils d'adoption. Dans cette période des illusions et des plaisirs, Wilhem avait subi presque toutes les déceptions réservées à un âge plus avancé. L'ingratitude, l'avarice, l'égoïsme, la cupidité et la mauvaise foi lui étaient apparues successivement sous leur aspect le plus hideux. Un excès de délicatesse lui avait fait perdre, à son début, une position honorable et avantageuse. Plus tard, le risque spontané de sa propre vie avait été payé par la plus révoltante ingratitude. Négociant, il avait vu la fortune fuir devant son incorruptible loyauté, et sa fidélité à ses engagements

causer à la fois sa propre ruine, son déshonneur même et un préjudice considérable à son ami et son bienfaiteur. Médecin, avocat, écrivain politique, sa courageuse fermeté, le sentiment exquis de l'équité, sa persévérance dans ses opinions lui avaient été nuisibles. Car tout ce qu'il portait dans son âme de bon, d'honnête, de généreux et d'élevé s'était tourné contre lui... Sa loyauté même avait fatigué le zèle de ses amis. L'estime des autres était devenue stérile pour lui... Le monde lui apparaissait alors dans sa triste réalité. De sombres nuages s'amoncelaient autour de son âme, obscurcissant ses anciennes croyances, comme les taches qui apparaissent quelquefois sur la surface brillante du soleil. Il croyait comprendre enfin la terrible vérité de ce cynique avertissement : Vous avez une longue route à parcourir ; mais vous êtes dans une mauvaise voie.

Le jour où Wilhem repassait ainsi sa vie en lui-même, il était sorti de bonne heure de la ville, dégoûté du présent, inquiet de

l'avenir, poursuivi de mille pensées amères parmi lesquelles revenait sans cesse cet avis menaçant : Vous n'êtes pas dans la bonne voie !...

Où allait Wilhem à l'heure où tout dormait encore dans la cité? Wilhem lui-même l'ignorait... Il allait, hélas ! où vont ceux que les remords, les regrets ou l'adversité poursuivent : il cherchait la solitude et le silence... Il allait où va l'homme qui n'a plus de but dans la vie... Il marchait pour marcher, pour fuir le monde, pour se fuir, en quelque sorte, lui-même...

Il erra longtemps par la campagne en proie à mille sentiments confus. Vers le soir, il s'assit, épuisé de fatigue et mourant de faim, sur une éminence. Le soleil perçait de ses rayons obliques les ombres qui commençaient à se répandre sur la ville. Quelques barques glissaient encore sur le Danube, tandis que le vieux fleuve s'enveloppait en fuyant d'un long manteau de brume pareil à un vêtement de nuit. Un lointain murmure s'élevait de la ville, à mesure que la cam-

pagne devenait déserte et silencieuse. C'était l'heure où le mouvement semble s'arrêter dans la nature entière, où l'homme se recueille en lui-même entre le jour et la nuit, entre le passé et l'avenir...

— Ce n'est plus la vie et ce n'est pas la mort, murmura Wilhem en promenant autour de lui un regard abattu ; et pourtant, ajouta-t-il en relevant la tête pour regarder le soleil, la vie pourrait encore être si belle! Malgré moi, je ne sais quels secrets liens m'y rattachent et quelle douce voix m'y rappelle... Mon Dieu, n'avez-vous donc mis dans mon esprit de si riantes pensées et dans mon cœur un tel besoin de bonheur, que pour tromper à la fois tous les instincts de mon être!

Se rappelant alors la hideuse parole du financier : non, cela n'est pas vrai, s'écria-t-il; tu as menti, voix maudite! L'homme ne s'égare pas en cherchant le bonheur dans la route du devoir. Non, il n'est pas vrai que l'on ne puisse vivre heureux selon le monde et en paix avec son âme...

En parlant ainsi, Wilhem était pâle; ses

traits se contractaient de moment en moment, et sa respiration sifflait bruyante et embarrassée. Il se tut, et portant vivement la main à sa poitrine :

— Oh ! que je souffre là, dit-il... Puis il ajouta en baissant la voix comme s'il craignait d'être entendu :

— J'ai faim !...

En ce moment, le son d'une cloche se fit entendre à quelque distance. La nuit était venue. Wilhem se dirigea lentement vers une vaste maison qu'il n'avait pas remarquée d'abord et qui semblait s'être séparée du monde derrière les hautes murailles dont elle était entourée. Wilhem, en s'approchant, reconnut qu'il était à la porte d'un monastère...

Celui qui aurait vu cet homme au teint hâve, à la figure marquée des signes d'une vieillesse prématurée, venant sonner à cette heure à la porte d'un couvent, aurait eu peine à reconnaître en lui le noble et beau jeune homme, tout brillant d'intelligence et d'avenir, qui entrait, il y a dix ans, par une

resplendissante journée, dans la capitale de la Bohême...

Après avoir hésité longtemps, Wilhem, pressé par la faim, agita le cordon de la sonnette.

La porte s'ouvrit...

— Soyez le bienvenu, mon frère, dit un religieux d'une voix grave et douce.

La porte se referma sur Wilhem.

Le couvent qui venait de recevoir Wilhem, était situé sur le penchant d'une colline couronnée par une forêt qui redescendait en couvrant au loin la campagne. De l'autre côté de la montagne, le Danube courait en serpentant à travers la plaine. Ainsi placée à quelque distance de la ville, entre le monde et la solitude, une forêt sur sa tête, un fleuve à ses pieds, symboles des mystères religieux et de la rapidité de la vie, cette pieuse demeure était bien réellement le séjour de la prière, du repentir et de la charité. La retraite y était austère autant que la pénitence. Les religieux n'en franchissaient l'enceinte que pour porter au

dehors les trésors de leur pauvreté. Les voyageurs fatigués, les malheureux sans asile ou sans pain, avaient seuls le droit d'y pénétrer. Aussi rien de plus vrai, de plus profond que le sentiment de respect qu'éveillait dans l'âme des habitants des campagnes voisines l'aspect du modeste clocher surmonté de sa croix de fer. Jamais la cloche ne s'y faisait entendre sans que les villageois interrompissent leurs travaux dans les champs par une courte prière ou par une pensée pieuse. Nul n'approchait de ces murs sans qu'il sentît dans son cœur quelque chose de la paix qui régnait dans leur enceinte.

La nuit, quand tout se taisait au loin, le voyageur arrêté, s'étonnait d'entendre tout à coup, entre le sourd murmure du fleuve et les vagues gémissements de la forêt, la voix lente et grave des religieux qui priaient pour le monde endormi.

Un soir, il y avait longtemps déjà que Wilhem était venu à pareille heure sonner à la porte du monastère, deux hommes chemi-

naient en même temps dans la campagne, mais par des sentiers différents. Bien que partis de deux points opposés, ils tendaient évidemment au même but, marchant tous deux dans la direction de la forêt. Arrivé près du monastère, l'un d'eux s'arrêta, paraissant se consulter; puis quittant brusquement le chemin qu'il avait suivi jusque là et qui longeait les murs du couvent, il fit un long circuit, comme s'il eût craint de passer à leur proximité, et regagna, un peu plus loin, le chemin dont il venait de s'écarter.

Pendant ce temps, l'autre voyageur avait atteint la lisière du bois qu'il suivait rapidement, jetant, par intervalle, un coup d'œil inquiet autour de lui. C'était un homme de haute taille, à la tournure hardie. Sa physionomie déjà ridée, quoiqu'il fût encore dans l'âge de la force, portait les stigmates de la débauche ou de longues fatigues. Son front haut semblait recéler une intelligence supérieure, et ses traits animés auraient été beaux s'ils n'eussent laissé transpirer

je ne sais quoi de cynique et de honteux. Au moment de pénétrer dans la forêt, il jeta un dernier regard sur la campagne et s'engagea dans un étroit sentier.

Cependant le premier voyageur arrivait presque en même temps au bord du bois, sur un point peu éloigné. La lune projetant sur toute la campagne sa lumière tranquille, éclairait la marche de l'inconnu dont l'ombre glissait rapidement sur l'étendue des prés. Il était moins grand que celui qui le précédait. Sa figure commune et repoussante portait le cachet de la ruse et de la dissimulation. Son front déprimé, ses yeux enfoncés et toujours inquiets, ses lèvres dont les deux extrémités recélaient un sourire perfide, tout indiquait une nature basse et dangereuse. Entre cet homme et celui qui est apparu tout à l'heure, c'était comme un contraste perpétuel de la force avec la faiblesse, de la ruse avec l'audace. Et pour que tout, d'ailleur, fût en harmonie avec l'expression de leurs visage, tandis que le premier portait d'un air dégagé un costume moitié cavalier

et moitié bourgeois, le second était vêtu d'un habit sévère et d'accord avec la gravité magistrale de sa démarche.

Après s'être retourné plusieurs fois, comme pour s'assurer qu'il n'était vu de personne, il disparut en s'enfonçant furtivement dans les ténébreuses profondeurs du bois...

Une heure plus tard, les deux voyageurs arrivèrent en même temps à une vaste clairière où aboutissaient quatre chemins. Une mare presque entièrement couverte de joncs et de plantes aquatiques s'étendait au milieu. Des peupliers rangés à l'entour promenaient tristement l'ombre de leur feuillage sur la surface verdâtre de l'eau, tandis que de gigantesques sapins s'élevaient au bord de l'enceinte comme des sentinelles silencieuses. Des bruits mystérieux remplissaient ce lieu solitaire. Tantôt c'était la forêt qui faisait entendre, au souffle de la nuit, ses mille voix confuses; tantôt c'étaient les peupliers qui secouaient doucement leurs têtes frémissantes. Quelquefois, au milieu du silence, un cri lugubre passait dans l'air, ou

la surface de l'eau s'agitait tout à coup avec un léger clapotement sous la chute d'un reptile élancé d'entre les roseaux.

Dès qu'ils s'aperçurent, les deux voyageurs s'avancèrent l'un vers l'autre.

— Salut, Carl, dit le plus grand d'un air délibéré.

— Salut, Franck, répondit l'autre avec distraction.

A ces mots, ils s'assirent tous deux sur un vieux chêne renversé par l'orage et promenèrent un regard attentif à l'entrée des quatre sentiers qui débouchaient sur la clairière, comme s'ils s'attendaient à y voir paraître quelqu'un à chaque instant.

— M'est avis, reprit le plus grand, que nous avons devancé l'heure ; ce qui prouve évidemment, ajouta-t-il d'un air goguenard, que la justice humaine n'est point boiteuse, comme on le prétend généralement...

Celui à qui s'adressait cette plaisanterie, se contenta, pour toute réponse, de sourire amèrement.

— Eh quoi ! mon vénérable magistrat,

reprit l'autre en considérant la morne figure de son compagnon, est-ce que les graves préoccupations de la justice troubleraient la sénérité de votre grande âme?

— Est-ce que le soin de tes plaisirs, répondit Carl avec aigreur, aurait achevé de déranger ton cerveau?

— Je demanderai à votre honneur quel est le plus sage de l'homme qui déraisonne ou de celui qui s'ennuie?

— Voilà qui est parlé en homme sensé, dit une voix derrière les deux interlocuteurs.

Ceux-ci se retournèrent brusquement vers le nouveau venu...

C'était Zérick !

VII

Le temps n'avait apporté aucun changement dans la personne et dans l'extérieur de Zérick. C'était toujours ce même rire mordant, ce regard de chat et cet air à la fois doux et cruel. Il portait avec la même coquetterie le costume foncé que nous lui

connaissons. Mais il avait remplacé par une baguette d'acier poli l'ancienne canne à pommeau d'or enrichie de pierreries.

S'asseyant familièrement à la place que lui avaient cédée aussitôt les deux frères, qui s'obstinèrent à rester debout devant lui :

— Comme il vous plaira, dit-il; mais je suis, vous le savez, partisan de l'égalité. Les hommes sont tous égaux à mes yeux, et, si j'ai moi-même quelque supériorité sur eux, ce n'est que par la faculté d'accomplir ce qui, dans leur cerveau, reste souvent à l'état de projet, faute de pouvoir ou d'oser. Il en est un cependant, j'en conviens, que je reconnais meilleur, dans le sens que les hommes sont convenus de donner à ce mot, meilleur que moi, que vous-mêmes, mes excellents disciples, bien qu'il soit pétri de la même boue humaine que vous, et que j'aie plus d'une fois essayé de l'attirer à nous... Mais bast! vos efforts et les miens, j'en suis sûr, n'entameraient pas l'épiderme de sa vertu...

— Quel est cet homme ? demandèrent les deux frères avec colère.

— Un fort beau jeune homme vraiment, d'excellentes manières et d'un esprit très cultivé… Il a nom Wilhem…

— Wilhem ! s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Ah ! l'hypocrite ! dit Franck.

— Je l'ai toujours haï, murmura Carl.

— Ne voulez-vous point le voir, mes amis ?

— Oui, oui ; faites que nous le voyions !… Il faut qu'il soit avec nous…

— Il sera fait selon votre désir. Vous le verrez bientôt,… je vous le promets… Mais parlons d'autre chose… Voici la septième fois que nous nous réunissons ici, pour deviser tous trois à notre aise, en souvenir de l'alliance que nous avons signée à pareil jour, avec le sang du misérable colporteur qui s'était fait, malgré vous, votre maître et le possesseur des pierreries dont il vous avait trouvé les mains pleines. Vous lui avez repris,… ce que vous m'aviez pris… Rien de plus juste… Ce tour m'a beaucoup

diverti... Dès ce moment, bien que vous fussiez déjà en ma possession par suite d'un contrat antérieur, nous entrâmes en communication directe. Et, si vous vous êtes montrés constamment mes disciples dociles et zélés, j'ose me flatter que vous avez toujours trouvé en moi un maître généreux et magnifique. Je vous ai conduits tous deux comme par la main au but de vos désirs... — Toi Carl, tu voulais les honneurs et les dignités, et tu avais, je le reconnais, de précieuses qualités pour y arriver par toi-même. Ambitieux, dissimulé, égoïste, perfide, tu ne me laissais presque rien à faire. La calomnie était ton arme favorite, et tu excellais à frapper les gens par derrière. Tu as fait des prouesses en ce genre, et je t'ai vu détruire les plus solides réputations par le seul effet de ton venin mortel employé avec un art et un à propos admirables.

Carl sourit d'un air de satisfaction à la fois et de remerciement.

— Quant à toi, Franck, poursuivit Zérick, tu n'entends rien à toutes ces subtilités.

Ton ambition, à toi, c'est le plaisir. Jouir de tout et à tout prix, voilà ta maxime. Pour cela que te fallait-il? De l'or, encore de l'or et toujours de l'or? Aussi t'en ai-je donné de quoi rassasier tous tes appétits.

Enfin j'avais promis de vous faire riches et heureux, et j'ai tenu parole... Mais je n'ai point passé de bail avec vous; et, comme je puis au premier jour réclamer, à mon tour, le prix convenu, quoique je n'aie rien arrêté encore quant à l'époque précise, je ne veux pas, quoi qu'il arrive, vous quitter cette fois sans vous donner une marque de ma bienveillance... C'est pourquoi, formez un vœu, exprimez un souhait, comme si ce devait être le dernier de votre vie, et je jure de l'exaucer, pourvu cependant qu'il n'ait rapport ni à la durée de votre existence, ni à votre genre de mort.

A ces mots, Carl baissa la tête sans répondre. Franck lui-même parut interdit, mais il se remit promptement et dit :

— Maître, fais que la roue de la fortune tourne pour moi jusqu'à ma mort...

— Maître, balbutia Carl à son tour, fais que je monte les derniers degrés de la grandeur…

— Vous serez exaucés, répondit Zérick.

A ces mots, il disparut comme il était venu, sans que Franck ni Carl pussent apercevoir seulement trembler derrière lui les feuilles des arbres qu'il avait dû froisser en fuyant. Mais ils entendirent longtemps un éclat de rire sinistre qui alla se perdre peu à peu dans les profondeurs du bois, comme un écho qui s'éteint… Puis, ils reprirent ensemble le chemin de la ville. Carl paraissait abattu, Franck était rêveur…

Quand ils furent sortis de la forêt, Franck recouvra peu à peu son assurance habituelle. Carl, moins soucieux que tout à l'heure, songeait, tout en marchant, aux brillantes promesses de Zérick.

— Frère, s'écria Franck tout à coup, nous laisserons-nous aller à la peur, comme des femmes ou des enfants? Ne ferions-nous pas mieux d'achever gaiement cette nuit et d'inaugurer la nouvelle fortune qui nous attend par de copieuses libations d'un vin

généreux? Il y a dans mon cellier certain vin du Rhin tout à fait digne d'un si grand jour et d'une si belle fête?

— Viens plutôt chez moi, répondit Carl, ma maison est plus près d'ici; et d'ailleurs, ajouta-t-il en lui-même, je ne voudrais pas, pour rien au monde, que l'on me soupçonnât d'avoir passé une nuit entière hors de mon domicile...

En arrivant, Carl, sous prétexte qu'il avait une affaire grave à traiter avec le seigneur Franck, congédia ses gens, leur défendant expressément de venir troubler leur entretien...

Le jour avait paru depuis longtemps lorsqu'un des valets, nonobstant la défense de Carl, se hasarda à frapper à la porte de la chambre, où son maître et le seigneur Franck étaient réunis. Un profond silence avait succédé au bruit des discours étranges et des éclats de rire qui s'y étaient fait entendre durant la nuit... Personne n'ayant répondu, le valet frappa une seconde fois.

— Qu'y a-t-il? demanda enfin une voix

mal assurée, comme celle d'un homme réveillé en sursaut.

— C'est moi, maître, répondit le valet en ouvrant la porte...

Mais aussitôt il fit un mouvement pour se retirer, en apercevant son maître à demi couché sur la table et dormant profondément, parmi une quantité de bouteilles vides, tandis que Franck cherchait à secouer le double engourdissement de l'ivresse et du sommeil.

— Que veux-tu, maraud? dit-il au valet surpris, en frappant avec colère sur la table.

Carl s'éveilla.

— Maître, dit le valet, un religieux demande à parler à Votre Honneur. Il a une importante déclaration à vous faire...

— Au diable le religieux! s'écria Franck.

— Ah! ah! fit Carl dont le cerveau troublé ne percevait que confusément le sens des paroles qu'on lui adressait. — Ah! oui, une dépo... une déclaration... des aveux... C'est bien... qu'on pende ce misérable!...

— Maître, c'est un religieux qui,... hasarda le valet...

— Oui dà! Eh bien, qu'on le brûle!...

— C'est un religieux qui demande à vous parler.

— Qu'il vienne donc.

Un instant après, un religieux entra; mais, à la vue du désordre qui régnait dans la chambre et des deux hommes assis devant une table couverte de débris, il s'arrêta et rabaissa son capuce sur sa figure, comme s'il craignait d'avoir été trompé.

— Je demande à parler au vénérable président...

— Vous êtes devant lui, répondit Carl, affectant un air de dignité qui contrastait ridiculement avec la position dans laquelle il se trouvait.

Après s'être consulté un instant, tandis que Carl s'apprêtait à écrire sa déclaration :

— Je suis, dit-il, un des religieux du monastère de Glücksthal. Envoyé hier par notre supérieur au supérieur d'un couvent voisin, je revenais ce matin, en suivant le sentier qui borde la forêt au-dessus de la vallée, lorsque je m'arrêtai au pied d'un

rocher escarpé pour me reposer, non loin du village de Baumgarten...

— Le sentier,... la vallée,... le rocher,... murmura Carl, que nous importe tout cela !...

— Stupide moine ! fit Franck avec humeur.

Le moine poursuivit sans s'émouvoir :

— Mon approche avait fait fuir une quantité considérable de corbeaux qui s'élevèrent avec de grands cris du fond du ravin.

— Que n'y es-tu tombé toi-même, maudit narrateur ! exclama Franck emporté par la colère.

Le moine impassible lança sur Franck un regard qui le fit rentrer en lui-même. Il reprit :

— Je vis les corbeaux tourbillonner au-dessus de ma tête, puis redescendre dans le ravin et en remonter, en se disputant quelques lambeaux... que je supposai être ceux d'un animal mort.

Carl, que quelques mots de cette déclaration avaient fait pâlir, poussa un profond soupir, en entendant les dernières paroles, comme si

sa poitrine venait d'être soulagée d'un poids énorme.

— Pouah ! ah ! le moine puant ! dit Franck en avalant un grand verre de vin pétillant.

—Mais, poursuivit le moine, je revins bientôt de mon erreur, en voyant tomber à côté de moi quelque chose échappé d'entre les serres des corbeaux, et que je reconnus pour une touffe de cheveux adhérente encore à un lambeau de peau desséchée...

— Tu t'es trompé, moine visionnaire !... Tu mens, vil imposteur ! s'écria Carl hors de lui et sachant à peine ce qu'il disait.

— J'aurais voulu me tromper en effet; mais, étant descendu moi-même, non sans beaucoup de difficulté, au fond du ravin, je me trouvai en face des restes d'un cadavre à demi déterré par les eaux et les oiseaux de proie...

Carl épouvanté se leva d'un bond :

— Eh bien! dit-il, que m'importe ce cadavre? Et que me font à moi les hallucinations de ton cerveau malade ou de ta conscience bourrelée? Prétendrais-tu me faire

peur ?... Et pourquoi me regardes-tu ainsi ? Que demandes-tu enfin.

— Oh ! oh ! dit Franck avec un rire stupide, voyez le moine débauché qui s'est enivré !

Le moine reprit gravement en s'adressant à Carl :

— Je suis venu témoigner de la vérité devant Votre Honneur, afin que vous recherchiez le crime et l'assassin...

— Assassin ! s'écria Franck en se levant avec fureur. Qui a dit que nous étions des assassins? Qui a dit que nous avons commis ce crime ? Quoi ! nous, tuer un misérable colporteur ! Insolent je vais t'envoyer le rejoindre...

En parlant ainsi, Franck, égaré, s'avança en chancelant vers le religieux avec un geste menaçant, tandis que son frère, à qui la terreur avait rendu peu à peu le sentiment de sa position, retombait interdit et tremblant sur son siège.

Le moine s'enfuit épouvanté, et regagna son couvent, l'esprit troublé de sombres

pensées et le cœur en proie aux plus tristes pressentiments. Comme il approchait, il rencontra un homme qui portait sur son dos une valise pesante.

— Ne sauriez-vous m'aider à porter un peu cette valise ? demanda l'inconnu.

— Volontiers, répondit le moine... Mais que contient-elle donc de si pesant ?

— Hélas ! mon père, ce sont les os de ce pauvre colporteur tué, il y a longtemps, près du hameau de Baumgarten, et que j'ai recueillis pour les porter à l'officier de police : ne voulez-vous pas m'accompagner?

— Je le veux, répondit le moine.

Arrivés devant le magistrat, l'inconnu vida sa valise, et le moine raconta ce qu'il avait vu et entendu chez le président.

— Ce sont là de graves présomptions, répliqua l'officier de police, et qui peuvent motiver, de la part de l'autorité supérieure un ordre d'arrestation contre les deux frères. Mais, dans l'absence de preuves matérielles, à quels signes la justice pourra-t-elle reconnaître le vrai coupable?

L'inconnu répondit :

— Celui qui, en entrant dans la salle des audiences, dira le premier : Zérick ! Zérick ! celui-là sera le vrai coupable.

Après ces mots, l'étranger disparut et le moine reprit seul le chemin du monastère.

Carl et Franck furent arrêtés le lendemain aux portes de la ville, d'où ils cherchaient à sortir sous un déguisement. Interrogés par les juges, ils répondirent avec un égal sang-froid ; mais, au moment où on ouvrit la valise pour exposer à leurs yeux les tristes débris qu'elle renfermait, on entendit les os s'entre-choquer avec violence, et la valise s'agita en tout sens, comme si elle eût renfermé, au lieu d'ossements inanimés, un être vivant et furieux ; puis elle s'ouvrit tout à coup comme d'elle-même.

— Zérick ! Zérick ! s'écrièrent à la fois les deux frères...

Cependant les assistants n'avaient rien vu. Mais chacun se signa, excepté Franck et Carl, et l'on remarqua que, dès ce moment, la valise cessa de s'agiter...

On crut généralement que c'était l'âme du pauvre colporteur qui demandait justice.

Franck et Carl, se fiant aux promesses de Zérick et assurés que l'heure fatale n'était pas arrivée pour eux, firent des aveux complets et bravèrent la justice. Convaincus de machinations diaboliques, ils furent condamnés au supplice de la roue. Mais le tribunal décida, pour l'honneur de la magistrature, que Carl serait étranglé dans sa prison.

Jusqu'au dernier moment, il conserva l'espoir que le puissant Zérick allait intervenir tout à coup entre la mort et lui, et accomplir les brillantes promesses qu'il lui avait faites. Au moment cependant où le bourreau, assisté d'un valet, après avoir fait monter le condamné sur un escabeau, lui passait autour du cou la corde fatale :

— Ah ! Zérick ! Zérick ! s'écria-t-il avec l'accent du plus profond désespoir.

— Eh bien ! qu'y a-t-il pour ton service ? demanda le valet du bourreau, en lui frappant légèrement sur l'épaule.

Carl, en se retournant, reconnut la figure de Zérick que, dans son trouble, il n'avait pas remarquée jusque-là.

— Ambitieux, reprit Zérick, te voilà au comble de tes vœux, *tu vas être élevé au-dessus de tous les autres*... Je tiens ma promesse...

Carl acheva son rêve d'ambition dans l'éternité.

Franck subit le supplice de la roue en écumant de rage. Dans un moment où on lui présentait un verre d'eau, plutôt pour prolonger son agonie que pour faire trève à ses horribles souffrances, l'homme qui lui offrait à boire lui dit, en se penchant à son oreille :

— Joueur ! la fortune t'a favorisé jusqu'au dernier moment, *sa roue tourne encore pour toi*...

Un rire infernal passa sur la figure de Zérick...

Franck expira en poussant un horrible blasphème...

. . . .

Le même religieux, dont la visite avait été si fatale à Franck et à Carl, passa un jour entier en prières près des deux corps ; il tenait entre ses mains une petite croix d'acier sur laquelle était gravé le nom de Wilhem.

COMPTER SANS SON HOTE

COMPTER

SANS SON HOTE

(NOUVELLE)

Au commencement du premier Empire, une des plus anciennes maisons de la rue de la Verrerie était habitée par deux vieillards que les liens de l'habitude, à défaut d'une véritable sympathie, avaient étroitement unis. Retirés du commerce, vers la même époque, avec une fortune à peu près égale, M. Legrand et M. Rémond avaient résolu de vivre en commun, afin de vivre à meilleur marché. Un même instinct d'avarice, la seule affinité qui existât entre eux, leur avait suggéré cette combinaison que rien, d'ailleurs, ne justifiait.

Célibataires tous deux, ils appartenaient à de pauvres familles de province, dont ils s'étaient toujours tenus fort éloignés.

Cette sage précaution avait pourtant souffert une exception. Une nièce de M. Legrand, une pauvre veuve, avait été chargée de ce ménage en partie double. Ce choix judicieux était dû à l'esprit éminemment pratique et calculateur de M. Legrand qui, grâce à cette ingénieuse conception, se voyait dispensé de rémunérer pécuniairement les services d'une personne qui avait l'honneur d'être sa parente.

Madeleine laborieuse, active et alerte encore, malgré ses cinquante ans, partageait son dévouement entre ses maîtres, soignant également l'asthme de l'un et la phtisie de l'autre.

M. Legrand occupait, au deuxième étage, un appartement composé de trois pièces, y compris la cuisine. M. Rémond habitait une chambre à l'étage supérieur et Madeleine couchait dans un cabinet attenant à l'appartement de son oncle. Deux fois par jour, à

onze heures et à six heures précises, M. Rémond venait chez son ami, prendre sa part d'un repas plus que frugal. Pendant dix-huit ans que dura l'association, M. Rémond ne manqua d'exactitude que deux fois.

Au moment où commence ce récit, M. Legrand n'avait pas moins de quatre-vingts ans. Son corps était maigre, allongé et anguleux. Ses yeux petits s'enfonçaient sous des arcades bordées de sourcils blancs. Sa bouche aux lèvres minces et serrées exprimait la ruse et la dissimulation. M. Rémond n'annonçait guère plus de soixante-dix ans. Au contraire de son ami, il était gros, court et rebondi. Sa figure large et luisante s'épanouissait dans une expression stéréotypée de jovialité triviale. L'avarice et la gourmandise, ses deux passions favorites, se peignaient tour à tour, selon les circonstances, sur sa face bestiale.

Tels étaient à peu près les deux principaux personnages de ce groupe peu sympathique. Il en existait, cependant, un troisième dont j'ai négligé, à dessein, de parler jusqu'à

présent, comme ne devant figurer qu'au second plan, quoique appelé à jouer dans ce récit un rôle important et décisif... C'était un superbe chat angora apporté par la pauvre veuve, du fond de sa province, dans un vaste panier, et dont elle n'avait pu se résoudre à se séparer. C'était son unique affection. Les veuves sans enfants, aussi bien que les vieilles filles, sont sujettes à ces sortes d'aberrations de l'instinct de la sensibilité. M. Legrand avait bien fait quelques difficultés au moment de la présentation de ce nouvel hôte; mais comme il vivait de peu, à l'exemple de ses maîtres, et couchait, chaque nuit, dans la chambre de Madeleine, il avait fini par obtenir ses grandes et ses petites entrées dans le salon.

Quatre années s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Madeleine chez son oncle. Pendant ce court espace de temps, M. Legrand et M. Rémond avaient vu s'éteindre successivement, dans le plus complet abandon, les derniers survivants de leurs familles respectives. Madeleine seule restait comme légitime

prétendante à la succession non encore ouverte de son oncle. Son dévouement infatigable, ses soins multipliés et constants auraient suffi, à défaut d'autres titres, pour lui mériter cette fortune qu'elle convoitait. Mais M. Legrand, peu sensible de sa nature et encore moins enclin à la reconnaissance, en avait décidé autrement. Il répugnait, d'ailleurs, à son orgueil de parvenu, de laisser son bien à une servante, en la reconnaissant publiquement pour fille de sa propre sœur.

Une pensée de convoitise avait germé, en même temps, dans l'esprit des deux amis. Afin d'augmenter réciproquement leur fortune, dans une éventualité qu'ils étaient forcés de prévoir et qui ne pouvait être éloignée, ils convinrent secrètement de se faire une donation mutuelle de tout ce qu'ils possédaient, en léguant leur bien au dernier survivant.

Quoique cette négociation eût été menée avec beaucoup de prudence, comme elle nécessitait l'intervention d'un notaire, Madeleine

en eut connaissance. Elle en conçut un vif ressentiment contre son oncle qu'elle accusait avec raison, d'ingratitude à son égard. Mais si, comme tous les gens de sa classe, elle savait écouter aux portes, comme eux aussi, elle excellait à dissimuler ses sentiments et ses pensées. Forcée d'opposer la ruse à ce qu'elle appelait une perfidie, elle résolut de déjouer le plan de ses maîtres par une conception hardie et quelque peu diabolique.

Que se passa-t-il alors dans ces trois âmes dévorées secrètement d'un même désir?

L'intimité sembla se resserrer entre M. Legrand et M. Rémond. Ils ne se querellaient plus, comme autrefois, à propos de la pluie et du beau temps, de la cherté des vivres ou de l'abaissement de la rente. Leurs journées se passaient en consultations réciproques sur leur santé. Jamais ils n'avaient paru aussi attachés l'un à l'autre. Jamais d'aussi fréquents témoignages d'amitié n'avaient été échangés entre eux.

Cependant aux yeux d'un observateur tant soit peu exercé, il eût été évident qu'une

pensée hostile se cachait sous ces démonstrations auxquelles ni l'un ni l'autre peut-être ne croyait. Madeleine, témoin intéressé et vigilant, n'avait pas tardé à les deviner tous deux et souriait quelquefois, en les regardant à la dérobée. De moroses et taciturnes qu'ils étaient auparavant, ils étaient devenus tout à coup communicatifs et presque gais.

M. Legrand, le premier, changeant complètement de caractère et de système, s'efforça de démontrer à son ami que leur santé à tous deux, compromise par un régime trop peu substantiel, réclamait impérieusement un peu plus de confort et de bien-être. D'après un conseil insinué plutôt qu'exprimé par Madeleine, il alla même jusqu'à proposer à son ami, pour deux jours de la semaine, deux repas plus soignés et plus abondants et dont chacun ferait les frais à son tour. Cette proposition fut acceptée avec joie par M. Rémond, dont elle flattait la gloutonnerie, tout en augmentant ses chances de succession très raisonnablement fondées sur une notable différence d'âge et

sur une incontestable supériorité de forces vitales.

Il s'engagea alors, entre les deux vieillards, une étrange partie dont Madeleine convoitait secrètement les enjeux et faisait quelquefois varier les chances à son gré. Lorsque M. Legrand était l'amphitryon, le poivre, les épices et les mets les plus succulents étaient servis à M. Rémond sous toutes sortes de déguisements. Les vins généreux, les plus exquises friandises surexcitaient tour à tour sa gourmandise, tandis que M. Legrand ne manquait jamais d'alléguer une indisposition qui le privait d'appétit. Lorsque, au contraire, c'était le tour de M. Rémond de traiter son ami, la table offrait à peine suffisamment à manger pour un seul convive, et il se hâtait de tout dévorer. Pendant cette opération laborieuse, le sang affluait vers sa tête, ses joues devenaient bleues et son asthme menaçait, à chaque instant, de l'étouffer.

Le 15 janvier 1809, M. Legrand, enveloppé dans une robe de chambre à grands ramages,

dont le tissu usé laissait voir la trame, était étendu, selon sa coutume, dans une vaste dormeuse au coin du feu. La neige chassée en tourbillons contre les vitres produisait dans la salle une demi-obscurité, bien que la journée ne fît que commencer. Deux bûches brûlaient en gémissant au fond de l'âtre.

C'était le tour de gala de M. Legrand. La table était préparée et le déjeuner aurait dû être déjà servi depuis une demi-heure. M. Rémond, chose rare à pareil jour, se trouvait en retard. Ce grave événement préoccupait vivement Madeleine et son oncle.

— Onze heures et demie, dit M. Legrand en regardant sa pendule avec étonnement... C'est inconcevable... Voilà la première fois depuis dix-huit ans...

— Dites la seconde, mon oncle, s'il vous plaît, interrompit Madeleine, en recommençant, pour se donner une contenance, là disposition du couvert qu'elle rétablissait aussitôt dans le même ordre. Vous avez déjà oublié le 2 décembre 1804.

— Ah ! oui... le jour du couronnement de l'Empereur...

— Le jour où brûla, à force d'attendre sur le feu, ce fameux plat de macaroni qui vous avait coûté bon, cependant.

— Trois livres quinze sous, Madeleine, je me le rappelle parfaitement... Que Dieu pardonne à ce malheureux Rémond! Mais ces déjeuners finiront par me ruiner, à moins...

— A moins, continua Madeleine achevant la pensée de son maître, à moins que le cher homme ne s'empiffre si bien, un beau jour... qu'il n'ait plus jamais besoin de déjeuner...

— Madeleine, vous êtes une méchante langue...

Ces paroles furent dites avec un sourire que M. Legrand essaya vainement de comprimer et qui n'échappa point à la rusée servante.

— Quant à moi, mon oncle, je vous avoue que je n'aime point les gloutons... M'est avis que la gourmandise est un gros péché qui porte avec lui sa punition...

— Aurais-tu remarqué déjà quelque symptôme fâcheux ?...

— Dame ! le digne homme a le cou bien court. Son asthme augmente tous les jours et, au train dont il va...

— Oh ! notre ami, je l'espère, n'en est pas encore là... Mais tu m'y fais penser... Serait-il malade aujourd'hui, ce cher Rémond ?

La réponse de Madeleine fut arrêtée par un coup de sonnette qui fit tressaillir l'oncle et la nièce.

— C'est lui ! s'écrièrent-ils à la fois.

En même temps, Madeleine alla ouvrir la porte d'un pas précipité.

C'était lui, en effet.

Il entra tout essoufflé, armé de son parapluie que Madeleine s'empressa de reporter dans l'antichambre. Après avoir secoué, sans plus de cérémonie, la neige qui couvrait son chapeau, il vint s'asseoir à sa place accoutumée.

— Ces commis de la Trésorerie, dit-il en manière d'excuses, sont d'une lenteur à

faire damner les pauvres rentiers. Ajoutez à cela que ceux-ci assiègent les guichets, dès le matin, comme une meute de chiens affamés.

— Vous avez pu toucher votre rente, n'est-ce pas? demanda vivement M. Legrand avec une inquiétude qui n'avait rien d'affecté.

— Assurément, puisque me voici. J'aurais plutôt couché à la porte. J'ai confiance dans le nouveau gouvernement; mais je tiens surtout à l'exactitude en affaires ... Les bons comptes font les bons amis.

Tandis qu'il parlait ainsi, M. Rémond aspirait, avec volupté, l'odeur d'un appétissant macaroni que Madeleine venait de débarrasser de son couvercle avec un geste triomphant.

— Que pensez-vous de cette couleur dorée? demanda M. Legrand, enfonçant lentement la cuillère dans la croûte épaisse et luisante du mets favori de son ami.

— Je pense qu'elle a pour moi, comme pour tout autre, une prodigieuse vertu de fascination, et que le parfum de ce parme-

san convient mieux à notre âge, mon cher Legrand, que le parfum des roses.

Tout en souriant par manière d'encouragement, celui-ci faisait passer sur l'assiette de son ami les deux tiers du plat en question, tandis que lui-même en prenait à peine suffisamment pour y goûter. Il ajouta à demi-voix :

— Je suis mal portant aujourd'hui...

— A votre aise, mon ami; cela est fort lourd, en effet, et pourrait vous charger l'estomac, que vous avez très délicat, je le sais.

Au bout de quelques instants, l'assiette de M. Rémond était complètement dégarnie. Ce que voyant, M. Legrand ne put s'empêcher de s'écrier :

— A la bonne heure! mon cher ami. Je vois avec plaisir que vous faites honneur aux talents de Madeleine.

En ce moment, M. Rémond fut pris d'un violent accès de toux qui dura plusieurs minutes, pendant lesquelles M. Legrand et Madeleine semblaient s'interroger du regard.

— Le poivre domine, balbutia le patient, quand l'accès fut un peu calmé.

— Un verre de bordeaux là-dessus, mon cher Rémond, et il n'y paraîtra plus.

En disant cela, il lui remplit son verre jusqu'au bord...

Deux côtelettes de porc, sauce piquante, un demi-homard fortement assaisonné, sous prétexte d'en faciliter la digestion, avaient suivi, à des intervalles très rapprochés, le plantureux plat de macaroni...

Le repas tirait à sa fin... Il ne restait plus sur la table que quelques débris du dessert et plusieurs flacons de liqueurs auxquels il avait été fait des emprunts considérables.

M. Rémond se trouvait alors à peu près dans cet état de torpeur qui accompagne, dit-on, le travail de la digestion chez le boa constrictor. Sa figure était violacée et bouffie. Ses yeux dilatés semblaient vouloir sortir de leur orbite. Ses veines gonflées se dessinaient en relief sur ses tempes, le long desquelles descendaient, de temps en temps, de grosses gouttes de sueur...

Madeleine avait disparu... M. Legrand, la tête penchée en avant, le sourire sur les lèvres et l'œil ardemment fixé sur la figure stupide de son hôte, semblait poursuivre, en silence, l'exécution d'une pensée caressée longtemps et dont l'accomplissement ne pouvait être éloigné.

Dans un moment où M. Rémond venait de porter à sa bouche un assez volumineux fragment de nougat, M. Legrand saisit vivement une bouteille de madère sec qu'il avait jusque-là tenue en réserve, comme un général prêt à faire jouer sa dernière batterie. Après en avoir versé un plein verre à son ami, il le regarda boire avec une curiosité inquiète. Celui-ci, contre son habitude, avala la liqueur dorée sans la déguster, comme s'il eût perdu, par l'excès, la faculté la plus précieuse pour lui. Ce signe, d'un diagnostic infaillible, fit passer un rapide éclair dans les yeux de M. Legrand... Il lui versa un second verre.

— Allons, mon cher Rémond... On dit que c'est le lait des vieillards.

M. Rémond porta automatiquement le verre à ses lèvres... Il était évident qu'il avait perdu la conscience de ses actes... Ce n'était plus qu'une machine à absorption.

M. Legrand ajouta, en baissant la voix, d'un air et d'un ton qui voulaient être aimables :

— Vous voyez que je ne désire pas la mort de ceux dont je dois hériter.

— Hériter ! s'écria M. Rémond que ce mot sembla réveiller, et qui se leva brusquement. Qui parle d'hériter ici ?

Il fut interrompu par un accès de toux plus violent que le précédent et qui le renversa suffoqué sur son siège.

A cette vue, M. Legrand fit un mouvement pour se lever ; mais une réflexion soudaine l'arrêta et il considéra, avec un irrésistible sentiment de terreur, le corps immobile et les yeux dilatés de son ami qui restaient fixés sur lui avec une expression menaçante... Au bout d'un instant de cette muette contemplation, il lui sembla que l'éclat extraordinaire de ce regard vitreux se changeait

en une pointe d'acier qui s'enfonçait dans sa poitrine...

Épouvanté, il allait appeler Madeleine, lorsqu'elle parut sur le seuil de la porte du salon, comme si elle eût attendu ce moment pour se montrer.

S'étant approchée de M. Rémond, elle considéra quelque temps la figure de l'infortuné sur laquelle des tons blafards commençaient à se substituer aux teintes violacées de l'apoplexie.

— Je savais bien, moi, dit-elle froidement, en adressant à son oncle un coup d'œil d'intelligence, que cela devait finir ainsi... Avais-je pas raison de dire que la gourmandise est un vilain péché?....

M. Rémond avait glissé sur le plancher, comme une masse inerte. Il ne donnait plus aucun signe de vie. La prédiction de Madeleine s'était réalisée...

Deux jours plus tard, M. Legrand fit faire à son ami des obsèques modestes auxquelles furent invités quelques voisins complaisants. Quant à M. Legrand lui-même, il s'était

trouvé trop indisposé pour pouvoir lui rendre ce suprême service. Le spectacle qu'il avait eu sous les yeux l'avait ému plus profondément qu'il ne s'y était attendu. Son organisation très nerveuse en reçut une secousse violente. Ses forces épuisées depuis longtemps par une nourriture trop parcimonieusement mesurée ne purent résister à une pareille commotion. Il fut contraint de se mettre au lit. Madeleine avait proposé de faire venir un médecin ; mais il s'y refusa, sous le prétexte que les visites de médecin coûtaient trop cher. Elle insista néanmoins et finit par vaincre sa résistance... Depuis qu'elle ne craignait plus de voir la succession lui échapper, la prévoyante nièce avait à cœur de mettre sa responsabilité à couvert.

Le docteur prescrivit des aliments légers et des boissons un peu toniques ; mais le malade, sous l'empire d'une visible préoccupation, repoussait obstinément tout ce qui lui était présenté... La faiblesse augmentait. La fièvre, après avoir miné le corps,

avait fini par envahir le cerveau... Dans son délire il croyait assister aux derniers moments de son ami et s'imaginait que l'on voulait le conduire au même résultat par l'emploi du même régime. Un jour que Madeleine l'avait contraint d'avaler un mince fragment de volaille, sa figure se décomposa subitement, et on l'entendit murmurer d'une voix oppressée : « Ce homard m'étouffe ». Un autre jour, après avoir bu une cuillerée d'une potion cordiale, il s'écriait, avec tous les signes de la plus grande frayeur, en portant la main à sa gorge : « Oh ! cette liqueur me brûle ! »

Il mourut d'inanition, au bout de quelques jours, victime de cette bizarre hallucination...

Madeleine, après les formalités d'usage, fut mise en possession de la fortune de son oncle doublée de celle de M. Rémond. Ses vœux étaient comblés. La pauvre paysanne devenue riche subitement cachait avec peine, sous sa robe et son voile de deuil, la joie dont son cœur était inondé. Retirée

dans son appartement, où personne n'était admis, elle tâchait de se familiariser avec sa nouvelle position, et étudiait en secret le rôle si nouveau pour elle de femme riche...

Un soir, assise devant son feu, après avoir soigneusement fermé à double tour la porte d'entrée de l'appartement, ainsi que celle du salon, elle récapitulait en elle-même les différentes sources de ses revenus et additionnait les chiffres de ses rentes diverses, se promettant bien, par de meilleurs placements, de leur faire produire de plus gros intérêts.

Tout en abandonnant son imagination à ce séduisant mirage, Madeleine qui, malgré sa nouvelle fortune, était restée une femme économe et laborieuse, travaillait à un ouvrage de couture... Près d'elle était une petite table, sur laquelle brûlait, dans un chandelier de cuivre, une modeste chandelle. — L'usage de la bougie n'était pas encore descendu à cette époque, dans les classes bourgeoises. — A ses pieds, son chat fidèle, son

inséparable compagnon, se tenait gravement assis devant la cheminée, les yeux à demi clos dans une attitude rêveuse et recueillie.

Dans un moment où la main caressante de sa maîtresse venait de passer sur son dos, il s'élança sur ses genoux comme pour lui témoigner sa reconnaissance et sa joie. Tandis qu'il tournait sur lui-même, par ce mouvement familier à ceux de son espèce, avant de se pelotonner à son aise dans sa place accoutumée, sa queue longue et touffue effleura le lumignon de la chandelle. Une flamme légère accompagnee d'une forte odeur de roussi courut aussitôt tout le long de son épine dorsale. En sentant ses âpres morsures, il fit un bond prodigieux qui renversa la table. Madeleine s'étant penchée pour retenir le chandelier, mit le feu à la garniture de tulle noir qui ornait son bonnet. Par un geste rapide, elle porta les mains à sa tête pour arracher sa coiffure. Ce mouvement irréfléchi communiqua le feu aux manches de sa robe qu'elle portait flottantes, selon la mode de ce temps. De là il gagna

la guimpe qui recouvrait sa poitrine. En un instant, elle se vit entourée de flammes... Affolée, brûlée sur toutes les parties de son corps, elle courait, en criant, autour de la chambre, appelant du secours d'une voix étouffée.

Au contact de ses vêtements, les rideaux de la fenêtre avaient pris feu à leur tour, et jetaient dans la chambre une clarté rougeâtre. Le chat effrayé continuait à bondir de meuble en meuble, en poussant des miaulements sonores, qui se mêlaient, en les dominant, aux cris de son infortunée maîtresse... C'était une scène digne de l'enfer... Bientôt on n'entendit plus que les miaulements du chat... Madeleine était tombée asphyxiée... Les voisins avertis par le tumulte et par la fumée s'étaient élancés vers l'appartement du deuxième étage. Après avoir réussi à enfoncer la double porte de l'antichambre et du salon, ils se trouvèrent en présence d'un cadavre à demi carbonisé...

Le chat s'était enfui par la porte entr'ouverte. Il ne parut plus, depuis ce jour, dans

l'appartement. Comme s'il voulait cacher à tous les regards sa honte et son malheur, après le terrible accident qui avait entièrement consumé sa robe, et détérioré son individu, il déserta la maison qui avait été le théâtre de son désastre. Il vivait le jour dans les caves et ne se hasardait que la nuit dans les rues ou sur les toits. Comme tous les malheureux, il était devenu farouche et fuyait la société de ses semblables.

La succession de Madeleine étant tombée en déshérence fit retour à l'État.

LE DOCTEUR FORNARIUS

LE DOCTEUR FORNARIUS

(CONTE FANTASTIQUE IMITÉ DE L'ESPAGNOL)

Le soleil dorait de ses derniers rayons la flèche aiguë de la principale église de Gœttingue, lorsque le docteur Fornarius, après avoir congédié la foule de ses disciples, rentra dans son cabinet. Un poêle en fonte placé au milieu entretenait dans la chambre une chaleur douce. On était au mois de décembre, et la vie sédentaire du bon docteur l'avait rendu fort frileux. Une épaisse couche de neige couvrait les rues qui commençaient à devenir désertes, et la bise soufflait avec force aux vitraux des maisons gothiques.

L'habitation du docteur Fornarius était située à l'extrémité d'un faubourg et complètement isolée des maisons voisines. La haute muraille qui l'environnait servait d'enceinte à un petit jardin tout ombragé d'arbres verts et semé de plantes rares qu'il cultivait de ses propres mains, avec un soin jaloux.

Les fenêtres, d'ailleurs constamment fermées, défendaient aux regards profanes de pénétrer dans l'intérieur de la demeure du sage, et la porte s'ouvrait bien rarement pour un petit nombre d'élus.

Cette existence mystérieuse, jointe à l'austérité extrême de ses mœurs, n'avait pas moins contribué que la diversité et la profondeur réelle de ses connaissances à étendre au loin la réputation du savant Fornarius. On le disait surtout versé dans les sciences occultes et initié à tous les arcanes de la cabale.

A peine, ce jour-là, venait-il de s'installer, non sans un vif sentiment de plaisir, dans son grand fauteuil de cuir usé, tenant ouvert sur ses genoux son livre favori,

qu'un léger coup fut frappé à la porte de son cabinet.

— Entrez ! s'écria Fornarius visiblement contrarié. Ah ! c'est vous, Frank, ajouta-t-il aussitôt d'une voix plus douce, à la vue du jeune homme qui s'avançait timidement. Asseyez-vous là d'abord et réchauffez vos mains gourdes. Vous me direz ensuite ce qui vous amène.

En parlant ainsi, Fornarius indiquait à l'étranger un siège placé près de son fauteuil.

Le jeune homme, après s'être débarrassé de son chapeau et de son manteau blanchis par la neige, s'assit d'un air embarrassé à la place qui lui était désignée. Fornarius fixa quelque temps sur lui un regard scrutateur tempéré par la bienveillance.

C'était un tout jeune homme, dont la physionomie candide, encadrée dans les mèches tombantes de sa chevelure blonde, était relevée par un front haut où respirait l'intelligence. Ses yeux habituellement rêveurs s'illuminaient parfois d'une pensée

ardente. Fornarius l'affectionnait entre tous ses disciples, à cause de ses aptitudes merveilleuses et de son zèle pour l'étude.

— Maître, dit-il tout à coup en levant vers le docteur un regard mal assuré, votre leçon d'aujourd'hui m'a vivement intéressé. Vos savantes recherches sur les *effets* et sur les *causes* accusent un esprit supérieur et subtil à qui rien n'échappe, qui sait également remonter au principe caché de toutes les choses et distinguer le lien invisible qui les enchaîne les unes aux autres...

— Mon fils, interrompit Fornarius avec une gravité modeste, il y a sans doute au fond de ces investigations de la philosophie un puissant attrait et un but digne d'une noble ambition. Oui, je crois qu'il existe, sous l'enveloppe superficielle de chaque chose, une parcelle de la vérité éternelle et un rayon détaché de la science suprême. Mais ils sont infiniment rares ceux à qui il a été donné de les recueillir. Dieu me préserve, quant à moi, du fol orgueil de me croire du nombre de ces esprits fortunés!

— Oh! maître! s'écria Frank avec enthousiasme, vous l'avez dit; c'est un noble but que la vérité! *Chercher*, voilà la vie ! *Connaître*, voilà la fin! Et moi aussi je brûle de savoir... Cher maître, ajouta-t-il en baissant tout à coup la voix, comme pour une confidence importante, laissez-moi vous ouvrir mon cœur...

— Parlez, mon ami, dit Fornarius avec empressement, parlez en toute confiance.

— Je vous l'avouerai, répondit Frank en hésitant, de tous les avantages que vous devez à vos profondes études, le plus admirable, le plus précieux à mes yeux, c'est de pouvoir prédire et expliquer l'avenir.

— Il est vrai, mon fils, que j'ai réussi quelquefois à lire dans le livre de la destinée; mais, croyez-moi, l'ignorance vaut mieux souvent que le savoir, et il y a de terribles désillusions attachées à la satisfaction de ce désir téméraire.

— Quelles que soient ces désillusions, mon père, puisque vous daignez m'autoriser à vous donner ce nom; je les accepte et je m'y

soumets d'avance, si vous voulez bien, en m'initiant aux mystères de la nécromancie, me révéler les chances diverses que l'avenir me réserve. Croyez que ma reconnaissance...

A ces paroles, Fornarius attacha ses deux petits yeux perçants sur Frank qui ne put s'empêcher de rougir. Un sourire imperceptible effleura les lèvres du docteur.

— J'aurais voulu vous faire renoncer à ce projet, reprit-il ; mais, puisque je ne puis y parvenir, je dois vous prévenir que ma science n'agit que sur les *événements* et sur les *faits,* et non sur les *sentiments* et les *pensées*. Ainsi, la nécromancie me dit bien que vous arriverez, par mes soins, à une haute fortune ; mais, si arrivé là, vous vous souviendrez du pauvre Fornarius, voilà ce que je ne puis prévoir.

— Oh ! mon bon, mon excellent maître, s'écria Frank, pouvez-vous croire que j'oublierai jamais le service que vous m'aurez rendu ?

— Allons, vous le voulez, reprit Fornarius. Eh bien, j'y consens... Mais il se

fait tard... Nos opérations et nos recherches pourront se prolonger fort avant dans la nuit, et je ne consentirais pour rien au monde à vous exposer au danger de rentrer seul à votre domicile au milieu de la nuit, dans cette saison... Acceptez l'hospitalité que je vous offre de bien bon cœur. Demain matin, vous serez libre d'aller reprendre vos occupations journalières.

— J'accepte volontiers, mon cher maître, votre proposition obligeante. Si vous le permettez, j'attendrai le jour dans cette chambre...

— Non pas, s'il vous plaît ; vous êtes jeune, vous avez besoin de repos. Une nuit tout entière sans sommeil ne convient ni à votre âge, ni à votre organisation. Quant à moi, qui suis habitué aux veilles, celle-ci ne changera rien ni à mon régime, ni à ma santé. Avec votre permission, c'est dans ma chambre à coucher que vous irez achever votre nuit, tandis que j'attendrai ici le retour de la lumière...

Sans laisser à son hôte le temps de ré

pondre, Fornarius agita le cordon d'une sonnette qui fit accourir sa vieille gouvernante.

— Marthe, dit le docteur, faites un bon feu dans ma chambre à coucher et mettez des draps blancs dans mon lit. Frank y prendra ma place pour cette nuit... Mais allez auparavant me chercher, dans l'armoire dont voici la clé, une de ces bouteilles au long col, cachetées de rouge, qui sont sur le second rayon.

Après que Marthe lui eut apporté ce qu'il avait demandé : — C'est bien, dit le docteur ; maintenant laissez-nous et tenez-vous prête à revenir, dès que je vous appellerai.

— Ceci, poursuivit-il en présentant un verre à Frank, et faisant sauter les liens qui retenaient le bouchon de la bouteille, tiendra notre esprit éveillé et fortifiera notre estomac contre la fatigue. Je bois à vos succès, mon cher néophyte, et souhaite que, pour vos débuts dans la carrière des honneurs, vous obteniez bientôt le bonnet de docteur, objet de votre ambition...

Les verres se choquèrent. Frank, pour faire

honneur au vin de Fornarius, autant qu'à sa cordiale hospitalité, avala d'un seul trait le liquide doré qu'on venait de lui verser...

En ce moment, un coup violent frappé à la porte du cabinet fit tressaillir Frank sur sa chaise.

— Qu'est-ce donc? dit Fornarius d'un ton colère. Marthe aurait-elle oublié la consigne que je lui ai donnée? Que peut-on me vouloir à une pareille heure?

Un vieillard que Frank reconnut d'abord pour le serviteur de confiance de son oncle, entra brusquement.

— Meinherr Frank, dit-il hors de lui, hâtez-vous de revenir à la maison; votre oncle se meurt...

— Se pourrait-il? s'écria Frank.

— Hélas! Meinherr, la goutte dont il souffrait si cruellement, lui est montée, dit-on, dans la poitrine, et son médecin assure qu'il n'a plus que quelques heures à vivre...

— Un si digne homme et un si bon parent! murmura Fornarius vivement ému.

— Je regrette, mon cher Frank, l'interrup-

tion de notre entretien; mais partez, vous n'avez pas un instant à perdre.

— Allez donc, dit Frank, se tournant vers le messager. Je vous suis aussitôt.

Puis, se rasseyant et regardant Fornarius interdit : Je vois ce que c'est, dit-il; c'est une de ces paniques auxquelles la santé de mon oncle, un peu altérée par les excès, nous a habitués. L'accès aura été plus violent cette fois; mais il n'y a aucun danger sérieux. Continuons, je vous prie, notre entretien; car je suis impatient de savoir...

Fornarius, de plus en plus surpris, venait à peine de reprendre le cours de ses explications, lorsqu'un second messager entra en poussant des gémissements.

— Ah! mon Dieu! Quel malheur! Mon bon maître! mon excellent maître!...

— Eh bien? demanda Frank avec vivacité.

— Il est mort!

— Mort, dis-tu? En es-tu bien sûr?

— Hélas! Meinherr il a rendu l'âme entre mes bras, après vous avoir vainement demandé plusieurs fois...

— Mon oncle! mon cher oncle! s'écria Frank, en cachant sa figure dans ses mains, que je le voie encore! courons...

— Arrêtez, mon ami, dit Fornarius. La douleur vous égare. Après avoir négligé d'assister aux derniers moments d'un parent qui vous chérissait, et dont l'héritage vous était assuré, ne craignez-vous point que cet empressement tardif ne soit attribué aux basses suggestions de l'intérêt pers sonnel?

— Eh! voulez-vous, Fornarius, que j'abandonne la maison de mon oncle à la rapacité des gens à gage et au pillage des étrangers? Qui donc, si ce n'est moi, se chargera de faire rendre les honneurs funèbres à celui qui fut mon second père? Non, non, n'essayez pas de me retenir; rien ne saurait m'empêcher d'accomplir un devoir sacré...

— Partez donc, répliqua Fornarius, et que le ciel protège un si digne fils!...

Quelques jours après, Frank, dans l'appareil du deuil le plus sévère, entrait dans le cabinet de Fornarius.

— Mon oncle, dit-il au docteur, m'a institué son légataire universel. Je suis riche et je ne veux me priver ni des leçons que vous m'avez promises, ni des conseils de votre expérience. J'ai conçu de vastes projets dont je vous ferai part ultérieurement. En attendant, suivez-moi, si vous m'êtes véritablement attaché. Nous ne nous quitterons plus. Abandonnez cette maison et renoncez à votre place. Nous demeurerons ensemble; ma fortune sera à votre disposition.

– Il m en coûtera sans doute de rompre mes habitudes, et je ne suis plus d'âge à commencer un nouveau genre de vie. Mais n'importe; il ne sera pas dit que Fornarius aura refusé quelque chose à son ami Frank. Je vais m'occuper immédiatement de la vente de ma maison.

— Je vous l'achète, mon brave Fornarius, et, dès ce moment, si l'offre vous convient, vous pouvez me considérer comme votre débiteur de la somme de *vingt-cinq mille florins*.

— Soit; voilà qui est convenu. Avec cela il me sera permis, au moyen d'une petite

rente, de récompenser les longs services de ma vieille gouvernante.

— Comme il vous plaira.

Fornarius suivit son élève. Bientôt, grâce à ses leçons et aussi au crédit dont il jouissait auprès des membres influents du conseil de l'Université, Frank obtint, à la suite d'un examen public, le diplôme de Docteur. Ce titre, qui le faisait l'égal de son maître pour le rang, sinon pour le mérite, altéra bien un peu, à la vérité, les marques de déférence et de respect qu'il se plaisait à lui accorder auparavant. Mais Fornarius, qui n'attachait d'importance qu'à la réalité des sentiments, s'aperçut peu de ce changement.

Frank était assez riche pour se passer du secours des emplois publics. Mais son ambition avait augmenté avec sa fortune. La mort de son oncle laissait vacante une place de professeur dans l'une des facultés de Gœttingue. Frank convoita ce second héritage, et après un *intérim* d'un an, confié à un pauvre savant, pour laisser au jeune postulant le temps de prendre au moins l'apparence d'un

homme, Fornarius parvint encore, en invoquant la mémoire de l'oncle, à faire nommer le neveu pour son successeur.

Le désir de se distinguer stimula le goût naturel de Frank pour le travail. Fornarius lui servait à la fois de guide dans ses études et comme d'un répertoire vivant des connaissances humaines. Son mérite brillait d'autant plus qu'il était moins en rapport avec son âge. Ses leçons étaient suivies par un auditoire nombreux et choisi. Son nom commençait à se répandre dans le monde savant.

Cependant Fornarius était passé, par une transition rapide, du rôle de maître à celui d'émule et d'ami, puis enfin de ce dernier à celui de conseiller privé. Frank, dans l'ivresse de ses succès, ne se souvenait guère de son ancien maître que pour utiliser à son profit son savoir et son crédit.

Les préoccupations de la science et de l'ambition lui avaient enlevé jusqu'au souvenir des *vingt-cinq mille florins* promis en échange de la maison de Fornarius et pour

lesquels l'honnête docteur n'avait d'autre garantie que la parole de l'acquéreur.

Un jour, cependant, Fornarius se hasarda, après bien des combats avec lui-même, à présenter, à ce sujet, une humble requête au nouveau docteur.

— Meinher Frank, lui dit-il timidement — car, depuis longtemps, Fornarius avait contracté l'habitude de faire précéder le nom de son ancien élève de cette appellation respectueuse —, il y a cinq ans aujourd'hui que j'ai l'honneur de vous aider de mes conseils, et je puis me rendre à moi-même ce témoignage qu'ils ne vous ont pas été tout à fait inutiles.

— Est-ce à dire que j'aie manqué à ce que je vous devais? répliqua Frank avec hauteur.

— Je ne dis pas cela précisément, Meinher.

— N'êtes-vous pas traité chez moi comme mon égal?

— Je ressens, comme je le dois, l'honneur d'une telle condition.

— De quoi vous plaignez-vous donc enfin?

Et pourquoi rappeler la date et l'importance des services que vous m'avez rendus ?

— C'est que, Meinher, il y a précisément cinq ans que j'ai quitté ma petite maison.

— Eh ! qu'importe ?

— C'est que, ajouta Fornarius avec embarras, c'est que la pauvre Marthe attend encore le premier quartier de la pension que je devais lui payer sur les *vingt-cinq mille florins* que vous m'aviez promis.

— Me croyez-vous capable de manquer à ma parole ? Et n'est-ce que l'intérêt personnel qui vous a déterminé à me suivre ? Il est bien temps, vraiment, de songer à une telle bagatelle, quand je suis moi-même tout occupé de votre avenir et de notre commune fortune... Écoutez-moi, Fornarius. Il y a en ce moment une chaire vacante à Vienne. C'est un poste important et qui peut porter bien haut un homme habile. Vous êtes bien dans l'esprit du ministre de qui relève cet emploi. Demandez pour moi cette faveur ; elle me sera accordée sur votre recommandation, j'en suis certain. Alors nous partons

ensemble, et je pourrai enfin m'acquitter envers vous avec quelque noblesse.

La réputation de Frank était parvenue jusqu'à la capitale de l'Autriche. Sa nomination à la chaire qu'il sollicitait ne se fit pas attendre, et bientôt, ainsi qu'il l'avait annoncé, il partit pour Vienne en compagnie de Fornarius.

Les connaissances qu'il déploya dans cette sphère élevée du professorat donnèrent un nouveau degré de célébrité à son mérite. En peu de temps, toute l'Allemagne citait avec admiration le savoir immense et l'éloquence du professeur Frank. Sa fortune grandit avec sa renommée. Il fut pourvu successivement de plusieurs sinécures bien rétribuées,qui n'étaient, en quelque sorte, que des témoignages de l'estime particulière du gouvernement. Enfin, le doyen du conseil s'étant retiré, à cause de son grand âge, Frank fut nommé pour le présider à sa place.

Fornarius jugeant alors que l'ambition de son ancien élève devait être satisfaite et que ses conseils lui devenaient désormais inutiles,

songea d'autant plus sérieusement à prendre congé du nouveau dignitaire, que, depuis longtemps, il gémissait en secret de l'indifférence croissante et des manières de plus en plus hautaines de Frank à son égard.

— Meinher, — balbutia Fornarius tremblant d'émotion et peut-être de regret, — vous voilà riche et comblé d'honneurs... Pour moi, je me fais vieux, mon dévouement ne vous servirait à rien. Il est temps que je pense à me retirer...

— Je ne le permettrai pas, assurément. Pour rien au monde, je ne voudrais consentir à me priver de votre expérience et de vos services, honnête Fornarius...

— Mais, Meinher, je ne puis, à mon âge, rester dans la position précaire...

— Ingrat! Osez-vous appeler précaire la position indépendante et honorable que vous occupez dans ma maison?...

— Si seulement, ajouta Fornarius d'un air suppliant, vous daigniez vous souvenir des *vingt-cinq mille florins*...

— Quoi donc ? Faudra-t-il que je ne

trouve jamais en vous qu'un créancier acharné, et me croyez-vous un débiteur insolvable? Je n'aurai garde aujourd'hui de remettre entre vos mains une somme qui vous confirmerait peut-être dans la folle pensée de vous séparer de moi.

— Mais Meinher, repliqua Fornarius, les larmes aux yeux, vous ne refuserez pas du moins pour la vieille Marthe...

— Encore cette femme! En vérité, c'est quelque chose d'étrange que l'obstination de certaines gens à mêler les choses futiles aux intérêts les plus importants, et à vouloir contraindre les personnes haut-placées à partager leurs préoccupations mesquines... Je suis fâché, mon brave Fornarius, de voir que vous me rendiez si peu de justice... Encore un peu de patience, encore un effort, et je touche au but et je monte le dernier échelon de la puissance!... Entendez-vous cela, mon vénérable savant? Le premier ministre, ajouta-t-il en baissant la voix, est bien usé par l'âge et par les fatigues. Il a de l'estime pour vous, docteur; il faut lui

conseiller le repos. Il m'a pris moi-même en affection. L'empereur, dit-on, fait quelque cas de mes talents. Agissons, chacun de notre côté, sur votre ami, pour le déterminer, quand le moment sera venu, à faire à Sa Majesté une proposition en ma faveur...

Dès ce jour, Fornarius rendit de fréquentes visites à son illustre ami, qui aimait son caractère simple et honnête, autant qu'il estimait son prodigieux savoir. Le ministre le consultait souvent sur ses affaires privées, aussi bien que sur les questions d'intérêt public, et Fornarius servant à la fois l'ambition de Frank et la santé du ministre, détermina ce dernier à faire agréer à l'empereur sa démission et la nomination de son protégé..

Le dernier vœu de Frank était enfin accompli. La fortune l'avait conduit, comme par la main, au faîte des honneurs. Il dit pour toujours adieu au professorat, et quitta sa demeure bourgeoise, pour aller habiter un des plus magnifiques palais de Vienne.

La foule de courtisans, de solliciteurs et de personnages de tout rang qui encom-

braient les antichambres, dans les premiers jours de son installation, rendit inutiles les efforts de Fornarius pour arriver jusqu'au nouveau ministre.

Enfin, les portes s'ouvrirent à ses instantes supplications, et ce fut avec une crainte respectueuse que le bon docteur monta le riche escalier de ce séjour de la grandeur, dont il avait lui-même facilité l'entrée à Frank.

Au moment où l'huissier de service auprès du ministre annonça le docteur Fornarius, Son Excellence fit signe à deux secrétaires qui écrivaient sous sa dictée, de se retirer.

— Ah ! Monseigneur ! — s'écria Fornarius, dès qu'ils furent sortis —, ne puis-je pas dire mon ami ?...

— Que voulez-vous de moi ? demanda froidement le ministre.

— Que vous me donniez l'hospitalité... Depuis que vous m'avez laissé seul dans votre dernière maison, elle a été vendue par vos ordres, et je me trouve absolument sans asile et sans ressources...

— Vos exigences ont lassé ma générosité, Meinher Fornarius; mes bontés ont seules encouragé la nouvelle incartade, dont vous vous rendez coupable en ce moment. Je croyais que vous auriez du moins compris les devoirs que m'imposent les hautes fonctions dont je suis investi et la distance qu'elles ont mise pour toujours entre vous et moi...

— Le ciel me préserve de manquer au respect que je dois à votre dignité! Mais que Votre Excellence daigne remarquer que je suis étranger en cette ville...

— Et qui songe à vous y retenir?...

Fornarius, à cette observation cruelle, essaya vainement de cacher une larme qui, descendant entre les rides profondes de sa joue, alla se perdre dans les touffes grisâtres de sa longue barbe.

— Monseigneur, reprit-il en tombant aux genoux du ministre, j'ai tout abandonné pour vous suivre. J'ai renoncé, sur votre demande, à ma place de professeur et aux occupations qui étaient ma seule ressource et

mes seuls plaisirs. Il ne me reste pas même aujourd'hui de quoi me rendre jusqu'à Gœttingue... Je n'ai d'espoir qu'en vous...

— Suis-je donc votre caissier ?

— Cependant, Monseigneur, les *vingt-cinq mille florins* pour lesquels vous m'avez donné votre parole...

— Insolent ! Si j'ai eu la faiblesse de faire cette promesse à un misérable nécromancien, avez-vous pu vous flatter que le ministre ratifierait les engagements arrachés à l'inexpérience de la jeunesse? Sortez, malheureux, et retournez à votre maison et à vos occupations diaboliques.

— Monseigneur, pitié pour ma vieillesse ! Il se fait tard, la nuit est noire, la neige couvre les chemins...

— Sortez ! vous dis-je, ou j'appelle mes gens...

— C'est inutile, — répliqua Fornarius, se relevant fièrement et attachant sur le ministre ses deux petits yeux perçants. — Et puisque Votre Excellence me refuse un abri dans son palais de Vienne, je ferai bien, je le

vois, de rester désormais dans ma petite maison de Gœttingue...

En achevant ces paroles, Fornarius agita le cordon d'une sonnette... Frank promena autour de lui un regard interdit et reconnut bientôt qu'il se trouvait encore à la même place dans le cabinet du docteur Fornarius...

— Marthe! cria le docteur à la vieille gouvernante qui venait d'entrer, reconduisez Meinher Frank jusqu'à la porte de la rue... Je ne suis pas assez sot pour céder ma chambre et mon lit à un simple *bachelier de Gœttingue.*

Il ajouta, en se tournant vers Frank qui franchissait déjà le seuil du cabinet.

— Meinher Frank, souhaitez, je vous prie, le bonsoir de ma part à votre digne oncle... Que Dieu lui accorde bonheur et longue vie !...

LES CHIENS DU GUET

LES CHIENS DU GUET

(RÉCIT HISTORIQUE)

Le récit qui va suivre est d'une parfaite authenticité, malgré son apparence légendaire, et l'événement qu'il retrace vit encore dans la mémoire d'un grand nombre d'habitants de la ville de Saint-Malo, où il s'est perpétué par une tradition constante. Une dame d'une haute piété, qui était aussi, à ses heures, une grande artiste, en a raconté, en notre présence, les détails particuliers et les dramatiques incidents. Elle-même les avait recueillis, dans son extrême jeunesse, de la bouche d'une personne qui fut l'amie intime de l'héroïne de cette tragique histoire.

Ce récit sera simple et court, l'auteur désirant par-dessus tout lui conserver son caractère de vérité historique. Toutefois, avant de le commencer, quelques renseignements sont nécessaires pour les personnes qui ne connaissent pas cette pittoresque cité bretonne, campée au bord de la mer, tout près du rocher qui recouvre la dépouille mortelle de Châteaubriand, comme pour protéger son dernier sommeil.

Avant la révolution de 1789, Saint-Malo, place de guerre et ville maritime, entourée encore aujourd'hui de murailles bastionnées, défendue, au Nord, par un château fort, faisait avec les Indes un commerce considérable qui l'avait rendue l'une des villes les plus florissantes du littoral de l'Océan. Cette prospérité excitait la jalousie de l'Angleterre, avec d'autant plus de raison que, dans plusieurs rencontres, des croiseurs malouins avaient capturé des navires anglais revenant des Indes.

Deux fois, en 1693 et en 1695, leurs flottes tentèrent d'exercer des représailles sur leur

implacable ennemie, en la bombardant. En 1758, ils descendirent dans la baie de Cancale, se portèrent sur Saint-Malo et incendièrent plusieurs navires et magasins. Là devaient se borner leurs tentatives et leurs exploits.

Cependant, ses opérations commerciales avec les pays lointains et ses perpétuels combats sur mer avec les Anglais avaient eu pour effet d'enlever de Saint-Malo presque toute la jeunesse et la portion virile de sa population. Des aventuriers, des malfaiteurs venus de tous les pays infestaient la ville et ses environs. Les navires laissés à sec sur la grève étaient pillés presque toutes les nuits. La municipalité était impuissante à réprimer ces brigandages. Les hommes du guet ne suffisaient pas à protéger les personnes et les propriétés.

C'est dans ces circonstances que le corps municipal imagina d'adjoindre à ses agents de la sûreté une meute de chiens, dressés à cet effet, et que l'on appela les *chiens du guet*. Ils étaient au nombre de trente et

vivaient enfermés, pendant le jour, et soigneusement attachés dans une casemate du fort de la Hollande, qui a conservé le nom de *chenil*.

Ces animaux, d'une force extraordinaire, ne recevaient qu'une nourriture insuffisante, composée de viande crue, et que l'on feignait de leur disputer, afin d'exciter leur férocité. Les agents du guet préposés à leur garde, et reconnaissables à leur costume, pouvaient seuls les approcher impunément. Tous les soirs, avant la fermeture des portes, ils étaient amenés, un par un, et lâchés autour des murs de la ville.

Grâce à la vigilance ardente de ces sentinelles d'une nouvelle espèce, Saint-Malo vit ses navires respectés et les malfaiteurs disparaître de son enceinte.

A cette époque, Saint-Malo et Saint-Servan, séparés administrativement, étaient reliés matériellement au moyen de deux ponts de pierre que recouvraient souvent les hautes marées. Cette difficulté de communication n'empêchait pas, cependant, les rela-

tions de voisinage et d'affaires entre les deux villes. Des alliances de famille s'étaient établies. Des liens de société ou de plaisirs s'étaient formés. Des invitations s'échangeaient, bien souvent, d'une rive à l'autre.

Un jour les notables habitants de Saint-Malo furent invités à une fête qui devait être donnée dans un château voisin de Saint-Servan, à l'occasion du mariage de Mlle Claudia de B*** avec M. Albert V***.

Il s'agissait de la signature du contrat. La famille de B***, tres riche et appartenant à l'aristocratie bretonne, avait fait de grands préparatifs. Un repas splendide, suivi d'une soirée et d'un bal, avait attiré toute la société élégante de Saint-Malo. Le château de B*** situé à un demi-kilomètre de Saint-Servan avait été préparé pour recevoir et retenir, au besoin, les familles étrangères à la localité.

Mlle de B*** avait dix-huit ans. Elle était blonde, d'une nature nerveuse et délicate, avec des yeux d'un bleu foncé où la sensibilité semblait sommeiller. Quoique d'une

finesse extrême, ses traits avaient quelque chose d'arrêté. Elle avait le regard long et la physionomie rêveuse.

Parmi les nombreux aspirants qu'attiraient autour d'elle sa fortune et sa beauté, mademoiselle de B*** avait distingué Albert V***, jeune officier de marine, recommandé seulement par de brillants états de service et par plusieurs actes de courage, le tout rehaussé d'une charmante figure et d'une tournure élégante. Il était, d'ailleurs, aussi brun que Claudia était blonde. Son teint avait cette couleur de bistre foncé que donnent aux visages des marins d'Europe les âcres caresses de la brise de mer et les chaudes effluves du climat des tropiques.

Comme tous les sentiments profonds et durables, celui-là avait été alimenté longtemps par les obstacles opposés à son développement. Né du hasard, d'une rencontre fortuite, il avait acquis promptement les proportions d'une passion indomptable. En vain les parents de Claudia lui représentaient les désavantages d'une pareille union. L'héri-

tière d'une grande fortune et d'un des plus anciens noms inscrits au nobiliaire breton ne pouvait pas s'allier à un jeune homme qui n'avait pour tout bien que son courage et pour perspective une carrière remplie de dangers et qui devait le tenir presque constamment éloigné de sa famille : à cela Claudia répondait qu'elle était assez riche pour deux, et que la noblesse des sentiments de celui qu'elle aimait valait bien les vertus héraldiques symbolisées sur le blason des de B***, Quant aux absences fréquentes, résultat inévitable de la vie du marin, Albert avait promis de saisir la première occasion de donner honorablement sa démission.

Pendant longtemps, le jeune officier, à qui l'accès de la maison était interdit, fut forcé de se contenter des occasions assez rares où il lui était permis de rencontrer mademoiselle de B***. Un regard échangé, quelquefois un serrement de main, à la dérobée, leur tenaient lieu de paroles et de protestations. Presque chaque jour,

Albert franchissait la distance qui le séparait de la demeure de mademoiselle de B***, dans l'espoir de l'apercevoir. Ce n'était qu'un éclair de bonheur, mais cet éclair lui avait montré la charmante figure de celle qu'il aimait; un sourire l'avait récompensé; un regard lui avait dit d'espérer.

Enfin, un jour, cette porte contre laquelle se brisaient, depuis si longtemps, ses rêves de bonheur et ses aspirations les plus ardentes, s'ouvrit devant ses pas... Claudia avait triomphé de la résistance de ses parents... La demande d'Albert fut agréée et le mariage fixé à une date très rapprochée.

On était à la fin de février. Le contrat fut conclu le six mars suivant. L'acte présenté, après le dîner, à la signature des invités, se couvrit promptement des noms les plus recommandables par la naissance ou la fortune. Les salons métamorphosés, pour la circonstance, en salles de bal, splendidement éclairés et décorés avec une merveilleuse élégance, furent rapidement envahis par la

foule des danseurs. La joie et le plaisir rayonnaient sur tous les fronts. Le bonheur le plus complet éclatait sur les traits si fins et si doux de la fiancée. Albert s'oubliait à la contempler et buvait l'ivresse dans chacun de ses regards... Mais, pour lui, l'esclave de la discipline, l'ivresse ne pouvait pas être l'oubli du devoir... Son service, un service important, exigeait sa présence à Saint-Malo avant le milieu de la nuit.

A onze heures, il manifesta l'intention de se retirer. Les instances de ses amis et de sa future famille, les prières mêmes de Claudia ne purent vaincre sa résolution. Il la supplia seulement de lui accorder quelques minutes pour un entretien sans témoins. Les usages, la proximité de leur mariage fixé au surlendemain autorisaient cette infraction aux lois de la bienséance. Ils se retirèrent dans un petit salon qui servait de boudoir à madame de B***. Claudia était pâle d'émotion. Un sentiment de crainte vague lui serrait le cœur. Elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit, sur le divan. Albert se mit à ses genoux, et,

écartant ses mains qu'elle avait posées sur son visage, comme pour cacher ses larmes, il lui dit :

— Chère Claudia, je n'ai pas voulu vous quitter, même pour quelques heures, sans vous laisser un souvenir qui fera que nous ne serons pas complètement séparés.

En disant cela, il lui présenta un médaillon renfermant son portrait. Par un mouvement rapide comme sa pensée, Claudia le saisit et le serra contre son cœur.

— Permettez, dit Albert, que je le suspende moi-même à votre cou, et jurez-moi qu'il ne vous quittera jamais.

— Oh ! oui, je vous le jure...

En prononçant ces mots, elle s'inclina, et Albert passa autour de son cou la petite chaîne d'or qui retenait le médaillon. Troublée, hors d'elle-même, Claudia se rejeta en arrière. Elle semblait près de succomber à une émotion qui lui était inconnue... Albert se releva et la soutenant entre ses bras :

— Je puis partir maintenant, lui dit-il,

puisque j'emporte un gage de votre affection, et que mon image et mon souvenir vous resteront...

— Pourquoi partir? Ne faites-vous pas déjà partie de notre famille? Ma mère donnera des ordres pour qu'une chambre vous soit réservée dans le château. Si, cependant, elles ont été toutes promises et retenues pour nos invités, on vous trouverafacilement, dans la ville, un appartement pour cette nuit... Restez, je vous en conjure... Je ne sais pourquoi... J'ai peur... Si ce bonheur, qui est si proche, allait nous échapper!...

— Ne cherchez pas à me retenir, chère Claudia... Un service indispensable exige ma présence à Saint-Malo. L'espace de temps qui m'a été accordé pour m'absenter va bientôt expirer... La discipline militaire a des rigueurs inflexibles... Ce serait mal inaugurer notre bonheur que de manquer aujourd'hui à mon devoir et à l'honneur.

Il ajouta, en souriant : — Je ne consentirais,pour rien au monde, à garder les arrêts le jour de mon mariage... Adieu... Adieu.

En disant ces mots, il posa sur le front de Claudia un chaste baiser.

Alors il sortit précipitamment du boudoir, traversa l'antichambre, et, saisissant son manteau, il s'élança dans la rue...

Claudia écouta quelque temps le bruit de ses pas sur les pavés. Puis, elle monta rapidement à sa chambre et ouvrit sa fenêtre, malgré le froid de la nuit, afin de tâcher de l'apercevoir encore. La nuit était sombre. De gros nuages couraient dans le ciel s'écartant, de temps en temps, pour laisser passer un pâle rayon échappé du disque de la lune. La marée montante commençait à faire entendre son murmure profond.

Au bout d'un moment, Claudia crut entrevoir une ombre qui courait rapidement sur la grève. Quelques instants plus tard, elle referma la fenêtre et s'assit tremblante, anéantie, sans savoir pourquoi. Elle avait d'horribles pressentiments.

Sa mère et sa femme de chambre entrèrent en même temps. Mme de B*** gronda doucement sa fille sur ce qu'elle appelait des

enfantillages, et l'embrassa tendrement, après avoir ordonné à Yvonne (c'était le nom de la jeune servante) de la déshabiller. Restée seule avec cette fille, Claudia refusa de se coucher. Elle consentit seulement à quitter sa toilette, et, vêtue d'une robe de chambre, elle se résolut à passer la nuit sur une chaise longue. Yvonne ne voulut pas se séparer de sa jeune maîtresse à laquelle elle était fort attachée.

Une demi-heure à peine s'était écoulée, que Claudia se lève brusquement en poussant une exclamation. Yvonne, qui commençait à s'endormir, se réveille en sursaut, et toute surprise.

— N'avez-vous pas entendu? dit Claudia. Un cri est parvenu à mon oreille. Il me semble qu'une voix a prononcé mon nom.

La femme de chambre ouvre la fenêtre et écoute. On n'entendait que le souffle haletant de la brise de mer et le bruit crépitant des vagues déferlant sur le rivage. Elle referma la fenêtre...

Avant le jour, les invités du château s'é-

taient retirés dans les chambres qui leur avaient été désignées. D'autres avaient reçu une gracieuse hospitalité dans les principales maisons de la ville. Claudia, épuisée par la fatigue et les émotions, avait fini par succomber au sommeil. Mais son sommeil était agité et traversé par de funestes visions, qui toutes lui représentaient l'image d'Albert en danger de périr et l'appelant à son secours. Étrange, mais incontestable faculté de divination donnée quelquefois aux âmes profondément troublées!....

Il était un peu plus d'onze heures et demie lorsque Albert quitta la demeure de sa fiancée. L'heure de la fermeture des portes de la ville approchait... Albert courait sur la grève, plutôt qu'il ne marchait. Son chemin le plus direct devait être de traverser le pont établi dans l'axe du château de B***. Il n'y était pas encore parvenu, lorsqu'il s'aperçut qu'il était déjà recouvert par la marée montante. Il se dirigea alors, par un assez long détour, mais en redoublant de vitesse, vers le second pont situé un peu plus loin. La vague com-

mençait à mordre ses assises. Albert le franchit d'un élan et arrive aux pieds des murs de la ville. Il court à la porte qui lui fait face... Cette porte venait de se fermer. Il frappe... Il appelle, il crie... Rien ne répond à son appel... rien qu'une voix lointaine et menaçante, la voix d'un chien qui semble se diriger vers lui... Albert pâlit... Une lumière affreuse se fait tout à coup dans son esprit... Il se trouble, il tremble, lui qui n'a jamais tremblé, dans un abordage, devant les sabres et les haches des ennemis... C'est qu'il entrevoit, dans ce moment, la mort la plus cruelle que l'imagination épouvantée puisse se représenter, la mort dans l'isolement, la nuit, la mort sans gloire, une longue agonie dans les plus affreuses tortures, la mort sous les dents de chiens furieux... *les chiens du guet !*

Cette pensée a glacé son sang dans ses veines... Il est sans armes... que faire ?... Derrière lui les remparts de la ville, devant lui la mer, dont les vagues accourent écumantes, en grondant, comme autant de bêtes

féroces qui réclament aussi leur proie... Un instant, il hésite, il se demande si la mort qu'elles lui apportent ne serait pas préférable aux tortures qui l'attendent. Moment d'angoisse!... Mais non, ce serait le suicide, ce serait une lâcheté aux yeux des hommes et un crime aux yeux de Dieu, qui le jugera dans quelques instants....

Mais déjà il est trop tard pour réfléchir au parti qu'il doit prendre... A la voix qui s'est fait entendre au loin, d'autres voix ont répondu... Les aboiements se rapprochent plus distincts, plus nombreux, et plus furieux... Ils éclatent à sa droite et à sa gauche... Tout moyen de salut lui est enlevé... La mort l'étreint de toutes parts... Alors, l'infortuné, comme un athlète qui se prépare au combat, jette loin de lui son manteau qui gênerait ses mouvements... Puis, levant les yeux au ciel, il implore la miséricorde divine et adresse un suprême adieu à celle qui lui était promise et qu'il ne reverra plus...

Il était temps... Le premier chien arrive sur lui et d'un bond s'élance sur sa poitrine.

Albert le saisit entre ses bras nerveux et s'efforce de l'étouffer, mais il reçoit de terribles morsures et le rejette avec violence sur le pavé. L'animal, rendu plus furieux, se relève et bondit de nouveau. Un autre accourt, puis un autre et d'autres encore... En un instant, Albert est entouré, déchiré... Son sang coule de toutes parts... Ses vêtements n'existent plus... Il est nu sous la dent de ses ennemis comme autrefois les martyrs sous la dent des fauves du cirque... Ses mains elles-mêmes, dévorées et privées de leurs doigts ne peuvent plus le défendre... Ses forces l'abandonnent... Il tombe en jetant dans la nuit le nom de Claudia ! Cri superflu ! Suprême adieu ?... En vain il se débat encore, en vain il essaie d'écarter ses bourreaux... Ses efforts mêmes ne servent qu'à exciter leur fureur... Quelques minutes à peine se sont écoulées et déjà son cœur a cessé de battre... Ce cœur, tout rempli de l'image de Claudia a été arraché de sa poitrine...

Le lendemain matin, les hommes préposés à la garde des chiens s'étant présentés pour

les emmener, trouvèrent les débris sanglants de leur festin nocturne. Les restes d'Albert — horrible réalité d'une métaphore vulgaire —!, Ses restes furent emportés dans la ville et enterrés, le surlendemain, dans le cimetière, avec les honneurs militaires, au milieu du concours de toute la population malouine...

Malgré toutes les précautions prises pour en atténuer l'effet, l'horrible nouvelle parvint aux oreilles de Claudia, qui tomba comme foudroyée. Lorsqu'elle reprit l'usage de ses sens, elle avait perdu la raison. Elle ne la recouvra que longtemps après l'événement qui la lui avait enlevée. Tout ce qui lui rappelait, même indirectement, la sanglante tragédie qui avait pour jamais détruit son bonheur, lui causait des commotions violentes. La vue d'un chien la faisait tomber en syncope. Le nom seul de ces animaux, prononcé en sa présence, la jetait dans un trouble inexprimable.

Au bout de deux ans, cependant, le calme se rétablit par degrés dans cet esprit troublé. Il ne lui restait qu'un grand fond de tristesse

que rien ne pouvait vaincre et une prostration physique qui se traduisait par une extrême pâleur. Les pensées religieuses envahirent son âme. Les pratiques de la dévotion paraissaient seules apporter quelque soulagement au chagrin qui la dévorait lentement. Elle prit le voile dans un couvent dont elle ne tarda pas à devenir la supérieure. Sa vie exemplaire et pleine d'austérités lui avait mérité cette distinction.

Elle vécut dès lors dans une retraite absolue, ne recevant d'autres visites que celles de Mlle C***, son amie d'enfance, la seule qu'elle eût admise dans la confidence de ses chagrins, avant son entrée en religion. C'est à elle aussi qu'elle avait remis le portrait d'Albert, en lui recommandant de le détruire, afin que rien ne survécût, après la mort de la religieuse, de l'amour profane et malheureux qui avait troublé les derniers jours de sa vie mondaine.

Quatre années à peine après son entrée au couvent, la jeune supérieure mourait épuisée par le chagrin, mais remplie d'espé-

rance, pleurée comme une martyre, honorée comme une sainte.

Mlle C*** a tenu sa promesse. Le portrait d'Albert n'existe plus.

Le jour qui suivit la fin tragique du jeune officier de marine, un arrêté de la municipalité de Saint-Malo supprima les chiens du guet. Ils furent empoisonnés...

Un siècle a passé sur cette lamentable histoire, dont les souvenirs commencent à s'effacer. Je me suis efforcé de les recueillir avec un soin scrupuleux, en essayant seulement de recomposer, par la pensée, les péripéties du drame lugubre dont le dénouement n'eut pas de témoins.

LA PART A DIEU

LA PART A DIEU[1]

(LÉGENDE)

Le vent et la neige battaient en tourbillons les vitraux gothiques du vieux manoir de Craon. C'était le cinq janvier. La journée touchait à sa fin. La campagne paraissait comme ensevelie sous un immense linceul, et le rideau de brumes qui semblait avoir été tiré, depuis le matin, entre la terre et le ciel, s'épaississait de plus en plus. Partout régnaient la solitude et le silence.

Situé sur un rocher, au milieu d'une forêt dépouillée par l'hiver et les autans, le vieux

1. Expression populaire.

château élevait tristement dans l'air son toit sombre et ses tourelles menaçantes. On eût dit un oiseau de proie planant sur la contrée.

Dans une salle d'où la vue s'étendait sur le grand chemin, le sire Gontran de Craon était assis devant une vaste cheminée, où commençaient à s'éteindre, en se couvrant de cendres, les débris d'un feu que l'on avait négligé de ranimer.

A l'un des angles se tenait debout son fils Elric, dans une attitude rêveuse. C'était un jeune homme de dix-sept ans environ, de la tournure la plus élégante. Sa figure, encadrée par des cheveux d'un blond soyeux et doré, respirait je ne sais quel mélange de mélancolie et de fierté qui attirait.

De temps en temps, ses regards se portaient sur son père, dont la physionomie habituellement froide et dure, exprimait, en ce moment, l'impatience et la contrariété la plus vive. Ses épais sourcils gris se rapprochaient par un mouvement fréquent. Son front haut, terne et dévasté par l'âge, était

traversé par deux larges plis qui se creusaient plus profondément à chaque instant.

Ces signes habituels d'une colère contenue n'étaient pourtant que le résultat de cette sorte d'irritation nerveuse causée par une attente prolongée, qui a dégénéré en une inquiétude croissante.

En effet, le baron de Craon attendait depuis fort longtemps, peut-être pour la première fois !

Comme nous l'avons dit, c'était le 5 janvier, et le sire de Craon avait convié à un grand repas tous les seigneurs de la contrée, afin de célébrer, en commun, la fête des Rois. C'était tout un événement, car on n'aurait peut-être pas trouvé, à cent lieues à la ronde, un seigneur plus hautain et plus avare que le baron Gontran de Craon. Et voilà plus d'une grande heure qu'il attendait ! Et tout semblait indiquer que son attente serait vaine ! Pas un cavalier, pas un valet ne s'était encore montré aux alentours

Tous ces seigneurs, qu'il avait offensés en plus d'une rencontre, avaient-ils résolu

de venger leurs griefs personnels, en lui faisant cet affront ? Était-ce une conspiration, ou le résultat d'un hasard inexplicable ?

Déjà plus de vingt valets avaient été envoyés dans différentes directions. Les chemins et les sentiers connus avaient été explorés sans résultat. Aucun pied d'homme ou de cheval n'avait laissé son empreinte sur la surface unie de la neige, et la nuit devenait de plus en plus sombre !

Huit heures sonnèrent à l'horloge du château. Le sire de Craon se leva brusquement et se mit à parcourir la salle à pas précipités.

— Me faire un pareil outrage, à moi Gontran de Craon ! murmura-t-il. Oh ! ils me le paieront cher !... Et puisqu'ils n'ont pas voulu choquer le verre avec moi, par la mordieu ! je saurai bien les forcer à choquer leurs épées contre la mienne !

La figure du vieux seigneur, tandis qu'il prononçait ces paroles, avait pris une expression de haine presque féroce.

— Mon père, hasarda timidement Elric,

peut-être votre colère est-elle sans fondement... Les chemins ont été couverts par la neige, au point qu'il ne serait pas prudent de s'y aventurer... Les seigneurs nos voisins auront craint quelque accident fâcheux.

Charmé de trouver un prétexte de décharger sa colère sur quelqu'un, le baron s'arrêta court devant son fils.

— C'est-à-dire que je suis injuste, à votre avis, beau sire! lui dit-il.

— Mon père, se hâta de répondre Elric, Dieu me préserve de le penser jamais!...

Au bout de quelques minutes, le baron reprit comme se parlant à lui-même :

— Faudra-t-il donc abandonner aux valets l'aubaine d'un pareil repas?

Cette fois, la pensée dominante du baron venait de lui échapper, car il était encore plus avare qu'orgueilleux.

En ce moment, un valet vint annoncer qu'une troupe de jeunes cavaliers, que la nuit avait écartés de leur chemin, venaient d'entrer dans la cour, demandant l'hospitalité jusqu'au lendemain.

— On ne peut arriver plus à propos, répondit le baron ; ce sont, je n'en doute pas, d'honnêtes gentilshommes ; et, puisque mes conviés m'ont fait défaut, ceux-là prendront leur place... Qu'on les introduise aussitôt.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées après que cet ordre eût été donné, que plusieurs étrangers entrèrent dans la salle où le baron et son fils les attendaient.

C'étaient six jeunes seigneurs en costume de chasse, et qui ne paraissaient nullement fatigués d'avoir marché toute la journée, à travers un pays qui leur était inconnu. Ils se présentèrent comme autant de gentilshommes du pays normand. Invités à venir chasser le sanglier dans une forêt appartenant à un seigneur de leurs amis, ils s'étaient égarés vers la fin du jour.

Du reste, leur extérieur et leurs manières répondaient parfaitement à cette assertion. Ils portaient avec une certaine grâce fanfaronne, un élégant costume de chasse à boutons d'or, fermé sur la poitrine et serré au-dessus de

la hanche par une ceinture de cuir. Un couteau de chasse, dont la poignée en corne de cerf représentait une tête de mort, pendait à cette ceinture. Des hauts-de-chausses en peau de daim enfermaient leurs jambes et leurs cuisses et en accusaient les proportions élégantes et fermes. Leurs bottines, en cuir de Cordoue, étaient ornées d'éperons d'or. Une toque de velours surmontée d'une plume noire et coquettement posée sur le côté de la tête achevait de donner à leurs personnes un certain air d'assurance et de forfanterie qui ne pouvait convenir qu'à de jeunes seigneurs habitués à commander aux autres et à ne jamais douter d'eux-mêmes.

On se mit à table. La salle magnifiquement éclairée, la table servie avec recherche, les valets couverts d'une livrée éclatante, tout indiquait suffisamment les prodigalités et le cérémonial d'un repas d'apparat.

— Messires, — dit le baron de Craon, désireux de faire tourner cette circonstance au profit de son orgueil, — daignez excuser, je vous prie, la médiocrité de mon hospitalité

et la frugalité de mon repas... Par extraordinaire, je n'attendais personne aujourd'hui.

Ce mensonge vaniteux fit rougir Elric, qui se détourna pour présenter son verre au valet placé derrière lui. Les jeunes seigneurs échangèrent, à la dérobée, un regard et un sourire. Les valets, avertis sans doute par un signe de leur maître, ne laissèrent échapper aucune marque de surprise.

— Messire Baron, répondit celui des étrangers qui paraissait le plus âgé, votre hospitalité est magnifique, et ce qu'il vous plaît d'appeler votre frugalité ferait envie à un roi.

— Par ma barbe future! reprit celui qui semblait être le plus jeune, voilà qui est parler à propos! M'est avis que c'est demain la fête des Rois!

— Que ne tirons-nous la fève, ajouta un troisième, pour savoir à qui de nous écherra la royauté de cette nuit?...

— Nous ne reconnaissons pas d'autre roi que le maître de céans, fit un autre, et c'est à sa santé seulement que nous devons boire.

— Messires, répondit le baron, d'un air de dignité satisfaite, je céderai volontiers, pour cette nuit, ma royauté modeste à celui de vous que le sort aura favorisé... En attendant, je bois de grand cœur à la santé de vos seigneuries.

En disant cela, le baron présenta son verre plein à l'encontre de celui de ses hôtes. Elric tendit le sien avec une certaine répugnance. Les paroles et surtout les manières de ces étrangers avaient je ne sais quoi de cynique qui lui causait un secret malaise.

Au moment où le baron heurtait la paroi extérieure de son verre contre ceux de ses hôtes, il ressentit une secousse violente pareille à une commotion électrique, et son verre se brisa en mille petits fragments, comme s'il eût été frappé par la foudre. Le baron laissa échapper un horrible blasphème qui fit sourire les étrangers. Un des éclats du verre avait blessé légèrement un des doigts de sa main. Quelques gouttes de sang tombèrent sur la nappe et se mêlèrent au vin qui s'y était répandu...

— Il existait sans doute quelque félure invisible sur le verre de Votre Seigneurie, fit observer un des convives. Pure négligence de votre sommelier !

Les valets se hâtèrent de faire disparaître les traces de ce petit accident et l'un d'eux présenta un nouveau verre au baron, en ayant soin de le remplir jusqu'aux bords.

Afin de prouver à ses hôtes qu'il n'était pas homme à s'émouvoir pour quelques gouttes de son sang versées par hasard, le baron avala d'un seul trait cette rasade d'un vin généreux. Cette sorte de forfanterie, qui rentrait d'ailleurs dans ses habitudes, fut acclamée comme un trait d'héroïsme. Il affecta, dès ce moment, une gaieté extraordinaire. De leur côté, les convives redoublèrent d'entrain et de propos dont la liberté blessa plus d'une fois les oreilles d'Elric...

Bientôt un valet parut et déposa sur la table un plateau supportant un gâteau d'un jaune luisant et doré...

— Le gâteau ! Voilà le gâteau du roi ! A

moi la fève! crièrent à la fois tous les convives.

Sur l'ordre du baron, un jeune page saisit un couteau et divisa le gâteau en huit parts, en désignant la part de chacun. Le baron, par courtoisie, voulut être nommé le dernier ; mais, soit hasard, soit flatterie adroite du jeune page, le dernier lot conféra la royauté au maître du château.

Des toasts joyeux et de bruyants vivats firent retentir la salle.

Au même moment des voix se mirent à chanter, au-dessous de la fenêtre, dans l'idiôme du pays, une sorte de complainte, dont nous donnons ici la traduction.

Le vent du nord gémit à travers la nuit sombre,
Et nous n'avons, Seigneur, pour nous guider dans l'ombre,
Que l'ardente lueur qui brille à vos vitraux !
Pas un abri sur terre ! Au ciel pas une étoile !
Nos pieds nus sont meurtris et nos corps, pour manteaux,
Contre le vent des nuits n'ont qu'un lambeau de toile !
Mon bon Seigneur, qui vous chauffez au coin du feu,
Oh ! donnez-nous la part à Dieu !

— Peste soit des manants ! s'écria le sire de Craon tout en colère. Belles litanies vrai-

ment pour un jour de fête!... Buvons, amis, et réjouissons-nous, pour ne pas ouïr pareille psalmodie!

— Buvons au noble sire de Craon, répétèrent en chœur tous les jeunes seigneurs.

Lorsque le bruit se fut un peu calmé, les voix recommencèrent à chanter du dehors:

Nous avons cheminé tout le jour dans la neige,
Et nos genoux tremblants se dérobent sous nous...
Nous prierons saint Gontran, afin qu'il vous protège.
Nous chanterons Noël pour vos fils et pour vous.
Et quand vous donnerez le signal de la guerre,
Nos corps, pour vous défendre et du fer et du feu,
Formeront devant vous une double barrière,
Si vous donnez la part à Dieu!

— Par l'enfer! murmura le baron, je ne connais point cette chanson.

— Je ne l'ai jamais entendue, ajouta Ulric, et pour le sûr, elle n'est pas de ce pays.

— Nous ne l'avons jamais non plus ouï chanter au pays normand, dirent les jeunes seigneurs, en baissant la tête d'un air embarrassé.

Un instant après, les voix reprirent sur un ton plus ferme où le reproche se mêlait à la prière :

Ton cœur, noble Seigneur, est sourd à nos prières,
Et notre voix s'éteint dans le fracas des verres...
Dans leur chenil bien chaud entends hurler tes chiens!
Bientôt tes chiens aussi vont faire chère lie!
Mais nous, gens de la glèbe et malheureux chrétiens,
De tes chiens aujourd'hui le sort nous fait envie;
Car nous ne possédons ni pain, ni feu, ni lieu...
Oh! donne-nous la part à Dieu!

— Je vous donne à tous les diables, race maudite!

Un éclat de rire général accueillit cette saillie du baron, qui ordonna aux valets de remplir de nouveau les verres.

— Mon père, fit Elric qui s'était approché de la fenêtre, ce sont deux vieillards... Ne pourrions-nous leur faire l'aumône de quelques reliefs de notre repas? L'usage, du moins, le commande ainsi.

— M'est avis, à moi, que c'est un méchant usage de donner son bien aux vagabonds.

Les deux mendiants reprirent d'une voix plus faible :

Pitié! Seigneur! pitié! Nous n'avons plus d'haleine,
Nos membres sont brisés et nous avons bien faim!
Pour fêter ce saint jour, aux serfs de ton domaine,
Pour la première fois, jette un morceau de pain!

Le givre en glaçons pend à notre barbe inculte...
Nos pleurs, près de couler, se gèlent dans nos yeux...
Malheur sur toi, maudit! Malheur! c'est une insulte
De refuser la part à Dieu!

— Ces coquins menacent leur seigneur! dit l'un des étrangers.

—Par la mort! fit le baron exaspéré. C'est trop d'insolence! Qu'on donne aussitôt la chasse à ces deux misérables, s'ils ne s'éloignent pas auparavant!...

Un des valets sortit pour faire exécuter cet ordre. Mais déjà les deux vieillards s'étaient retirés, et l'on entendait encore, par intervalle, leur voix qui répétait au loin, dans le silence de la nuit, ce refrain lugubre :

Malheur sur toi, maudit! Malheur! c'est une insulte
De refuser la part à Dieu!

Elric, de son côté, était sorti secrètement pour adoucir les ordres cruels de son père et distribuer, à son insu, quelques secours aux deux mendiants. Mais il était trop tard... Le cœur serré, l'esprit frappé de noirs pressentiments, il entra, pour prier, dans la chapelle.

Une lampe de fer suspendue au milieu de la nef y brûlait nuit et jour. C'était un vœu exprimé, à son lit de mort, par un des seigneurs de Craon, à la suite d'une vision étrange qu'il avait eue, un soir qu'il faisait seul sa prière dans la chapelle. Il affirmait avoir vu sortir de leurs tombeaux tous ses ancêtres avec le costume et la figure qu'il leur connaissait, et avoir assisté à un office des morts dit par l'un d'eux, qui avait été religieux... La dame de Craon, femme du héros de cette aventure, était morte de saisissement, en écoutant le récit qui lui en fut fait incontinent par son mari.

Depuis ce temps, c'était une opinion accréditée dans le château, que cette messe mortuaire célébrée par des morts, et qui se renouvelait constamment, le jour même de chaque décès survenu dans la famille. Seul, le père d'Elric affectait de mépriser cette croyance, et, quoiqu'il eût un chapelain à ses gages, il n'était jamais entré dans la chapelle depuis le jour où son mariage y avait été célébré.

Elric, qui gémissait en son âme de la dureté et de l'impiété de son père, éprouvait, ce jour-là, comme le besoin de demander pour lui pardon à Dieu des paroles impies qu'il avait prononcées, et de toutes les pensées de haine, d'orgueil et d'égoïsme qui l'avaient agité depuis le matin. Agenouillé dans un angle de la chapelle, la tête penchée sur sa poitrine, il se mit à prier avec ferveur... .

Un des vitraux de la chapelle était resté entr'ouvert, et la bise, en s'y précipitant, faisait vaciller la lumière de la lampe... Les dalles étaient humides et froides... Mais, ni le souffle gémissant de la bise, ni les lueurs blafardes projetées dans l'obscurité par les balancements de la lampe, ni l'humidité glacée qui couvrait les dalles, ni ces mille bruits sinistres et confus qui remplissent le silence des nuits d'hiver, ne purent distraire un moment Elric de sa pieuse méditation. Absorbé en lui-même et comme abîmé dans les profondeurs de l'amour divin, il priait, priait, priait...

Tout à coup une vive clarté passa, comme un éclair, devant ses yeux... Elric releva la tête... Pareille à ces exhalaisons phosphorescentes qui s'échappent, pendant les nuits d'été, du milieu des cimetières, une lueur blanchâtre sortit par la fente d'une tombe, au-dessus de laquelle elle resta un moment suspendue et tremblante, comme si elle eût été retenue par un fil invisible. Après avoir essayé vainement de s'élancer, elle s'échappa enfin ... Au même instant, un soupir étouffé se fit entendre sous la pierre...

Délivrée de son lien invisible, la petite lueur entraînée sans doute par le courant d'air, se mit à courir et à voltiger de tous côtés, comme un oiseau échappé de sa prison et ne sachant de quel côté diriger sa course.

Tantôt elle glissait, comme un souffle embrasé, sur les dalles, tantôt elle bondissait à travers la nef comme un globe de feu. Quelquefois, elle rampait, luciole étincelante, dans un coin obscur... Puis, elle grimpait en tournoyant, jusqu'au sommet des piliers

qu'elle enfermait dans une spirale lumineuse. Puis, redescendant, elle recommençait sa course folle, effleurant la voûte, fouettant les vitraux, rasant les corniches, furetant partout, secouant sur son passage la poussière des tableaux appendus aux murailles, perdue dans les plis des lourds rideaux des fenêtres, éclairant parfois la longue barbe et la face vénérable des saints debout dans leurs niches de pierre...

Comme elle passait étincelante et rapide au-dessus de l'autel élevé au fond du sanctuaire, les douze cierges qui y étaient rangés brillèrent subitement, comme s'ils eussent pris feu au contact d'une flamme subtile... et la lueur mystérieuse s'évanouit... Les candélabres placés dans la nef, de distance en distance, s'étaient allumés tour à tour... Les vitraux flamboyaient... Une clarté rougeâtre se répandit dans toute la chapelle...

Ébloui, fasciné Elric cacha son visage dans ses mains... Après quelques minutes d'un silence profond, il lui sembla entendre autour de lui un bruissement sourd et comme

un léger froissement de l'air produit par le frôlement des robes ou par les pas étouffés de plusieurs personnes marchant à ses côtés.

Elric leva les yeux.

Les tombes étaient ouvertes et vides. Un catafalque couvert d'un drap noir s'élevait au milieu du sanctuaire. Rangés à l'entour, les assistants se tenaient immobiles et muets. Un prêtre officiait en silence. Ses lèvres semblaient prononcer des paroles que nul n'entendait... C'était bien un office des morts célébré par des morts. Du reste, ils différaient presque tous d'âge et de costumes, quoique les principaux traits de leur visage fussent d'une ressemblance évidente. C'étaient les douze derniers seigneurs de Craon, dont les portraits ornaient la grande salle du château... Elric les reconnut avec émotion et prononçait en lui-même le nom de chacun d'eux.

—Voilà, pensa-t-il, messire Hugues, mon bisaïeul, mort en Palestine, et dont j'ai si souvent admiré, dans mon enfance, la grande épée appendue aux murs de la salle d'armes

et qu'en ce moment encore il porte à son côté... Près de lui je vois son frère, le vénérable et savant prieur de Morteau, si savant qu'il composa pour les moines de son abbaye une traduction de la Bible en français vulgaire, si vénérable qu'il mourut, dit-on, en odeur de sainteté. On assure qu'il avait été, dans sa jeunesse, un grand pécheur... Voici mon oncle Jehan, surnommé le *bon Sire*, qui fut, lui aussi, grand homme de guerre et fort redoutable à l'ennemi; mais doux et charitable aux pauvres gens...

Elric passa successivement en revue tous les membres de sa famille qui avaient été enterrés dans le château. Il remarqua qu'ils portaient tous sur leur visage une expression de tristesse profonde.

— Hélas! soupira-t-il, qui donc doit mourir aujourd'hui? Mes deux sœurs ont pris le voile. Mon frère est parti en guerre, rebuté par les mauvais traitements de mon père. Ma pauvre mère s'est éteinte dans les larmes, il y a deux ans à peine. Il ne reste plus au château que mon père et moi!...

Cependant, une femme qu'il n'avait point encore aperçue était agenouillée au pied du catafalque. Quoique marqué par les stigmates de la mort, son visage pâle était d'une grande beauté.

— Ma mère ! Ma mère! s'écria Elric, en tendant les bras et essayant de s'élancer vers elle... Mais ses pieds restèrent attachés au sol... Une invincible terreur paralysait ses mouvements. Une sueur froide se mêlait à ses larmes... Brisé par l'émotion, il se sentit défaillir et tomba affaissé sur les dalles...

En ce moment, un bruit épouvantable se fit entendre dans le château.. Une secousse violente ébranla les piliers de la chapelle. Les vitraux s'ouvrirent brusquement et se brisèrent en mille éclats sous l'effort d'un vent impétueux. Les tombes qui avaient été descellées se refermèrent d'elles-mêmes, avec un bruit sourd. Les cierges s'éteignirent... Le silence et l'obscurité régnèrent de nouveau dans la chapelle, à travers laquelle la lampe de fer suspendue à la voûte conti-

nuait seule à promener sa lumière douteuse...

Le matin, le chapelain trouva Elric étendu sans mouvement... Il respirait encore...

Pressés de questions, les valets répondirent que, vers le milieu de la nuit, ayant reçu l'ordre de se retirer, ils avaient entendu peu d'instants après, un grand tumulte dans la salle du festin; mais qu'ils n'avaient point osé, en y rentrant, s'exposer aux effets de la colère de leur maître.

Un peu plus tard, les six étrangers étaient descendus dans la cour d'où ils étaient partis immédiatement au grand galop de leurs chevaux, que l'on avait eu le soin de laisser sellés et bridés, sur leur recommandation expresse... C'est alors seulement que les valets ayant pénétré dans la salle trouvèrent leur maître sans vie, la poitrine percée de plusieurs coups de poignard...

On pensa qu'il avait été tué traîtreusement par les six étrangers, qui n'étaient autres que des aventuriers déguisés, stipendiés par les ennemis du baron...

Elrie fit inhumer le corps de son père dans la chapelle, à côté des tombes de ses ancêtres.

Quant aux deux mendiants qui étaient venus implorer la pitié du baron, en réclamant *la part à Dieu*, personne ne les connaissait dans le pays, et on ne les revit plus.

N'étaient-ce pas deux messagers célestes envoyés pour toucher le cœur du baron, et tâcher de l'amener à pénitence?

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 21840-2.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20 RUE BERGÈRE. — 24842-2.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03328145 3